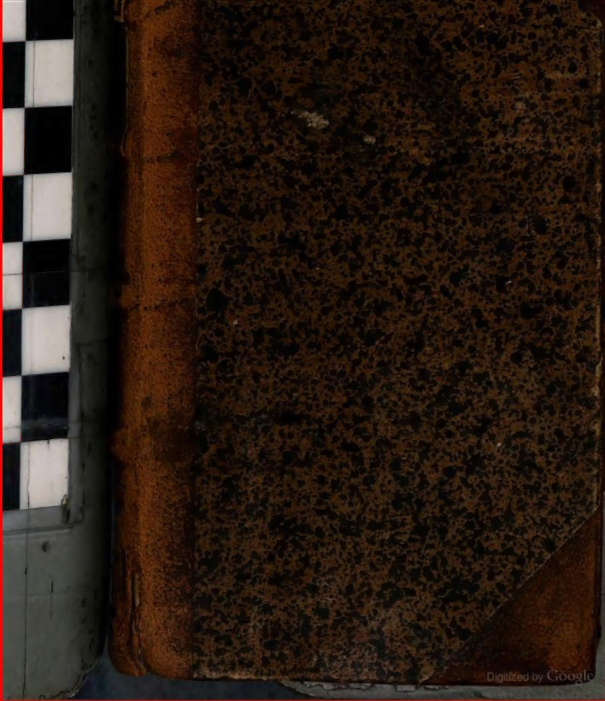
L' UTOPIE

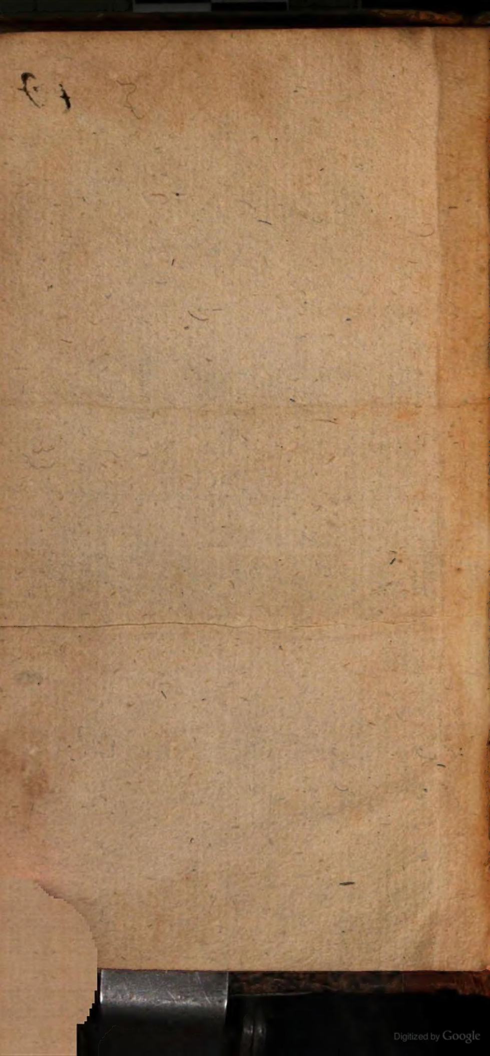
Thomas More, Samuel Joseph Sorbière












Phil. 1798


L'VTOPIE
DE
THOMAS MORVS
Chancelier d'Angleterre,
Traduicte par
SAMVEL SORBIERE.
A AMSTERDAM
Chez Iean Blaeu.
cIↃ IↃc XLIII.



A MONSEIGNEVR,
Monſeigneur

FREDERIC MAGNVS,

Comte Sauvage du Rhin, Comte de Salms & Seigneur de Veneſtranges, quatrieſme perſonne de la Cavallerie, Gouverneur de l'Eſcluſe, & Colonel.

Monſeigneur,

Voicy une Republique dont le plan fuſt tracé il y a ſix vingts ans paſſés par l'un des plus grands hommes de ſon ſiecle; qui ayant conſideré profondement le train des affaires du monde voulut en re-

remarquer les defauts dans cest escrit. Apres l'estime qu'Erasme, Budée, & tous les doctes en ont faite, je ne puis rien adjouster en sa recommandation. Mais pour ne pas taire mon sentiment de ce que j'ose vous presenter, je diray que ceste piece me semble avoir en son genre toute la perfection dont elle estoit capable, qu'elle est comme ces tableaux ausquels il n'y a pas un seul coup de pinceau à desirer, & que Platon tout divin qu'on le nomme n'a point travaillé sur ceste matiere avecque tant de netteté & d'heureux succez. L'utile & l'agreable se rencontrent icy meslés en sorte qu'on ne sçait lequel

quel y entre en plus grande meſure. Car on lit une fable auſſi ingenieuſement inventée qu'on en puiſſe trouver dans ces livres qui ne ſont faits que pour le divertiſſement de ceux qui les liſent; & parmi les plaiſirs que l'imagination reçoit de la beauté des fictions, & de la naifveté des choſes repreſentées, la partie intellectuelle de l'ame s'inſtruit, & le jugement du lecteur ſe purifie & ſe forme au bon ſens, lors meſme qu'il ne penſe pas d'en tirer tous ces advantages. Cela m'a fait ſouhaiter ſouvent que quelcune de ces plumes, que nous voyons aujourdhuy ſi bien taillées en noſtre lan-

gue, entreprit la traduction de ceſt ouvrage ; & peut eſtre je ſeray cauſe l'ayant entrepriſe qu'un autre rendra à mon autheur toute ſon eloquence, de laquelle j'advoue que je luy fais perdre une bonne partie. Ie m'aſſeure neantmoins qu'il me pardonneroit aiſement ceſte injure ſur ma confeſſion, & conſiderant que mon principal deſſein a eſté celuy de vous desennuyer aux heures de voſtre loiſir ; c'eſt à dire, lors que vous relaſcherés un peu du ſoin continuel que vous apportés à l'agrandiſſement de ces Illuſtres Eſtats. Tous les gens de bien, Monſeigneur, ſe rejouiſſent de voir ceſte

gene-

genereuſe emulation avec laquelle lors que vous vous picqués de les ſervir, ils ſe picquent d'honorer voſtre vertu, & chacun en tire un prognoſtique infaillible de l'eternelle proſperité des affaires publiques. Ce qu'on apprehende eſt, que voſtre courage ne prejudicie à noſtre bon-heur, & que vous n'alliés trop ſouvent au milieu de ces dangers, où en ceſte derniere campagne vous n'euſtes que fort peu de perſonnes qui oſaſſent vous ſuivre, de deux mille qui vous accompagnoient. Mais on voit bien qu'il ſeroit difficile de vous perſuader l'uſage d'une valeur moins heroïque, & de rom-

pre une habitude que la couſtume de vaincre a trop puiſſamment confirmée ; c'eſt pourquoy on n'employe que des vœux pour voſtre conſervation. I'en fais, outre ceux la, qui regardent Meſſieurs vos fils, & qui leur promettent des triomphes, lors qu'ils iront où leur naiſſance les appelle, & que ces excellentes ſemences qu'on remarque en eux feront en leur ſaiſon de produire. Ie ne desadvoueray jamais, Monſeigneur, les grandes obligations que je vous ay du favorable accueil que j'ay eü chez vous, de l'employ que vous m'avés donné & que j'eſtime tres-honorable, & du repos que

vous

vous m'avés fait esperer: mais toutes ces pensées, & tous ces mouvements que je viens de vous descouvrir, ne naissent en mon cœur que de l'interest qu'un bon citoyen doit prendre au bien public, & de la cognoissance particuliere que j'ay des choses sur lesquelles je raisonne. S'il vous plaist de les reçevoir aussi comme des preuves de mon zele & de ma fidelité à vostre service, vous ne vous esloignerés pas de la verité; quoy que je ne pretende point de la faire paroistre en ceste occasion, ny autrement que par de solides effects; qui n'estans point des payemens d'une debte, ne re-

recognoissent aucun autre principe que la passion avec laquelle je veux estre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeissant & tres-affectionné serviteur

A la Haye ce 1 de Novembre 1642.

Samuel Sorbiere.

PREFACE
de
THOMAS MORVS
à
PIERRE EGIDE.

I'Ay honte, mon cher Egide, de m'acquitter si tard de ma promesse ; & que vous ayez attendu toute une année, ce que vous esperiés, sans doute, de recevoir dans six mois. En effect vous sçaviés bien, qu'en ce traicté de la Republique d'Vtopie je n'avois ny à inventer ny à disposer les matieres, & qu'il ne falloit que reciter naifvement ce que vous & moy avions oüy raconter à Raphael. Vous jugiés aussi que mon travail seroit abregé des ornemens du language, ausquels je n'aurois pas à m'estudier; ce discours ayant esté conçeu sur le champ, sans preparation, & par un homme moins versé en la langue Latine qu'en la langue Grecque : de sorte que plus je negligerois mon stile, plus je m'approcherois de la verité de la chose, qui est le principal but que je debvois me proposer. Ie vous advouë franchement que ma peine estoit si fort abregée par tout ce que vous allegués, qu'il ne me restoit presque rien à faire. Et certes s'il en eust esté autrement l'invention ou l'œconomie de cest ouvrage eussent peu exercer long temps un homme docte & de bel esprit, c'est à di-

à dire, un plus habile que je ne suis ; & s'il eust fallu adjouster à la verité les fleurs de l'Eloquence, tous les efforts de ma plume n'eussent pas empesché que le plus long terme que j'eusse peu choisir ne fust trop court. Mais estant delivré de tous ces soins, & n'ayant qu'à escrire simplement ce que j'avois oüy, il est certain que la chose demeuroit fort aisée. Toutesfois la violence de mes affaires a esté telle, qu'ils m'ont desrobé ce peu de loisir qui m'estoit necessaire : car pendant que je vay tous les jours au barreau, que j'instruis un proces, que je suis arbitre ou juge d'un autre, que je reçois des visites de compliment & d'affaires, que je suis presque toute la journée hors du logis, & plus souvent pour autruy que pour moy mesme, vous ne sçauriez croire combien peu de temps il me reste pour l'estude. Ce n'est pas encore tout. Estant de retour à la maison il faut que je m'entretienne avecque ma femme, que je me divertisse avecque mes enfans, que je dise quelque mot à mes gens. Ie conte tout cela parmi mes affaires, puis qu'il faut que je m'y occupe, si je ne veux vivre chez moy en estranger, & si je veux satisfaire au debvoir qui m'oblige de rendre ma conversation douce à ceux que la Nature ou le hasard m'ont donné pour compagnons de la vie. Et de vray pourveu que nous apportions à ceste courtoisie le temperament necessaire à se conserver le respect, & à empescher que la trop grande familiarité ne degenere en mespris, nous gaignons merveilleuse-

leusement par là les affections de ceux qui nous servent. Mais cependant les jours, les mois, & les années s'escoulent que je n'y prends pas garde. Quand est ce donc que je puis avoir le loisir d'escrire? Car je n'ay rien dit encore du sommeil ny des heures du repas; quoy que le premier emporte presque la moitié de nostre vie, & que quelques uns ne consument pas moins de temps à la table. De moy je n'ay d'entier que ce que je retranche à la necessité de ces deux occupations, qui estant peu de chose m'a traisné dans des longueurs inevitables; j'ay neantmoins enfin achevé ma besongne, & je la vous envoye maintenant, afin que vous preniés la peine d'y jetter les yeux, & que si j'ay rien oublié vous m'en advertissiés. Car je ne voudrois pas si fort presumer de ma memoire que de penser que rien ne luy peut estre eschappé; bien que je ne m'en deffie pas tout à fait, & pleut à Dieu que j'eusse une pareille mesure d'esprit & d'erudition. Mais Iehan Clement mon page qui estoit avecque nous, comme vous sçavés que je le meine par tout ou je pense qu'il peut apprendre quelque chose, esperant beaucoup des progrés qu'il a faits aux langues Grecque & Latine, m'a jetté dans une grande doute. Car il me semble qu'Hythlodée nous disoit que le pont d'Amaurote sur l'Anydre avoit cinq cents pas de long; & Iehan asseure qu'il faut en oster deux cents, la largeur de la riviere n'estant que de trois cents pas. Ie vous prie de r'appeller vostre memoire la dessus;

d'au-

d'autant que si vous estes de son advis je suivray vostre opinion, & croiray que je me suis trompé : Mais s'il ne vous en souvient pas mieux qu'à moy je laisserai la chose comme je l'ay escritte. Ie tascheray de n'en advancer aucune qui ne soit tres veritable ; & si j'en lasche qui soit en quelque façon douteuse, je dirai plustost un mensonge que je ne mentiray, affectant davantage la louange de preudhommie que celle de prudence. Vous pourrés neantmoins remedier à cest inconvenient s'il vous plaist de vous informer de Raphael, ou de luy en escrire, au cas qu'il soit absent. Il est de besoin que vous preniés ceste peine, quand ce ne seroit que pour un autre scrupule qui me tient à l'esprit, & duquel je ne sçay si je luy dois attribuer la faute plustost qu'à vous ou à moy. Car il ne nous dit point, & nous faillismes aussi à luy demander, en quelle partie du monde est située l'Vtopie: de quoy je ne voudrois pas pour beaucoup avoir oublié de m'enquerir, estant une honte d'ignorer le climat d'un pays dont on raconte tant de choses : outre qu'il y a icy deux ou trois personnes, & entre autres un homme de bien Ecclesiastique qui brusle du desir de voyager en ceste contrée ; non par une vaine curiosité de voir des terres neufves, mais pour y avancer nostre religion qui a commencé si heureusement de s'y establir. Et afin de proceder par ordre il a fait dessein d'obtenir sa mission du Pape, & de rechercher l'investiture de l'Episcopat d'Vtopie. De laquelle brigue

brigue il ne croit pas qu'on le puisse blasmer; veu qu'il n'y est poussé que par la pieté, & non pas par aucun mouvement d'ambition ou d'avarice. Ie vous prie donc derechef de parler à Hythlodée, ou de luy escrire; afin que rien ne manque à ce traicté, & que je n'adjouste rien contre la verité. Il sera expedient de luy monstrer mon livre: car personne ne le peut mieux corriger que luy. D'ailleurs vous verrés s'il agrée que je le publie. S'il avoit quelque pensée de faire une relation de ses voyages, je serois marri de courir sur ses terres, & d'oster à son histoire la grace de la nouveauté. Ce que j'en dis pourtant n'empesche pas que je ne sois encores irresolu de ce que je dois faire. Ie sçay que les gousts sont differents, qu'il y a dans le monde certains esprits hargneux, certaines ames ingrates, & des cerveaux si malbastis, qu'on a plustost fait de se donner du bon temps, que de se tourmenter à produire quelque chose qui leur plaise, ou qui leur profite. Combien y en a-il qui ignorent les belles lettres; combien y en a-il qui les mesprisent? Vn brutal rejettera comme impertinent tout ce qui ne sera pas conforme à sa brutalité. Vn demi-sçavant fera le delicat, & vous dira qu'il n'y a rien que de trivial en ce qui n'est pas semé de vieux mots. Il y en a qui n'estiment que les choses anciennes; d'autres qui n'approuvent que leurs inventions. Cestuicy est d'humeur si retirée, qu'il ne veut point ouïr de railleries; cest autre est si stupide, qu'il ne peut souffrir les poinctes

dans

dans un discours ; & ce dernier & si niais, que les belles pensées luy font autant de peur que l'eau froide a un chien enragé. D'autres ont la teste si legere, que leur jugement n'arreste jamais. Et ceux cy enfoncés dans la taverne se meslent apres boire de conterooller les autheurs. C'est là qu'avec une hardiesse extreme ils condamnent tout ce qui ne leur plaist pas : mais ils parlent bien à leur aise, n'ayans jamais rien mis au jour, & ainsi ne craignans pas qu'on leur puisse rendre la pareille. Il s'en trouve de si estrangement ingrats, que tout le plaisir qu'ils prenent à un bel ouvrage ne fera point qu'ils en ayment davantage l'autheur, semblables à ces mauvais hostes qui apres avoir fait bonne chere ne sçavent point de gré à celuy qui les avoit invités, & ne daignent pas mesme le remercier avant que partir. Les hommes donc ayans le palais si delicat, le goust si depravé, & l'ame si ingrate, à quoy faire se mettre en depence pour leur preparer un festin ? Mais quoy que c'en soit voyez premierement Hythlodée sur ce que j'ay dit, & apres nous adviserons à ce que nous aurons à faire. [illegible] que j'ay pris la peine d'escrire je suivray en la publication ou en la suppression de mon livre ce que mes amis me conseilleront, & vous particulierement qui estes de mes plus intimes. Adieu, mon cher Egide, je vous baise bien humblement les mains ; & vous conjure de me conserver vostre affection, comme je vous asseure que je sens tous les jours augmenter la mienne.

L'VTOPIE DE THOMAS MORVS

Chancelier d'Angleterre.

LIVRE I.



Enri huictieſme Roy d'Angleterre, Prince qui a en ſouverain degré toutes les qualitez pour gouverner un ſceptre, ayant à demeſler quelques affaires aſſez importantes avec le Sereniſſime Charles Prince de Caſtille, je fus envoyé en Flandres pour en traicter, & eus le bon heur d'accompagner en ceſte charge, l'incomparable Cuthbert Tunſtal, qui depuis peu a eſté fait garde des chartres avec une approbation generale. C'eſt un homme que je prendrois bien plaiſir de louër: & ſi je m'en abſtiens icy, ce n'eſt pas qu'on deut avoir pour ſuſpecte l'amitié qui eſt entre nous; mais c'eſt que je vois ſa vertu au deſſus de tout ce que je ſçaurois dire: & d'ailleurs ſon merite eſt ſi cogneu par tout & ſi eſclattant, qu'il

n'a non plus de besoin qu'on le publie, que le soleil en peut avoir de lumiere estrangere pour se rendre visible. Nous rencontrasmes à Bruges, comme on en estoit tombé d'accord, ceux à qui le Prince avoit mis l'affaire en main. C'estoient des personnes choisies. Le gouverneur de Bruges, homme magnifique, estoit le chef de la negotiation : mais Georges Temsicius Doyen de Cassel estoit celuy qui donnoit les advis, & qui portoit la parole. Il avoit une eloquence naturelle, que l'art n'avoit pas eü beaucoup de peine à perfectionner. A cela il adjoustoit une exacte cognoissance du droict, un esprit né aux affaires, & une experience fort consommée. Apres les deux ou trois premieres conferences que nous eusmes, comme il se rencontra certaines choses que nous ne pouvions pas bien resoudre, ils s'en allerent pour quelques jours à Bruxelles consulter l'oracle du Prince. Ie pris ceste occasion d'aller faire une course à Anvers, où je fus visité, entre autres miens amis, de Pierre Egide, en la conversation duquel je trouvay beaucoup de dou-

douceurs. Ce jeune homme eſtoit là en haute eſtime, mais toutesfois au deſſous de ſon merite: la bonté de ſes mœurs ne le rendant pas moins recommandable que la ſolidité de ſon ſçavoir; ſa franchiſe eſtant une vertu rare; & y ayant peu de perſonnes qui ſçachent conſerver les amitiés avec tant de zele, de candeur & de fidelité qu'il en apporte à cultiver les ſiennes. Ie ne vis jamais une modeſtie pareille, ny une ame plus eſloignée de la diſſimulation, & qui ſçeut uſer plus judicieuſement de ſa liberté. Pour l'entretien il l'avoit ſi agreable & accompagné de ſi belles railleries, & d'une pointe ſi innocente, que j'en oubliay preſque que j'eſtois hors de mon pays, loin de ma femme & de mes enfans; bien qu'aprés une abſence de plus de quatre mois je commenceaſſe à deſirer l'air de ma maiſon & la veuë de ma famille. Vn jour que j'eſtois ſur le poinct de ſortir de l'Egliſe de noſtre Dame, pour m'en retourner chez moy apres avoir ouy la Meſſe, je le vis arreſté avec un Eſtranger, homme d'aage, de viſage haſlé, qui avoit une aſſez

longue barbe, & un manteau jetté negligemment ſur ſes eſpaules. Ie jugeay d'abord à l'habit & au viſage que ce debvoit eſtre un pilote ou quelque autre homme de marine. Dés qu'Egide m'apperceut il vint à moy, me ſalve, & me tirant à l'eſcart, comme je me preparois de parler à luy, voyez vous, me dit il, ceſt homme qui eſtoit avecques moy; je m'en allois le mener chez vous. Il y euſt eſté le tres bien reçeu, disje, venant en voſtre compagnie. Il n'euſt pas merité moins de courtoiſie, repliqua-il, quand bien il y euſt eſté ſeul. Il n'y a perſonne aujourd'huy qui aye tant voyagé que luy, qui puiſſe raconter davantage de choſes des pays incogneus, & je ſçay que vous en eſcoutés fort volontiers des nouvelles. Ie n'ay donc pas mal conjecturé, disje; car je n'ay pas jetté pluſtot les yeux ſur luy, que j'ay penſé que c'eſtoit un pilote. En cela vous vous eſtes trompé, me dit il, veu qu'il n'a pas navigé comme un Palinure, mais comme un Vlyſſe, ou pluſtot comme un Platon. Ce Raphael Hythlodee (car ceſt le nom de ſa maiſon) apres avoir

avoir quelque teinture de la langue Latine, s'addonna principalement à la cognoiſſance de ſa Grecque, quil prefera à la Romaine pource qu'elle luy ſembla plus neceſſaire à l'eſtude de Philoſophie qu'il vouloit embraſſer,ny ayant que Seneque & Ciceron parmi les Latins, deſquels il faille faire eſtat en ces matieres. Il laiſſa donc à ſes freres ce quil avoit de bien en Portugal, d'où il eſt, & plein du deſir de voir le monde ſe joignit à Americ Veſpuce; lequel il accompagna aux trois dernieres de ſes quatres navigations qu'on à publiées, ne le quittant qu'en la quatrieſme quil ne voulut pas s'en retourner avecques luy. Car il pria Americ d'eſtre l'un de ces vint & quatre qui furent laiſſés en la nouvelle Caſtille: Ce qu'on accorda à ceſte humeur, inſatiable de voyager, pluſtot que ſoigneuſe de ſe choiſir un lieu fixe à paſſer le reſte de ſa vie. Et certes il s'eſt tousjours ſi peu ſoucié de s'arreſter en quelque endroit, pour y finir ſes jours & ſe preparer un tombeau, quil n'avoit rien de plus ordinaire en la bouche que ce dire commun,

le ciel couvre ceux qui n'ont point d'autre cercueil, & par tout nous ſommes eſgalement proches des aſtres, lors qu'il faudra partir d'icy pour y aller. Ceſte penſée luy euſt couſté bien cher, ſi Dieu ne l'euſt aſſiſté extraordinairement : car apres quil ſe fuſt ſeparé de Veſpuce, il couruſt beaucoup de pays avec cinq Caſtillans de ſes amis, & eſtant porté en Taprobane, par une advanture admirable, il vint en Calicut, où rencontrant heureuſement quelques navires Portugaiſes, il priſt la route de ſon pays lors qu'il penſoit le moins à le revoir. Egide m'ayant fait ce diſcours je le remerciay du bon office qu'il me rendoit, en me procurant un entretien qui me ſeroit fort agreable ; & me tournant vers Raphael, apres toutes ces civilités qui ſe prattiquent aux premieres rencontres d'une perſonne qu'on ne cognoit pas familierement, je le priay de prendre la peine de venir chez moy, où dans le jardin, parmi des arbres, & ſur des ſieges de gazon nous gouſterions avec plus de plaiſir la douceur de ſon entretien. Comme donc nous y fuſmes arrivés,

vés, il nous raconta de quelle ſorte apres le depart de Veſpuce, luy & ſes compagnons, qui eſtoient demeurés en Caſtille, gaignerent les bonnes graces des habitans du pays avec tant de ſoupleſſe & d'heureux ſuccez, que non ſeulement la demeure parmi eux leur fuſt permiſe, mais qu'ils en vindrent aux familiarités de la converſation, & ſe mirent ſi avant dans l'eſprit de l'un des Seigneurs & de toute ſa maiſon, qu'ils en obtindrent les choſes neceſſaires à un voyage. Ils en eurent meſme des lettres de recommandation aux Princes des pays voiſins par les terres deſquels ils avoient à paſſer: de ſorte quil ſe mit en chemin luy ſixieſme, & comme le conducteur de la troupe viſt, apres pluſieurs journées quils firent ou ſur des canaux ou dans des chariots, quantité de bourgs & de villes bien peuplées & qui ne manquoient pas de bonne police. Tandis qu'ils furent ſous la ligne & entre les deux Tropiques ils ne rencontrerent que de vaſtes ſolitudes, où les ardeurs inſupportables ne laiſſoient vivre que des ſerpents & quelques hommes ſau-

vages auſſi dangereux que les beſtes farouches. Mais comme ils entrerent dans la zone temperée toutes choſes commencerent à s'adoucir ; l'air y fuſt plus agreable ; le ciel y paruſt plus beau; la terre y reprit ſa verdure; les animaux meſmes y eurent une humeur plus traictable. En fin ils decouvrirent des peuples, qui n'exerçoient pas le commerce ſeulement avec leurs plus proches voiſins, mais qui negocioient par mer & par terre avec des nations fort eſloignées. Ce fuſt là qu'il euſt une belle commodité de viſiter diverſes provinces : car il ne partoit aucun vaiſſeau ou luy & ſes compagnons ne fuſſent courtoiſement reçeus. Les navires des contrées qui ſe preſenterent les premieres avoient, à ce quil dit, la carine platte, les voiles eſtoient de papier, tiſſues d'oſier, ou bien faites de cuir : mais allant plus outre ils en rencontrerent de qui la carine eſtoit courbe, les voiles de toile, tout l'attirail ſemblable au noſtre, & les matelots mediocrement verſés en la cognoiſſance de la mer, du vent, & des eſtoiles. Il les obligea bien fort par l'uſage de l'ay-

l'aymant quil leur enſeigna: car jusques alors ils ne s'eſtoient haſardés ſur l'ocean qu'avec crainte & qu'en Eſté; mais depuis qu'ils eurent la bouſſole, l'hyver meſme ne les retint plus au port; & il eſt à craindre aujourd'huy que ceſte belle invention favoriſant leur temerité ne leur tourne enfin à quelque grand dommage. Ie m'engagerois à un long diſcours, ſi je voulois faire une relation exacte de ce quil diſoit avoir veu en tous les lieux où il paſſa: mais je ne veux pas maintenant m'y arreſter, & je pourray en parler ailleurs, ſi jamais je reprens la plume; car il y a beaucoup de choſes qui meritent d'eſtre ſceuës, ſur tout de celles quil avoit remarquées chez les peuples les mieux civiliſés. Et ce fuſt de ceux là auſſi deſquels, comme je m'informois plus ſoigneuſement, il prenoit de ſon coſté un ſingulier plaiſir de m'entretenir plus au long. On trouve aſſez par tout de monſtres & de choſes eſtranges. Il n'y a que trop de Scylles, d'Harpyes, & de Leſtrigons dans le monde: mais de Republiques ſagement ordonnées on n'en rencontre que

rarement. Or parmi diverſes couſtumes quil deſaprouvoit chez ces nouveaux peuples, il en remarqua pluſieurs qui pourroient eſtre tirées en exemple & ſervir de modelle aux autres polices, ſi on vouloit en corriger les defauts. Mais je reſerve cela, comme je viens de dire, à une autre occaſion : car icy je n'ay deſſein de rapporter que ce qui regarde les mœurs & les couſtumes des Vtopiens. Et il ne ſera pas hors de propos que je raconte premierement comment c'eſt que nous tombaſmes ſur le diſcours de ceſte Republique. Raphael ayãt parcouru ce quil condamnoit de part & d'autre, dont certes il faiſoit une longue liſte, & nous ayant fait voir auſſi ce quil y avoit de bon en chaſque peuple ; nous fuſmes long temps à admirer un jugement ſi ſolide que le ſien, & une prudence ſi rafinée, que les lieux où il n'avoit fait que paſſer ne luy eſtoient pas moins cogneus que s'il y euſt demeuré toute ſa vie. En fin Egide prenant la parole, je m'eſtonne, dit-il, que vous ne vous mettés au ſervice de quelque Roy ; il ny en a aucun je m'aſſeure qui ne

vous receuſt à bras ouverts. Car outre le plaiſir que vous luy donneriés par le recit de tant de belles choſes que vous ſçavés & que vous avés veuës aux pays eſtrangers; vous pourriés luy fournir des exemples & des conſeils fort neceſſaires. Et ce ne ſeroit pas auſſi le pire moyen de faire vos affaires & d'avancer ceux qui vôus touchent. Pour ce qui regarde les miens, repartit Raphael, je ne m'en mets pas beaucoup en peine: car je penſe avoir aſſez bien fait mon debvoir envers eux. Les autres n'ont accouſtumé de departir leurs biens à leurs parẽts & à leurs amis qu'en la vieilleſſe, ceſt à dire, lors qu'ils ſont ſur le point de les quitter en depit qu'ils en ayent, & meſmes alors ce n'eſt pas ſans ſe faire force qu'ils ſe deſaiſſiſſent de leurs moyens: Et moy je les leur ay departis en la fleur de mon aage, en un eſtat auquel la vigueur de mon corps, & de mon eſprit pouvoit me faire eſperer une longue vie. Ie croy donc qu'ils doibvent eſtre ſatisfaits de mon amitié, & qu'ils n'ont pas ſubjeƈt d'attendre que pour les ſervir je devienne

esclave de quelque Roy. Vous n'avés pas bien pris ce que j'ay dit, repliqua Egide : Ie n'entends pas que vous deveniés esclave, mais bien que vous soyés au service de quelque Prince. Ce que vous dites maintenant, respondit Raphael, n'est gueres esloigné de ce que j'en avois compris. Quoy que c'en soit, poursuivit Egide, j'estime, quelque nom qu'il faille donner aux choses, que c'est là la voye la plus courte de servir au public, à vos amis, & à vous mesme : vostre condition ne sçauroit que devenir plus heureuse. Plus heureuse, dit Raphael, & comment cela parmi tant d'aversion que j'ay pour ce que vous me proposés ? Ie vis maintenant comme bon me semble ; qu'ay-je à souhaitter d'avantage ? je doute bien fort quil y en ait plusjeurs qui jouissent de ce bonheur sous la pourpre qui les environne. D'ailleurs il y a assez de personnes qui briguent la faveur des grands ; ce qui les empeschera de beaucoup perdre quand ils manqueront du service de moy & de trois ou quatre de mon humeur. Il paroist bien, luy disje alors, que vous

ne

ne vous ſouciés gueres ny des honneurs ny des richeſſes : & je vous en aime d'avantage: car veritablement je n'admire & ne revere pas moins un homme qui a l'ame en ceſte aſſiete, que ceux qui poſſedent les plus grandes dignités. Cependant il me ſemble que vous feriés choſe digne de ce grand courage & de ceſte haute vertu, ſi aux depens de quelque incommodité particuliere vous travailliés au bien public. Vous pourriés exercer utilement voſtre eſprit & voſtre induſtrie eſtant conſeiller d'Eſtat aupres de quelque Prince, qui ſuivant vos ſages advis regleroit toutes ſes actions aux loix de la juſtice & de l'honneſteté. Et comme ces perſonnes illuſtres ne font rien qui n'aye de grandes ſuites, vous ouvririés une ſource qui combleroit tout un royaume de proſperités. Vous recevés le concours de deux choſes, dont la moindre eſt capable ſeule de former un excellent miniſtre. Les cognoiſſances que vous avés acquiſes dans l'Eſtude ſont telles, que vous n'auriés que faire d'eſtre exercé au maniement des affaires: mais vous en avés

tant d'usage que vous vous passeriés aisément des lumieres que vous donne le sçavoir. Vous vous abusés doublement, me respondit il : premierement en l'estime que vous faites de moy, & puis au raisonnement que vous establissés sur ceste matiere. Ie ne suis pas tel que vous pensés; & quand bien je le serois, & au delà, toute la peine que je sçaurois prendre n'advanceroit point les affaires publiques. Car la plus part des Princes s'occupent plus volontiers à la guerre(de laquelle j'ignore le mestier, & que je ne me soucie pas d'apprendre) qu'aux honnestes divertissements de la paix ; & pensent d'avantage à acquerir de nouveaux Royaumes à quelque prix que ce soit, qu'à bien gouverner ceux qu'ils possedent desja. D'ailleurs ceux qui se meslent de conseiller les Princes, ou ils manquent eux mesmes de sagesse, ou ils abondent si fort en leur sens qu'ils ne sont pas capables de recevoir quelque bon advis : & ils ne s'estudient au fonds qu'a flatter honteusement ceux qui ont l'oreille de leur maistre, & qui sont le mieux dans son esprit, Chacun

cun ſe plaiſt naturellement à ſes inventions. Le corbeau aime ſes pouſſins ; & il n'eſt pas juſques au ſinge qui ne trouve belle la laideur de ſes petits. Parmi ceſte troupe d'envieux, ou de ſuffiſants qu'il y a à la cour, ſi vous pretendés apporter quelque choſe que vous ayés leuë, ou que vous ayés veuë prattiquer ailleurs, vous cauſerés un grand trouble. car ces Meſſieurs, qui veulent tenir le haut du pavé, penſeront d'abord qu'il s'agit de leur reputation s'ils ne contrarient, qu'on les prendra pour des duppes, & qu'ils n'ont plus de credit à eſperer, s'ils approuvent ce que vous propoſés. S'ils manquent de raiſons pour mettre en avant, ils ſe contenteront de vous alleguer, que leurs anceſtres ont eſtabli l'ordre qu'on ſuit, que pleut à Dieu qu'on fuſt auſſi ſage qu'eux, & que c'eſt une grande folie de pretendre les paſſer en ſuffiſance. Ils prononceront ces paroles comme des oracles, apres leſquels ils croyent qu'il n'y a rien à adjouſter. Certes ce n'eſt pas choſe impoſſible que quelcun ait d'avantage de prudence que ſes predeceſſeurs. Ils ont

peu

peu en de certaines choſes donner de fort bons reglements, & en d'autres laiſſer la derniere main à deſirer : mais il arrive, par je ne ſçay quelle opiniaſtreté, qu'on s'attache à ce qui eſt encore rude, & qu'on neglige ce qui eſt de mieux achevé. I'ay rencontré de ces abſurdités de jugements en diverſes occaſions ; mais il me ſouvient entre autres qu'une fois en Angleterre. Avés vous eſté chez nous, luy dis-je en l'interrompant ? I'y ay eſté, reprit-il, & meſmes y ay ſejourné quelques mois, un peu apres ceſte defaite des Anglois occidentaux, qui mit fin aux guerres civiles dont ils avoient travaillé le Roy & l'Eſtat. I'ay depuis ce temps là de tres grandes obligations au tres reverend pere Iehan Morton Archeveſque de Cantorbery, Cardinal, & alors chancelier d'Angleterre. C'eſtoit un homme, mon cher Egide (car je ne le dis pas à vous qui le cognoiſſiés) qui n'eſtoit pas moins venerable pour ſa prudence & pour ſa vertu, que pour la charge quil exerçeoit. Il eſtoit de taille moyenne, & que la vieilleſſe n'avoit point gaſtée ; ſon

viſage

viſage n'eſtoit point refrongné,mais accompagné d'une gravité majeſtueuſe; ſon abord n'avoit rien de rude, bien quil fuſt ſerieux. Il ſe plaiſoit quelquefois à eſſayer l'eſprit de celuy qui luy preſentoit une requeſte, en le rabrouant comme s'il euſt eſté bien en colere; mais il n'y avoit rien à craindre pourtant, car il ne cerchoit qu'a cognoiſtre la preſence d'eſprit, de laquelle il faiſoit beaucoup d'eſtat, pourveu que l'impudence ne s'y trouvât point meſlée : eſtimant que ceſte vertu donnoit un grand ſecours au maniement des affaires. Il avoit le langage poli & plein de force:il ſçavoit le droict à fonds; il avoit un eſprit excellent, & une memoire prodigieuſe: car outre ce qu'elle eſtoit bonne naturellement, il avoit pris grand ſoin de l'exercer. Il ſembloit de mon temps que le roy avoit une grande confiance en luy, & que l'Eſtat s'appuyoit fort ſur ſes conſeils. Il eſtoit allé de l'Academie à la cour, & avoit mis le pied dans les affaires dés ſa jeuneſſe: de ſorte que l'aage & les divers accidents, dont ſa vie avoit eſté agitée, luy donnoient une

pru-

prudence beaucoup plus ferme & plus ſolide. J'eſtois un jour à ſa table avec un certain homme bien verſé en voſtre Iuriſprudence, qui ſur je ne ſçay quel ſubject ſe priſt à loüer hautement la ſeverité dont alors on uſoit contre les larrons. Il diſoit entre autres choſes qu'on en pendoit quelquesfois juſques à vingt en un gibet, & qu'il ſembloit eſtrange, que ſi peu de voleurs eſchappants les mains de la Iuſtice, il ſe commit encore tant de larrecins. Ie ne peus m'empeſcher de luy dire, quil n'y avoit pas dequoy s'eſtonner, veu que ceſte ſeverité eſtoit hors des bornes de la Iuſtice & prejudiciable au public : car elle eſt trop grande, disje, pour le crime de larrecin, & trop petite pour empeſcher qu'on ne deſrobe. En effect le ſimple larrecin n'eſt pas un ſi grand crime qu'il merite la mort ; & d'ailleurs il n'y a point de ſupplice aſſez terrible pour arreſter les voleries de ceux qui n'ont point d'autre moyen de gaigner leur vie. De ſorte qu'en cecy vous, & la plus part des hommes, imités les mauvais pedagogues, qui fouëttent leurs eſcoliers plus volon-
tiers

tiers qu'ils ne les enſeignent. On ordonne de cruels ſupplices à ceux qui deſrobent ; au lieu qu'il falloit donner ordre que chacun euſt de quoy vivre, & que perſonne ne fuſt reduit à la neceſſité de deſrober, & puis à celle de mourir honteuſement. Mais n'y a-on pas aſſez pourveu, dit il ? à quoy faire ſont les arts mechaniques & l'agriculture ? il ne tient qu'à la mauvaiſe inclination des voleurs qu'ils ne s'y occupent & quils ne trouvent dequoy vivre de leur travail. Vous ne m'eſchapperés pas à ſi bon marché, luy dis-je : car premierement laiſſons à part tous ceux qui reviennent eſtropiés des guerres eſtrangeres ou domeſtiques, comme vous en avés veu pluſieurs en ces deux dernieres batailles de Cornuaille & de France. ceux là eſtans de retour au logis, apres avoir donné quelcun de leurs membres au ſervice du Roy ou de l'Eſtat, ſont inhabiles à leur premier meſtier, & trop vieux pour en apprendre un autre. Mais ne parlons pas de ceux là, dis-je ; car vous me diriés que les guerres ne ſont pas continuelles, & quil n'arrive pas de batailles tous
les

les jours. Confiderés, je vous prie, combien il y a de gentils-hommes qui vivent dans la faineantife, comme les guefpes du travail des abeilles, & qui ne fçavent point d'autre frugalité, ou d'autre moyen d'accroiftre leurs revenus, que celuy d'efcorcher leurs fermiers, & de piller leurs fubjećts. Voyez ce train qui les environne, ce font toutes perfonnes oifeufes qui ne fçavent point de meftier. Dés que leur maiftre eft mort, ou qu'ils font indifpofés, on les congedie; car on aime mieux les nourrir faineants que malades; & l'heritier ne peut pas tousjours fuivre le vol de fon pere. Cependant il faut que ces valets mettent leurs dents au ratelier, ou bien qu'ils deviennent filous. Il n'y a point de remede. car voicy ce qui en arrive. Apres qu'en roulant ils ont ufé leurs habits, que leur vifage a perdu l'enbon-point, & qu'en fin ils ne font couverts que de haillons & de mauvaife mine, les gens de condition ne veulent pas s'en fervir, & les payfans n'ofent pas les employer : car ils n'ignorent pas qu'un homme qui a vefcu mollement, qui n'a fait de fa

vie

vie que traiſner une eſpee, battre le pavé, contrefaire le mauvais garçon, pour effaroucher ceux qu'il rencontre & teſmoigner qu'il meſpriſe tout le monde; ne ſeroit pas propre à manier un hoyau ou une marre, à ne recevoir que peu de gages & travailler beaucoup, & à ne manger que du pain bis. Voire, dit-il, nous avons beſoin qu'il y ait tousjours de ceſte ſorte de gens: car ayants plus de courage & de generoſité que les artiſans & les laboureurs, c'eſt en eux que conſiſte la principale force de nos armées. Certes, dis-je, j'aymerois autant que vous nous prechaſſiez, que pour le bien de la guerre il faut conſerver les voleurs; puis que vous n'en manquerés jamais tandis que vous aurés de ceux que je blaſme. Les voleurs ne ſont gueres bons ſoldats, & les ſoldats au contraire ne ſont pas les pires voleurs; ſi grand rapport il y a entre ces deux ſortes de perſonnes & de profeſſions. Mais ce defaut ne vous eſt pas particulier. Il vous eſt commun avec preſque tous les peuples de la terre. Les François y tombent encores plus avant: car ils

ont

ont des regiments entretenus en temps de paix (si c'est paix que de voir les villes pleines de soldats) & pensent, tout de mesme que vous faites de vos valets, que c'est le moyen d'asseurer à l'Estat dequoy avoir tousjours de vieilles troupes, qu'on estime les plus fortes à la defence du pays. Cependant remarqués la prudence de ces sages pretendus. s'ils ne veulent avoir des apprentifs il faut qu'ils cerchent tousjours la guerre : car autrement le mestier de tuer les hommes se peut oublier, & les mains & l'esprit (comme dit plaisamment Saluste) s'engourdissent dans l'oisiveté. Mais la France, Rome, Carthage, & plusieurs autres nations ont apris à leurs despends ce qu'il couste d'entretenir ces bestes farouches : car n'ont elles pas souvent ravagé leurs champs, saccagé leurs villes, & enfin ruiné leur empire ? Que ceste prevoyance desFrançois ne soit pas necessaire, ou qu'elle revienne à peu de profit, il n'en faut pas d'autre preuve, que le foible advantage que leurs vieilles bandes, nourries sous les armes, ont eü sur vos nouvelles trou-

troupes. on ſçait comment vous les avés traittées, & je le dirois, ſi j'eſtois en une autre compagnie, qui eſtant desintereſſée ne peut pas me ſoupçonner de flatterie. Pour ce qui eſt de voſtre bourgeoiſie, de vos gens de boutique,& de vos payſans, ils ne ſe ſoucient gueres de vos lacquais, pourveu que quelque infirmité de corps ne les rende pas leurs ineſgaux en forces, & que l'extremité de la miſere ne leur aye pas abbatu le courage. Mais je m'eſtonne que vous apprehendiés que ces perſonnes robuſtes (car les gentilshommes ne choiſiſſent que celles là) qui ſont à preuve de l'oiſiveté & des moleſſes du ſexe feminin, ne ſe corrompent dans le travail & dans l'occupation digne d'un homme. Quoy que c'en ſoit, je ne puis approuver que vous entreteniés toute ceſte canaille pour les temps de la guerre, qui ne viennent que lors qu'il vous plaiſt de les avoir, & que vous penſiés ſi peu aux commodités de la paix, qui eſt incomparablement plus conſiderable. Mais ce n'eſt pas là la ſeule ſource des larrons. Vous en avés une autre qui vous eſt, à mon advis,

advis, toute particuliere. Et quelle est ce, dit le Cardinal? C'est, dis-je, que vos brebis sont devenuës si farouches qu'elles devorent les hommes, les champs, les maisons, & les villes. Car aux Provinces où la laine est plus fine, on laisse la terre en friche pour n'avoir soin que du bestail. c'est que vostre noblesse, & parmi elle quelques Abbés, personnes de saincte vie, frappés de ceste maladie, ne se contentent pas des revenus que leurs predecesseurs leur ont laissé, mais veulent enfermer dans leur clos les champs de leurs voisins. Ils abbatent tout ce qu'ils rencontrent, ruinent les villages, & n'espargnent que bien à peine l'Eglise, laquelle ils destinent à serrer leur bestail. Vous diriés qu'il n'y a point de danger de convertir en bois & en estangs les terres labourables, & de rendre sterile ce qui estoit de grand rapport. Ainsi pour contenter l'insatiable appetit d'un dissolu, d'un garnement, & enfermer je ne sçay combien de mille arpents dans son parc, il faut chasser les laboureurs, ou leur donnant cinq cent traverses les obliger de vendre

ce peu

ce peu qu'ils ont & d'aller chercher fortune ailleurs. Voila donc un pauvre homme chargé de famille, qui ſort de ſa maiſon avec ſa femme & ſes enfans, apres avoir laiſſé tout ſon bien pour un morceau de pain, & qui ne ſçait où ſe retirer. Il a mangé bien toſt ce qui luy reſte. Apres cela que deviendra-il? Il faut qu'il deſrobe, & qu'en ſuite il ſoit pendu; ou qu'il mendie, & alors on le traicte comme un gueux: on le met en priſon. Il demande de l'employ; mais il n'y en a point. Vn ſeul bouvier eſt ſuffiſant de labourer toute une contrée: car on a mis preſque tout en paſturages, parce que les laines ſont d'un plus grand & d'un plus facile revenu. De là vient que les vivres ſont ſi chers, & que les laines ſont montées à un tel prix, que les ouvriers ne peuvent plus en achepter; de ſorte qu'ils demeurent les bras croiſés. Mais remarqués le jugement de Dieu en la mortalité qui eſt arrivée au beſtail, à meſure qu'il a commencé de s'augmenter? certes il euſt eſté à deſirer qu'elle fuſt tombée ſur la teſte des maiſtres. Cependant quelque grand que ſoit le

nombre des brebis, le prix ne peut point rabaiſſer: car ce ſont les riches qui vendent la laine aux pauvres; & comme ils n'ont rien qui les preſſe de s'en defaire, ils la gardent ſi long temps qu'ils en ont tout ce qu'ils veulent. La meſme raiſon encherit tout l'autre beſtail: car depuis que les metairies ſont ruinées il n'y a plus perſonne qui prene ſoin d'en conſerver la race. Les riches ne ſe ſoucient pas des beſtes à corne, comme ils font des brebis. S'ils en ont, ils les acheptent à vil prix pour les faire engraiſſer, & les revendre bien cherement. Mais ce n'eſt pas à ces achepteurs ſeulement qu'ils nuiſent. Ie penſe qu'ils amaſſeront en fin tout, & qu'ils ne laiſſeront rien pour l'entretien de l'eſpece. L'avarice donc de quelques uns a changé le plus grand bien de voſtre Iſle en ſon plus grand malheur : car ceſte cherté de vivres fait que chacun retranche de ſon train, & qu'ainſi le nombre des gueux ou des voleurs s'augmente tous les jours. Ce ſeroit peut eſtre quelque ſubject de bien eſperer, ſi la pauvreté & la miſere qui regnent n'eſtoient accompagnez d'un

d'un luxe qui vient à contretemps. Mais la ſuperfluité aux habits & les excez de bouche ſont des vices communs à ceux qui ſuivent la nobleſſe, aux artiſans, & aux gens de village. Il n'y a ſi petit compagnon qui neveuille faire par là le galant homme. Adjouſtés à cecy le cabaret, le bordel, les cartes, les dez, & toutes les autres debauches qui vuident bientoſt la bource, & font un voleur d'un miſerable. Mais voulés vous bien faire? chaſſés toutes ces peſtes; commandés à ceux qui ont ruiné les metairies & les villages, de les rebaſtir, ou de les donner à ceux qui voudront les redreſſer; empeſchés ces achapts des riches qui n'ont point de bornes; arreſtés leurs monopoles; faites qu'il y aye moins de faineants; reſuſcités l'agriculture; baillés une navette à ce tiſſerand; occupés ceſtuicy qui gueuſe, ou qui deſrobe, parce qu'il n'a rien de mieux à faire; ſi vous ne remediés à ces maux que je vous monſtre, & ſi vous ne vous y prenés de ceſte ſorte, vous exercerés en vain une rigueur qui a plus d'eſclat que de juſtice & d'utilité. Tandis que vous

laiſſerés gaſter les meurs des hommes, & que vous permettrés qu'ils s'eſlevent dés l'enfance dans le vice & la diſſolution, vous ſerés cauſe de toute les meſchãncetés qu'ils commettront en l'aage viril; & ainſi vous condamnerés ceux que vous aurés faits criminels. Mon Iuriſconſulte pendant que je parlois de la ſorte ſe preparoit à diſcourir, & faiſoit deſſein de prattiquer la couſtume des diſputes, où l'on repete les arguments plus exactement qu'on n'y reſpond; comme ſi la louange d'une memoire heureuſe eſtoit la principale qu'ils recherchent. Vous avés fort bien raiſonné, me dit-il, pour un eſtranger, qui ne ſçait les choſes que par ouir dire: mais je vous les feray cognoiſtre en peu de mots & clairement. Car je rapporteray en premier lieu ce que vous avés dit au meſme ordre; puis je monſtreray en quoy c'eſt que l'ignorance de nos affaires vous a trompé; & en fin je refuteray toutes vos raiſons l'une apres l'autre. Commẽçant donc par où j'ay promis, il y a quatre choſes, ce me ſemble. Taiſés vous, dit le Cardinal; car je voy bien

bien que vous allés commencer un long diſcours ; nous vous en eſpargnerons maintenant la peine , & le reſerverons à demain, ſi vous & Raphael en avés leloiſir. Cependant j'apprendray volontiers de vous, Raphael, pourquoy vous eſtimés que le larrecin ne merite pas la mort, & quelle autre peine vous luy ordonneriés , qui fuſt plus utile au public: car je ne penſe pas que vous le vouluſſiés laiſſer impuni. Mais ſi le dernier ſupplice dont nous uſons n'empeſche pas qu'on ne deſrobe, que ne feroit-on pas lors qu'il n'y iroit plus de la vie ? Il me ſemble, mon pere,luy dis-je, que c'eſt choſe tout à fait injuſte d'oſter la vie à un homme pour quelque argent qu'il aura pris. Car quelle proportion y-a-il des biens de la fortune à ce que l'on exige ? Et il ne ſert à rien de m'alleguer que c'eſt à la Iuſtice violée qu'on veut ſatisfaire , & non pas à l'argent, veu que ceſte ſouveraine equité ſeroit une ſouveraine injuſtice.Les loix ſi ſeveres,qui mettent la main à l'eſpée pour la moindre offence,ne ſont pas à approuver. De moy je ne ſuis pas de l'opinion

des Stoïques, qui font tous les crimes esgaux, & qui ne mettent point de difference entre tuer un homme, & luy oster son argent, qui sont neantmoins choses bien differentes. Dieu a defendu le meurtre ; & cepandant nous le commettons pour moins d'un escu. D'apporter à cela des exceptions, & de dire, que c'est lors que les loix humaines ne le permettent pas, c'est ouvrir le chemin à la licence: car on pourra par mesme raison definir jusques où c'est qu'il faut s'abstenir de la paillardise, de l'adultere, & du parjure. Mais bien loin d'avoir puissance sur la vie d'autruy, Dieu ne la nous a pas laissée sur la nostre propre. Et si le consentement des hommes peut nous la donner, sans une plus expresse declaration de la volonté de Dieu, les loix divines n'auront de force qu'autant que nous voudrons leur en laisser, & nous reglerons jusques où c'est que nous debuons leur obeir. La loy de Moyse, toute rigoureuse qu'elle estoit, ne punissoit pas de mort le larrecin. Et si Dieu en usoit ainsi lors qu'il traictoit avecque les hommes comme avecque de mauvais

vais ſerviteurs, ne penſés pas qu'il veuille une moindre clemence ſous l'Euangile, qui eſt la loy de douceur, & en laquelle il nous conſidere comme ſes enfans. Ce ſont là les raiſons qui me font eſtimer que pour le ſimple crime de larrecin on ne doit pas oſter la vie à un homme. Mais il eſt certain d'ailleurs que c'eſt choſe abſurde & pernicieuſe à l'eſtat de traicter un larron tout de meſme qu'un meurtrier. Car un voleur, qui n'attend pas moins que la corde, s'il eſt condamné pour avoir deſrobé, ne fait pas difficulté d'adjouſter l'homicide à ſon premier crime; afin qu'il ne puiſſe pas eſtre ſi aiſément convaincu, par celuy qui le pourroit deſcouvrir quelque jour, s'il ne faiſoit alors que le devaliſer. Ainſi croyans de faire peur aux larrons nous les pouſſons à attenter ſur la vie des gens de bien: nous n'empeſchons pas qu'ils ne deſrobent, mais nous ſommes cauſe qu'ils aſſaſſinent. On me demandera, quel ſupplice donc je trouve le plus commode? mais il ne ſera pas mal aiſé de le definir. Pourquoy n'exerçons nous celuy qui a eſté ſi long temps dans

l'approbation des Romains, les plus grands politiques du monde? que n'envoyons nous comme eux les plus coulpables travailler aux carrieres ou aux mines dans des chaisnes perpetuelles? Mais je n'ay trouvé en cecy aucune coustume qui fust davantage à mon goust que celle des Polylerites, lors que je voyageois en Perse. C'est un assez grand peuple, qui n'est pas mal policé, qui vist sous ses loix, & est libre en tout horsmis au tribut qu'il paye tous les ans au Roy de Perse. Au reste parce qu'ils sont loin de la mer, environnés de montagnes, & dans un pays fertile, ils n'en sortent gueres, & ne voyent aussi chez eux gueres d'estrangers. Ils se sont tousjours contentés de leurs bornes, & se sont couverts des injures sous leurs montagnes & par leurs contributions; de sorte qu'on ne les cognoist pas bien loin de la frontiere; mais dans ceste exemption de la guerre ilsne vivent pas moins splendidement ny moins heureux, que si la renommée avoit porté leur nom aux quatre coins du monde. Ceux donc qui chez eux sont convaincus de larrecin

le rendent au maiſtre, & non pas au magiſtrat, comme on fait ailleurs : car ils eſtiment que le poſſeſſeur n'a pas perdu ſon droict ſur la choſe deſrobée. Mais ſi elle eſt alienée, le larron la reſtitue de ſon bien propre, & laiſſant le reſte à ſa femme & à ſes enfans eſt condamné à ſervir. Si le vol n'a eſté atroce on ne l'enferme point, ny on ne luy met point de chaiſne: mais il travaille aux ouvrages publics de meſme que s'il eſtoit libre. Ceux qui refuſent de travailler, ou qui s'y portent laſchement, ſont traictés à coups de baſton : les diligents ne reçoivent aucun outrage, ſeulement le ſoir ils ſont appelés par leur nom, & r'enfermés dans des chambres. Ils ne ſouffrent d'incommode que l'aſſiduité du travail: car on n'entretient pas mal ceux qui ſervent au public. C'eſt d'ordinaire à ſes deſpens : mais en quelques endroits on tire d'ailleurs leur ſubſiſtance. Ils vivent des aumoſnes qu'on recueille ; & bien que ce revenu ſemble incertain, il ny en a aucun plus grand, tant ce peuple a de compaſſion des miſerables. Ailleurs il y a certaines rentes aſſignées.

En quelques provinces on impoſe par teſte un certain tribut, dont les deniers ſont deſtinés à ceſt entretien. En d'autres on ne fait point travailler les criminels à des ouvrages publics; mais on les louë aux particuliers à la journée, & on donne leur travail pour un moindre ſalaire que les perſonnes libres ne donnent le leur: outre qu'il eſt permis de les battre, s'ils ne font leur devoir: Ainſi ils ne manquent jamais de beſongne, & mettent tous les jours quelque piece d'argẽt dans la bource de la communauté. On les veſt tous d'une couleur qui leur eſt particuliere, & on les tond par deſſus les oreilles, de l'une deſquelles on coupe un petit morceau. Les amis peuvent leur donner à boire & à manger, & les veſtir de leur livrée; mais il n'eſt pas permis de leur donner de l'argent. L'un & l'autre, de celuy qui auroit donné & de celuy qui auroit receu, ſeroit en peine; & il ne ſeroit pas moins dangereux à un homme libre d'avoir pris de l'argent d'un eſclave, ſous quelque pretexte que ce fuſt. Vn eſclave auſſi (c'eſt ainſi qu'on nomme les criminels

nels

nels condamnés)qui auroit fait ſemblant de toucher des armes ſeroit juſticiable. Chaſque contrée leur imprime ſes marques, qu'il y iroit de la vie d'effacer. Ils n'oſeroient non plus changer de territoire, ny parler à quelque eſclave du voiſinage. Le deſſein de s'enfuir ne ſeroit pas moins capable de les perdre, que la fuite meſme. Celuy de ſes compagnons qui y auroit trempé ſeroit puni de mort, & un homme libre qui l'auroit favoriſé en deviendroit eſclave. Celuy qui le deſcouvre en reçoit recompenſe: un homme libre en a quelque ſomme d'argent, & un ſerf la liberté; l'un & l'autre a l'abolition d'avoir participé au ſecret: ce qui fait penſer à chacun de ſe repentir utilement, pluſtot que d'entreprendre une execution pleine de haſard. Voila l'ordre & les loix qu'ils obſervent touchant le larrecin. Il eſt facile à remarquer de combien de douceur & d'utilité elles ſont accompagnées: car elles ne ſe courroucent pas contre les criminels, mais contre les crimes; elles ne vont pas à perdre les vicieux, mais à abolir le vice; & forçant les

hommes à eſtre vertueux,font qu'ils reparent avec uſure le mal qu'ils avoient commis. Au reſte il y a ſi peu de danger qu'ils ne retombent dans leurs premiers defauts, que les voyageurs n'ont point de guides plus aſſeurés & plus fidelles qu'eux; c'eſt pourquoy ils en prenent à l'entrée de chaſque province. En effect il n'y a rien qui favoriſe l'envie qu'ils auroient de voler. Ils n'ont point d'armes, l'argent ſerviroit ſeulement à deſcouvrir leur meſchanceté, & il n'y auroit aucun moyen d'eviter le ſupplice: car où s'enfuiroit pour ſe cacher un homme que chacun cognoiſtroit à ſon habit, & duquel, s'il ſe deſpouilloit tout nud, on remarqueroit l'oreille coupée? Tout ce qu'il y auroit à craindre ſeroit qu'ils ne conſpiraſſent contre l'Eſtat. mais à cela il faudroit que s'accordaſſent les eſclaves de plus d'une province, ce qui eſt bien difficile: car ils ont ſi peu de communication qu'il ne leur eſt pas permis meſmes de s'entreſaluer lors qu'ils ſe rencontrent; & d'ailleurs qui eſt celuy qui oſeroit le premier ſe deſcouvrir à ſon compagnon, duquel la fidelité ſeroit puiſ-

puiſſamment ſolicitée, ayant moyen de s'affranchir par la denonciation, & le ſilence eſtant un crime auquel on ne fait point de grace. Et quand cela ne ſeroit pas, perſonne ne vit hors d'eſperance qu'un jour la liberté luy ſera renduë, pourveu qu'il obeiſſe, qu'il ſoit patient, & qu'il donne ſubject de croire qu'il vivra mieux à l'advenir: car tous les ans il y en a quelques uns qui s'affranchiſſent par là. Apres que j'eus achevé ce diſcours, & adjouſté que je ne voyois aucune raiſon de ne penſer, qu'on pourroit tenir en Angleterre une ſemblable procedure avec un plus grand fruict, que n'en apporte la Iuſtice que noſtre Iuriſconſulte avoit ſi hautement loüée; il me reſpondit en branſlant la teſte, & faiſant je ne ſçay quelle grimace, qu'on n'eſſayeroit jamais de l'eſtablir ſans mettre tout le Royaume en danger de ruine. Tous ceux qui l'oyoient furent de ſon advis. Mais le Cardinal gouſtãt mieux mes raiſons, & ne voulant pas donner ſon jugement à la volée, dit qu'on ne pouvoit pas deviner quel ſeroit l'effect d'une choſe qu'on n'avoit jamais tentée:

que si le Prince apres avoir prononcé l'arrest de mort en suspendoit l'execution, jusques à ce qu'on vit ce que produiroit ceste coustume, il n'y auroit rien à craindre, soit en continuant la grace à ceux qu'on avoit condamnés, soit en laissant la Iustice aller son train contre la malice obstinée & incorrigible. Du moins il me semble, adjousta-il, qu'un pareil traittement seroit fort à propos à ces vagabonds, contre lesquels toutes nos ordonnances n'ont de rien servi jusques à maintenant. Le Cardinal ayant prononcé ces paroles, bien que ce fust la mesme chose que je venois de dire, & qu'on avoit mesprisée sortant de ma bouche, tout le monde se prist à la louër, & particulierement on s'arresta à ce qui regardoit les vagabonds, pource que c'estoit un nouvel article qu'il avoit adjousté. Ie ne sçay si je dois vous raconter ce qui se passa en suite; car il y eust du ridicule. Ie le diray pourtant, puis qu'il n'y a rien de mal, & qu'il fait à mon subject. Il y avoit là present un certain escornifleur qui vouloit faire le plaisant, & qui estoit si froid en ses

ren-

rencontres, qu'on rioit plus souvent de sa sottise que de ses pointes. Il luy eschappoit neantmoins quelquesfois à force de parler quelque bon mot. Comme donc l'un de ceux qui estoit à table eust dit, que j'avois donné bon ordre aux larrons, & le Cardinal aux gueux; mais qu'il restoit de pourvoir à ceux que les maladies ou la vieillesse jettoient dans la pauvreté, & rendoient inutiles à la Republique par les infirmités qui arrivent. Laissés moy ce soin, dit-il, & vous serés content: car je desire estrangemẽt d'esloigner de ma veuë ces importuns, qui m'ont fait milles peines en me demandant l'aumosne d'une façon desobligeante: il est vray qu'avec toutes leurs plaintes ils n'ont jamais peu tirer un sol de moy; car il s'est tousjours rencontré, ou que je n'ay pas eü la volonté de les assister, ou que je n'en ay pas eü le moyen. De sorte qu'ils commençent à devenir sages, & pour ne perdre plus leur peine ils ne me disent plus mot lors qu'ils me voyent passer. Mais voicy ce que je ferois, je commanderois qu'on distribuat tous ces mendiants dans les

conuents des Benedictins, qu'on en fit de gros moines, & des femmes de bonnes nonnains. Le Cardinal se prist à sousrire, & les autres approuverent tout de bon cet expedient. Vn certain Theologien qui jusques là avoit tenu sa gravité, trouvant à son goust ceste raillerie contre les prestres & les moines, voulut en dire sa ratelée: Vous ne vous estes pas tout à fait depestré des mendiants, dit il, si vous n'avés soin de nostre ordre? L'affaire est desja vuidée, repliqua le parasite, car le Cardinal vous à compris dans le reglement qu'il a fait pour les vagabõds. On jetta à ce mot les yeux sur le Cardinal, & comme on vit qu'il ne le desapprouvoit pas, on en rit de bon courage, excepté le pauvre frere, qui en fust si vivement picqué qu'il ne peut s'empescher d'en venir aux grosses injures; appellant cest homme pendard, mesdisant, escornifleur, fils de perdition: & luy jettant par la teste de terribles menaces qu'il tiroit de l'Escriture. Le parasite se trouvant alors dans son champ estala sa boufonnerie. Ne vous faschés point mon bon frere,

luy dit il ; car il eſt eſcrit, que vous poſſederés voſtre ame en patience. Va pendu, reſpondit le Theologien, je ne me faſche point, ou ſi je le fais c'eſt ſans peché. Ie ſuis le dire du Pſalmiſte, courroucés vous & ne pechés point. Le Cardinal exhorta doucement le frere de moderer ſa paſſion. Monſieur, repartit-il, je ſuis meu d'un bon zele, & ne dis que ce que je dois. Les ſaincts hommes ont eu un bon zele, duquel il eſt dit, le zele de ta maiſon m'a rongé, & duquel on chante dans les Egliſes, que ceux qui ſe mocquoient d'Eliſée, lors qu'il montoit à la maiſon de Dieu, eſprouverent le zele du chauve : c'eſt celuy que ſentira peut eſtre ce mocqueur, ce cercheur de lippées franches, ce garcier, que vous ne debvriés pas ſouffrir ceans. Ie veux croire, dit le Cardinal, que vous avés un bon zele ; mais vous feriés, ce me ſemble, plus ſagement, de ne vous pas amuſer à conteſter avec un homme qui n'eſt pas ſage. La fin de voſtre diſpute ne peut eſtre que ridicule, puis que vous avés un adverſaire qui ne demande qu'à boufonner & à faire rire la com-

pagnie.

pagnie. Ie ne ſçay, Monſieur, continua le Theologien, ſi je ferois plus ſagement ; puis que Salomon, le plus ſage de ſon temps, dit qu'il faut reſpondre au fol ſuivant ſa folie: & c'eſt ce que je viens de prattiquer, monſtrant à ceſtuicy la foſſe dans laquelle il va cheoir infailliblement, s'il n'y prend garde ; car ſi les mocqueurs d'Eliſée ont eſprouvé le zele d'une ſeule teſte chauve, que ne doit attendre un miſerable boufon, qui oſe attaquer pluſieurs bons freres, parmi leſquels il y en a quantité qui ont la teſte pelée ? mais quand bien nous n'aurions pas ceſt exemple, il debvroit craindre de la bulle du Pape, qui excommunie tous ceux qui ſe mocquent de noſtre confrairie. Le Cardinal voyant que ce diſcours ne prenoit point de fin, fit ſigne au paraſite de ſe retirer, & changeant acortement de propos ſe leva de table un peu apres. Nous priſmes congé de luy, pendant qu'il donnoit audience à ceux qui avoient à le ſoliciter de quelque affaire. Ie vous crie mercy, mon cher Morus, de vous avoir ennuyé d'un ſi long diſcours. Ie ne l'euſſe pas oſé entre-

prendre,

prendre, si vous ne m'en eussiés prié; & je ne l'eusse pas continué, si l'attention que je remarquois sur vostre visage ne m'y eust obligé: & il a esté necessaire de toucher les circonstances, afin que vous en vissiés mieux le jugement de ceux, qui mesprisement ce que je disois, & qui à trois moments de là l'approuverent, parce que le Cardinal n'y contredisoit pas; le flattans si honteusement que les niaiseries de son parasite leur sembloient presque des Apophthegmes, à cause que ce bon prelat faisoit semblant d'y prendre plaisir. De là vous pouvés inferer quelle estime les Courtisans feroient de moy & de mon conseil. Ie vous asseure Raphael, luy dis-je, que j'ay pris une merveilleuse satisfaction en vostre recit, que j'ay trouvé plein de grace & de bon sens. Il m'a semblé non seulement que j'estois en mon pays, mais que j'estois rajeuni, lors que vous parliés de ce Cardinal en la cour duquel j'ay esté eslevé. L'estime que vous en faites augmẽte de beaucoup celle que je faisois de vous, & l'affection que vous avés pour luy fait que je vous en ayme davantage,

bien que desja ſans ceſte nouvelle conſideration je vous cheriſſe extremement. Au reſte je ne puis demordre de mon opinion; que vous pourriés grandement ſervir le public de vos conſeils, ſi vous perdiés l'averſion que vous avés pour la cour. Vous debvés taſcher de vous y accommoder. C'eſt un debvoir auquel voſtre bonté vous convie, & auquel voſtre Platon meſme vous exhorte. Il dit que les Eſtats ſeront heureux où les philoſophes regneront, ou dans leſquels les rois s'adonneront à la philoſophie: mais combien ſera retardée ceſte felicité, ſi les perſonnes ſages evitent la rencontre des princes, & ne daignent pas leur communiquer leur prudence? Auſſi n'ont ils pas l'ame ſi ingrate, adjouſta-il, que de le refuſer. Ils ont eſcrit pluſieurs livres, qui pourroiēt bien adreſſer ceux qui gouvernent, s'ils avoient envie de ſe laiſſer conduire. Mais Platon a bien preveu, que ſi les Rois ne philoſophoient eux meſmes, il ſeroit bien difficile que forçants les mauvaiſes opinions deſquelles ils ſont imbus dés l'enfance, les conſeils de ceux qui raiſonnent

forte-

fortement fiſſent impreſſion dans leur eſprit ; & il en avoit veu l'experience chez Denis, en ſon voyage de Sicile. Ne croyés vous pas que ſi je propoſois à quelque roy des advis ſalutaires au public, & que ſi je voulois arracher la racine des maux qui travaillent la ſocieté humaine ; ſi on ne me chaſſoit tout auſſi toſt, du moins on ſe mocqueroit de moy ? Prenés que je ſois en la Cour de France, & que j'aſſiſte dans le conſeil d'Eſtat, où le Roy preſidant au milieu d'une compagnie de teſtes blanches, il s'agit de trouver les moyens de retenir Milan ; de recouvrer le Royaume de Naples ; de renverſer en ſuite la Republique de Veniſe ; de ſe ſouſmettre toute l'Italie, puis la Flandres, le Brabant, la Franche Comté, & tous les autres pays que l'ambition a depuis long temps adjouſtés en Idée à ceſte couronne. Là pendant que l'un opine de traicter alliance avec les Venitiens, laquelle on gardera autant qu'il ſera expedient ; que l'on mettra chez eux en depoſt une partie du butin, lequel on redemandera en ſon temps, lors

que

que les affaires seront au bout de leur succez: pendant que l'autre conseille de prendre des Allemans à la solde ; de donner quelque argent aux Suisses pour les appaiser: qu'un troisiesme propose d'attacher l'Empereur avec des chaisnes d'or; qu'il semble bon à un autre de sortir premierement d'affaires avec le Roy d'Arragon, en luy cedant le Royaume de Navarre, lequel aussi on ne peut pas retenir aisement: qu'un cinquiesme est d'advis de gaigner le Prince de Castille sous esperance de quelque alliance, & d'attirer les principaux de sa cour par des honnestes pensions: pendant que le nœud de l'affaire est de sçavoir comment on se doit gouverner avec les Anglois ; comment c'est qu'on liera avec eux une paix ferme, dans laquelle, quoy qu'on leur donne le nom d'amis & d'alliés, on aura l'œil sur eux, comme sur des ennemis; que pour ce subject on tiendra les Escossois prests à se jetter en Angleterre pour peu que les Anglois voulussent bransler ; qu'on donnera sous main de bons appointements à quelque grand exilé & pretendant à la couronne,

ronne, afin quil tienne le Roy en echec. Pendant, disje, que des personnes de ceste condition forment dans leur cerveau toutes ces intrigues & ne cornent que la guerre, imaginés vous qu'un homme de ma taille se dresse au milieu d'eux, conseille de quitter tous ces desseins, de laisser la l'Italie & de demeurer au logis; que la France est un si grand Royaume que bien à peine un seul homme peut le gouverner, & que le Roy ne doit pas se charger de davantage de pays qu'il en possede. De quel visage croyez vous qu'on me receuroit, si je proposois alors les ordonnances des Achoriotes? Ce peuple est au zud-ouest de l'Vtopie. Je vous en diray l'histoire. Il prist un jour les armes, pour conquerir au Roy un Royaume qu'il pretendoit luy appartenir en heritage, par je ne sçay quel ancien tiltre. Apres qu'il l'en eust rendu maistre; comme il vit qu'il n'y avoit pas moins de peine à conserver qu'a acquerir; qu'il arrivoit tous les jours des troubles au dedans ou au dehors; qu'il failloit incessamment combatttre, ou pour ces nouveaux subjects,

ſubjects, ou contre eux; qu'il falloit avoir tousjours des armées ſur pied; que cependant on eſtoit pillé; que les finances eſtoiẽt tranſportées; qu'on verſoit le ſang pour la petite gloire d'autruy; que la paix n'en eſtoit pas plus aſſeurée; que la guerre gaſtoit les bonnes mœurs; que ceux qui en revenoient avoient apris à deſrober; que les meurtres donnoient des aiſles à l'inſolence; que les loix eſtoient meſpriſées; que le Roy ayant l'eſprit partagé en deux Royaumes en pouvoit moins gouverner chacun ſeparement; qu'on ne voyoit point de fin à ces miſeres. Ces bonnes gens là diſ-je, s'aſſemblerent, tindrent conſeil la deſſus, & donnerent courtoiſement à leur Roy le choix de l'un des deux Royaumes; diſans qu'il ne pouvoit pas les retenir tous deux, & qu'ils eſtoient aſſez conſiderables pour avoir un Roy tout entier; que perſonne ne voudroit ſe contenter de la moitié d'un palefrenier, & que pour les moindres offices on avoit dans les bonnes maiſons un homme qui ne ſervoit pas à pluſieurs maiſtres. Là deſſus ce bon prince retint ſon premier

mier Royaume, & donna l'autre à un de ses amis, qui ne le garda gueres; car il en fust bien tost chassé. Si je racontois cela, & si je monstrois que toutes ces levées de bouclier, & toutes ces pratiques qui brouillent tant de nations, apres avoir espuisé le Royaume d'hommes & d'argent, tombent bien souvent par quelque accident impreveu; & qu'ainsi il vaudroit mieux avoir soin tant seulement du Royaume que les ancestres ont laissé, l'orner, l'enrichir, & le rendre le plus florissant qu'on peut; que le Rey ne debvroit penser qu'a aymer ses subjects & à en estre aimé; à vivre doucement parmi eux; les gouverner sans bruict, laissant là les pays estrangers, puis que le sien est assez vaste & suffisant à l'occuper. Ie pense, mon cher Morus, qu'on ne m'escouteroit gueres volontiers. Certes, dis-je, je le pense aussi. Continuons donc, dit il, à feindre que je sois dans ce pretendu conseil d'Estat où vous me voulés faire entrer. Si les conseillers y cerchoient avec le Roy des artifices pour assembler des tresors, & que l'un d'eux proposat

de hausser le prix des monnoyes lors qu'on a à faire des depences publiques, & de le rabaisser lors qu'il faut remplir des deniers du peuple les coffres de l'Espargne; afin qu'ainsi le Roy donne peu & reçoive beaucoup. Si un autre persuadoit de feindre une guerre, & d'user de ce pretexte pour amasser une grande somme d'argent; & que sans passer outre on raffermira la paix avec toutes les ceremonies qu'il faut pour amuser le peuple & luy faire croire que le Prince veut espargner le sang humain. Si un troisiesme parloit de remettre sus je ne sçay qu'elles vieilles loix moisies, qui sont hors d'usage, & de la promulgation desquelles personne ne se souvient: afin que tout le monde les ayant violées on establit des amendes, d'où se retireroit une riche & honorable moisson, qui auroit une belle apparence de Iustice. Si un quatriesme donnoit cest advis, de defendre sous peine de grosses amendes quantité de choses, sur tout de celles qu'il importe au peuple d'estre prohibées, & qu'apres on donnat dispence moyennant quelque

que bonne piece d'argent à ceux qui ont de particuliers intereſts : que cela apporteroit double profit ; car premierement quelcun tomberoit en faute, & les privileges qui couſteroient beaucoup teſmoigneroient que le Roy prend à cœur les affaires du peuple, mais que ſa bonté ne luy a pas permis de refuſer abſolument à tous ſes ſubjects quelque gratification. Si un autre pretendoit d'obliger les juges de toutes les cours de faire trouver des droicts royaux en toutes les affaires, & conſeilloit au Roy d'appeller ſouventesfois le Parlement en ſon Palais, de luy faire feſtin, & en ſuite de le faire diſcourir de ce qui ſe paſſe ; qu'il verroit quelles matieres ils ont entre les mains ; & comme il ſe rencontreroit infailliblement diverſes opinions ſur les plus claires, quand ce ne ſeroit que pour contredire & pour apporter quelque choſe de nouveau ; que le Roy prendroit ſes meſures, j'etteroit quelque croc en jambe aux parties, & interpreteroit le droict à ſon advantage ; que de crainte ou de honte chacun prononceroit alors en ſa faveur : car en

effect on ne pourroit manquer de pretexte en suivant l'advis du Prince, de qui la prerogative est hors de dispute chez les personnes religieuses, qui est au dessus des loix, & qui par consequent peut les interpreter comme bon luy semble. Si j'assistois en une Compagnie ou tous approuvassent ce dire de Crassus, que rien ne suffit à un Prince qui a une armée à nourrir, & tinssent ces maximes; qu'un Roy ne fait rien d'injuste, & qu'il le peut s'il en a la volonté: parce que tout est à luy, les corps & les biens, & que chacun n'a de propre qu'autant qu'il plaist au Roy de luy laisser: ce qu'il luy importe de reduire à peu; à cause que sa couronne en est mieux asseurée, les richesses & la liberté produisans le luxe parmi le peuple, & le rendants moins souple & moins patient de la domination injuste; là où dans la pauvreté & la disette le courage est abbattu, la patience est une vertu necessaire, & il n'y a plus de generosité dans les esprits pour secouër un joug tyrannique. Supposés derechef que j'entreprisse de prouver que tous ces con-

conſeils ſont deshonneſtes, & pleins de danger pour le Roy, de qui la gloire & la ſeureté s'appuyent d'avantage ſur les richeſſes du peuple que ſur les ſiennes propres; que je vouluſſe montrer que les ſubjects ne choiſiſſent pas un Roy pour ſon intereſt particulier, mais pour l'utilité publique: afin qu'il aye ſoin d'eux, qu'ils ſoient à couvert des injures, & que la vie en ſoit plus douce: que par ainſi le Roy doit travailler d'avantage au bien du peuple qu'à ce qui le touche, comme un berger doit mettre tout ſon eſprit à la conſervation de ſon troupeau. Car pour ce qu'on a dit de la miſere du peuple, cõme ſi elle eſtoit le fondement de la paix: que c'eſt s'abuſer eſtrangement: veu que par experience on ne rencontre jamais tant de querelles que parmi ceux qui mendient; que perſonne n'a tant de ſubject de deſirer un changement aux affaires que ceux auſquels leur condition preſente ne plaiſt pas; qu'il n'y a de plus hardis à ſemer des diſſentions, que ceux qui eſperent de peſcher en eau trouble, & qui n'ont rien à perdre; que ſi un

Roy tomboit dans un tel mespris, ou dans une telle haine qu'il ne peut retenir ses subjects en leur debvoir qu'en les reduisant à la misere par ses violences & par ses concussions, il luy vaudroit mieux se defaire de son Royaume, que de le retenir par des moyens, qui luy laissans le nom d'Empire luy osteroient certes ce que la Royauté a de majestueux : car, je vous prie, quelle majesté y-a-il à gouverner des gueux? la gloire d'un sceptre est de commander à des personnes opulentes & heureuses. C'estoit sans doute la pensée de Fabricius lors qu'il fit ceste responce digne de son grand courage; qu'il aimoit mieux commander aux riches, que d'estre riche luy mesme. Et de vray qu'un certain homme vive dans les delices, pendant que les autres crient & se lamentent tout à l'entour de luy, ce n'est pas estre Roy; c'est estre geolier. Si je disois, que comme un medecin n'a pas la reputation d'estre fort habile, qui ne sçait guerir une maladie que par une autre qu'il introduit : aussi le Prince qui ne sçait remedier aux desordres de ses subjects qu'en leur

ostant

oſtant les commodités de la vie, ignore l'art de gouverner des perſonues libres. qu'il doit donc corriger ſes defauts, hauſſer ſa ſuffiſance aux affaires, & rabaiſſer ſon orgueil; s'il veut eſtouper les deux ſources de la haine & du meſpris. qu'il doit vivre innocemment de ſes revenus; ne faire de depence que ſuivant qu'ils s'eſtendent; refrener la meſchanceté par la bonne inſtitution de ſes ſubjects, pluſtoſt qu'en puniſſant le vice qu'il auroit laiſſé croiſtre; ne r'appeller pas temerairement de vieilles loix que la couſtume à negligées ſans aucun dommage, & que perſonne ne deſire de reſuſciter; ne prendre jamais pour l'abolition d'aucun crime, ce qu'un juge ſubalterne ne ſçauroit prendre ſans injuſtice. Si je propoſois à ces Meſſieurs la loy des Macariens, qui ne demeurent pas bien loin d'Vtopie; & deſquels le Roy le jour de ſon ſacre s'oblige par un ſerment ſolemnel de n'avoir jamais dans ſon treſor plus de mille livres peſant d'or, ou pareille valeur d'argent & d'autre monnoye. Ils diſent que ceſte loy fuſt de l'invention

d'un certain bon Prince, qui ayant plus d'amour pour ſa patrie que de ſoin d'amaſſer des richeſſes, voulut mettre ces bornes; au deça deſquelles il vit que le peuple ne ſeroit point foulé : jugeant auſſi que de ce fonds le Roy auroit aſſez pour mettre à la raiſon les rebelles, ou bien le Royaume ſuffiſamment pour ſe defendre de ſes ennemis: qu'il eſtoit neantmoins incapable de fournir à une guerre eſtrangere & à de nouvelles conqueſtes, que le Legiſlateur vouloit empeſcher; comme il viſoit auſſi à conſerver l'argent dans le peuple : afin que le negoce allant il y euſt dequoy fournir amplement à une nouvelle ſubvention, au cas que le treſor fuſt trop petit; & à faire que le Roy, exerceant la liberalité de ce qu'il auroit de ſuperflu, n'euſt point d'autre penſée que celle de gaigner l'affection des gens de bien & de porter la crainte dans le cœur des meſchans. Mais ſi je tenois ce diſcours à des perſonnes de tout autre ſentiment que moy, je parlerois inutilement. j'advancerois autant que ſi je m'efforçois de crier aux oreilles

d'un

d'un ſourd, eſperant de me faire entendre. Ie ſuis de voſtre advis, dis-je, & crois, pour en parler franchement, que ces conſeils ne doibvent pas eſtre preſentés à des gens deſquels vous eſtes aſſeuré qu'ils les rejetteront. Vn raiſonnement ſi rare ne feroit gueres d'impreſſion ſur des eſprits qui ſont accouſtumés depuis long temps à des penſées diverſes. Mais on peut raiſonner agreablement de ceſte ſorte dans le cabinet, lors qu'on ouvre toutes les portes de l'ame à un ami, & qu'on ne luy veut rien tenir de caché. Car dans le conſeil d'un Prince ces choſes ne ſeroient pas de ſaiſon; par ce que les plus grandes affaires y ſuivent le penchant du credit & de l'authorité. Vous en venés donc, dit il, à ce que j'avois advancé; qu'il ne faut pas philoſopher en la preſence des grands. Il eſt vray, disje; mais je vous prie de diſtinguer entre ceſte philoſophie qui tient de l'eſcole, qui ne garde pas les circonſtances du temps, du lieu, & des perſonnes, & qui d'une façon pedanteſque ſe veut meſler par tout; & ceſte autre accompagnée de po-

liteſſe & de civilité, qui enſeigne de s'accommoder au theatre ſur lequel on jouë & au perſonnage que l'on repreſente. C'eſt de ceſte-cy que vous vous ſerviriés à la cour. Car vous auriés mauvaiſe grace, ſi pendant qu'on jouë une Comedie de Plaute, & que les valets font les badins ſur le theatre, vous vous preſentiés dans la ſcene en habit de philoſophe, & recitiés quelque endroict de l'Octavie où Seneque diſpute avecques Neron. Certes il vaudroit mieux vous taire que de venir à contretemps, & faire une tragicomedie, ou pluſtoſt une farce de ces matieres ſerieuſes, que vous gaſteriés les meſlant parmi les ridicules. Dites le roolle que vous avés en main ſuivant la piece d'aujourd'huy, faites voſtre perſonnage le mieux que vous pourrés, & ne troublés pas vos compagnons en ſautant à quelque invention peut eſtre plus jolie; mais à laquelle ils ne ſont pas preparés. C'eſt, à mon advis, la maniere de laquelle on ſe doit comporter dans la Republique, & dans les conſultations des Princes. Si vous ne pouvés arracher

tout

tout à fait les ſottes opinions, ny remedier auſſi puiſſamment que vous le deſireriés aux defauts que l'uſage à fait prendre racine, il n'en faut pas pourtant abandonner l'eſtat, ny laiſſer la navire au gré de la tempeſte parce que vous ne pouvés pas arreſter le vent. Il ne ſerviroit à rien de rebattre les oreilles de ces perſonnes que vous ſçavés autrement perſuadées, d'un raiſonnement qui leur eſt inoüy: mais il faut gauchir en leur preſence, y deſcendre par pluſieurs deſtours, & taſcher de tout voſtre poſſible de manier les affaires en ſorte, que ce qui ne peut eſtre converti en bien ſoit rendu moins mauvais par quelque adouciſſement. Car pour amener toutes choſes au poinct de la perfection, il faudroit que tous fuſſent gens de bien; ce que je n'eſpere pas voir de quelques années. A ce compte, dit Raphael, voulant guerir la folie d'autruy je deviendray fou moy meſme. Car ſi je veux dire le vray, il faudra que je parle comme j'ay fait tout maintenant; & ſi je veux trahir ma conſcience, je ne ſeray plus philoſophe. Toutesfois je

ne vois point, encore que mes pensées ne soient pas receuës, & qu'elles deplaisent; comment c'est qu'on debvra les trouver si impertinentes. Car ce seroit bien pis si je disois ce que Platon feint en sa Republique, ou si je racontois ce que font les Vtopiens en la leur. Il sembleroit fort estrange, quoy que ce soit une bonne coustume, que la communauté des biens y ostat aux particuliers la possession des moindres choses. Mais mon discours n'a rien eu qu'on ne puisse publier hautement, & qui ne doive estre fort agreable à tous ceux qui n'ont pas fait dessein de se jetter à teste baissée dans le chemin contraire à celuy que je monstre. Veritablement s'il faut taire comme hors de propos ce que la depravation des mœurs fait passer pour absurde ; il faudra dissimuler des choses que Christ nous a enseignées, qu'il a defenduës à ses disciples d'ensevelir sous le silence, & qu'il a commandées de prescher sur les toicts des maisons. Car elles sont beaucoup plus esloignées des mœurs d'à present que tout ce que je viens de dire. Si ce

n'est

n'eſt que les Predicateurs ſuivants un conſeil, à mon advis, pareil au voſtre, & voyants que les hommes ſe conformoient malaiſement à la regle de Chriſt; ont accommodé ſubtilement ceſte doctrine au gouſt du ſiecle, & l'ont ployée comme un eſquierre de plomb ſur les eſprits qu'ils avoient à redreſſer. En quoy ils n'ont fait autre choſe que donner au vice ſubject de lever la teſte impunement : & c'eſt tout ce que j'advancerois auſſi dans la cour des Princes : car ou je ſeray d'autre advis qu'eux ſans aucun fruict, ou leur applaudiſſant j'ayderay à leur folie; & pour ce biaiſement je ne voy pas où il aboutira. Vous voulés que je manie ſi dextrement les affaires, que je rende moins mauvais ce qui ne peut pas eſtre rendu tout à fait bon. Mais comment peut on gauchir lors qu'il s'agit d'approuver un mauvais deſſein, & de ſouſcrire à une reſolution que je deteſte? Ie ſeray tenu pour un eſpion, ou pour un traiſtre, ſi je loüe froidement un edit injuſte. Au reſte je ne pourray ſervir en choſe aucune, rencontrant des collegues qui ſeroient capables de corrompre

le plus homme de bien, plustost que de s'amender eux mesmes. Leur frequentation est contagieuse ; & mon innocence, si je la conserve, servira de pretexte à leur malice qu'ils voudront authoriser en me noircissant : de sorte qu'il n'y a point d'adresse qui vaille aupres de ces gens là. Platon employe une belle comparaison lors qu'il veut monstrer, que le sage a raison de ne se messer point des affaires publiques. S'il voit, dit-il, le peuple en la place du marché exposé à la pluye sans daigner se mettre sous le couvert ; & qu'il juge que sa Rhetorique ne pourra pas le faire retirer ; il n'a garde de sortir de sa maison pour s'aller mouiller avecque luy : Il luy suffit, ne pouvant pas remedier à la folie d'autruy, de se tenir en un lieu commode. Combien que, pour dire franchement ce que je pense, mon cher Morus, il me semble que là où les choses ont des maistres particuliers ; là où tout se mesure avec de l'argent ; il est bien difficile que la Republique aye un gouvernement juste & heureux : si ce n'est que ce soit justice de faire tomber les meil-

leures choſes entre les mains des plus meſchans ; & qu'il y aye du bonheur en ce que peu de perſonnes ont le moyen d'achepter ce qui leur eſt neceſſaire; pendant que cent mille autres vivent dans l'incommodité ou dans la miſere toute entiere. C'eſt pourquoy repaſſant dans mon eſprit les ſages & ſainctes loix des Vtopiens ; qui ſont ſi peu en nombre, & ſi ſuffiſantes neantmoins à adminiſtrer les affaires, à procurer à la vertu la recompence qu'elle merite, & à mettre l'abondance par tout : & comparant leurs excellentes couſtumes à celles de tant d'autres Nations, qui n'ont peu encores en la diviſion des biens imprimer aux poſſeſſions des particuliers de marques aſſés viſibles, pour faire que chacun puiſſe recognoiſtre ce qui luy appartient, & couper chemin aux proces qui naiſſent tous les jours ſur ce ſubject. Conſiderant, disje, que le premier venu nomme ſien ce dequoy il a peu ſe ſaiſir ; je pardonne plus aiſement à Platon, & m'eſtonne moins de ce qu'il ne daigna point donner de loix à ceux qui refuſoient celles

de par-

de partager esgallement toutes choses. Car cest homme prudent voyoit bien que l'egalité est le ciment de la bonne intelligence du peuple ; & que le desordre naistroit par tout où le mien & le tien introduiroit une notable difference. En effect lors que sous quelque tiltre chacun convertit à soy tout ce qu'il peut, il est inevitable, quelque abondance qui regne, qu'un petit nombre ne devienne le maistre du plus beau & du meilleur, & que les autres n'ayent que le marc & la lie : c'est à dire, que pour quelques riches il n'y ait quantité de pauvres. Et il arrive d'ordinaire que ces derniers sont les plus honnestes gens, & ceux qui meriteroient une condition plus advantageuse : & que les autres sont personnes de sac & de corde, de mauvaise foy, inutiles à l'Estat ; qui ont triomphé de la modestie, & mis le pied sur la gorge de ceux qui pensoient davantage à travailler pour le bien public que pour eux mesmes. Ie me persuade donc que la Iustice & la felicité ne floriront jamais parmi les hommes, tant qu'on laissera les particuliers proprietaires des biens,

biens. La plus grande partie du peuple,& les plus gens de bien particulierement, n'ont a esperer de ceste constitution des choses que pauvreté, que misere, & que mille traverses en la vie. Ie ne veux pas dire qu'on peut changer tout à fait l'Estat present : mais on pourroit y apporter quelque moderation, si on ordonnoit que chacun ne possedera qu'une certaine estenduë de terroir & une certaine somme d'argent ; si on empeschoit par de bonnes loix que le Prince ne devint trop puissant, & que le peuple aussi ne sortit de son debvoir ; si on ostoit les brigues des charges publiques ; si elles n'estoient point venales, ou accompagnées de d pences, qui obligent ceux qui les exercent à la rapine, afin de se rembourcer; & ausquelles on n'admet pas aussi les plus habiles, mais les plus riches. Des loix de ceste nature seroient aux calamités publiques, comme des fomentations qui allegent les douleurs des maladies incurables : car certes elles n'osteroient pas tout le mal, tandis que la proprieté des biens demeureroit entiere. Mais il en prendroit

droit comme à un corps attaqué de diverſes maladies, qui ne reçoit de ſoulagement en l'une qu'en irritant quelque autre: veu que tout le bien qu'on feroit d'un coſté tomberoit au detriment de celuy à qui il faudroit neceſſairement le ravir. Il me ſemble tout le contraire, luy dis-je alors, qu'on ne ſçauroit vivre commodement là où toutes choſes ſont communes. Car d'où viendra l'abondance, ſi chacun refuſe de travailler? Ce qu'on fera ſans doute, ſi le profit particulier n'excite perſonne, & ſi chacun ſe repoſe ſur l'induſtrie & la diligence de ſon compagnon. ceſte faineantiſe ayant amené la pauvreté ſuſcitera bien toſt le meurtre & la ſedition; lors qu'il n'y auroit point moyen de retenir par les loix ce qu'on aura legitimement amaſſé. Et comment remedier à cela, je vous prie, le magiſtrat perdant ſa reverence & ſon authorité chez des perſonnes qui vivent peſle meſle ſans difference de conditions? Ie ne m'eſtonne pas, dit Raphael, que vous ayés ces penſées, puiſque vous n'avés aucune Idée de l'Eſtat que je vous propoſe en exemple.
mais

mais si vous aviés esté avecque moy en Vtopie, & y aviés consideré les loix & les coustumes pendant cinq années; vous advouëriés que vous n'avés veu aucune nation mieux disciplinée. I'y serois encores residant si je n'eusse desiré descouvrir à mon pays ce nouveau monde. I'ay pourtant de la peine, dit Egide, à me persuader qu'on trouve de meilleures institutions en ces terres neufves qu'en nostre climat; où les Esprits ne sont pas moins subtils; où les Republiques sont plus anciennes; où l'usage a descouvert tant de belles commodités; afin que je ne parle point de celles que le hasard mesme a produites au delà de toute la subtilité humaine. Quant à l'ancienneté des Republiques, repartit Raphael, vous en parleriés plus pertinemment si vous aviés leu leurs histoires; suivant lesquelles il y a eu plus tost des villes chez eux qu'il n'y a eu icy des hommes. Pour les inventions de l'art ou de la fortune, elles peuvent estre communes. Au reste si nous avons plus d'esprit qu'eux, nous avons certainement moins d'industrie & de diligence.

Car

Car leurs Annales marquent qu'ils n'avoient rien appris des outreequinoctiaux (c'eſt ainſi qu'ils nous nomment) avant noſtre abord : ſi ce n'eſt douze cents ans auparavant, qu'un vaiſſeau fit naufrage aux coſtes d'Vtopie : d'où ſe ſauverent quelques Romains & quelques Egyptiens, qui demeurerent le reſte de leur vie chez eux. C'eſt la ſeule occaſion qu'ils avoient euë de s'informer de nos affaires. Cependant il n'y a aucun artifice de quelque uſage dans toute l'eſtenduë de l'empire Romain, que ces eſtrangers ne leur ayent enſeigné; où qu'ils n'ayent tiré de leurs principes : de ſorte qu'ils profiterent beaucoup du malheur d'autruy. Ie ne ſçay ſi quelque autre y a abordé : tant y a que la memoire en eſt perduë ; comme peut-eſtre celle de mon arrivée ſe perdra quelque jour. Ils prirent incontinent ce qu'ils trouverent de bon en nos inventions : mais nous ſerons bien plus long temps, à mon advis, avant que nous leur rendions la pareille, faiſants noſtre ce qu'ils ont de mieux que nous. Et c'eſt la ſeule choſe qui empeſche nos affaires d'eſtre maniées

niées avec la prudence & la felicité dont les leurs ſont gouvernées ; quoy que nous ne leur ſoyons inferieurs ny en eſprit ny en richeſſes. Ie vous prie donc, mon cher Raphael, luy disje, de nous deſcrire ceſte Iſle bien heureuſe ; & de n'abreger point voſtre diſcours, crainte de nous ennuyer : mais de l'eſtendre en l'ordre qu'il vous plaira, ſur la nature du terroir, la courſe des rivieres, la ſituation des villes ; ſur les hommes, les couſtumes, les inſtitutions, les loix ; & en un mot ſur tout ce que vous jugerés bien que nous deſirons d'apprendre ; ceſt à dire, ſur tout ce que nous ne ſçavons pas. Il n'y a rien, dit-il, que j'entreprene plus volontiers ; car il n'y a rien que je puiſſe faire plus aiſement : mais il y faut du loiſir. Entrons doncques ceans, disje, où vous prendrés un mauvais diſner, & nous aurons apres tout le temps à nous. Il ne reſiſta pas à ma priere ; & eſtans retournés au meſme lieu, des que nous euſmes diſné, nous repriſmes nos places. Ie commanday à mes gens de dire que je n'y eſtois pas, ſi quelqu'un me demandoit. Lors Egide &
moy

moy priaſmes Raphael de tenir ſa promeſſe, en ſatisfaiſant à noſtre curioſité. Comme il vit noſtre deſir de l'eſcouter, & l'attention que nous luy preſtions desja ; il ſe teuſt quelque temps, pour mieux ranger ſon diſcours : puis il commença de ceſte ſorte.



L' V-

L'VTOPIE DE THOMAS MORVS

Chancelier d'Angleterre.

LIVRE II.



'Isle d'Vtopie a sur son milieu, là où elle est plus estenduë, deux cents mille pas de diametre; & conservant quelque espace presque toute ceste largeur, s'estressit en fin pour former deux pointes des deux costés. Elle a cinq cents milles de circuit; & se courbe en croissant, avecques tant de proportion que le compas n'en sçauroit tracer une plus exacte. Les deux cornes sont separées par un destroit d'environ onze milles. Elle reçoit par là dans son sein la mer, qui s'y estend au long & au large: mais qui estant de toutes parts environnée de terre, n'est pas subjette à ces violantes esmotions que les vents causent ailleurs: de sorte qu'elle y ressemble à un grand lac ou à un estang; & ainsi le gol-

le golfe tout entier n'eſt autre choſe qu'un havre que la nature à creuſé de ſa main pour la facilité du commerce de ce peuple. L'emboucheure a d'un coſté des bancs fort dangereux, & de l'autre des eſcueils. Sur le milieu il s'eſleve hors de la mer une roche ſur laquelle on a baſti une tour pour garder le paſſage. Tous les autres rochers ſont cachés à fleur d'eau ; & le naufrage y eſt inevitable, ſi on ne ſuit en entrant la route & les deſtours qu'eux ſeuls cognoiſſent. Auſſi perſonne ne ſe haſarde d'y entrer que ſous la conduite d'un pilote d'Vtopie : & meſmes il eſt neceſſaire que de la coſte on luy marque le chemin avec quelque ſignal. Si on les oſtoit, ou ſi on les mettoit hors de leur place, il n'y a flotte qui ne perit. De l'autre coſté de l'Iſle qui eſt en dehors il y a divers havres : mais par tout où la deſcente eſt poſſible, la nature & l'art ont ſi bien travaillé à fortifier le pays, que peu de gens de defence ſuffiroient à repouſſer l'attaque d'une groſſe armée. Au reſte on dit, & on le juge aſſez en voyant le lieu, que la mer ne l'environnoit pas autres-

tresfois : mais qu'Vtope, celuy qui conquit ce pays, & qui donna son nom à l'Isle en la place de celuy d'Abraxa qu'elle avoit auparavant, & celuy qui le premier defricha les meurs de ce peuple, & les conduisit à ceste politesse qui passe aujourd'huy celle de tous les autres hommes ; s'en estant rendu maistre sans beaucoup de resistance fit tout aussi tost couper quinze milles de pays, pour detacher le reste de la terre ferme. Il ne voulut pas se servir en ce travail des seuls habitans naturels du pays, de peur qu'ils ne s'en offençassent : mais il y obligea ses soldats aussi, & mit tant de personnes en besongne qu'il se vit bien tost au bout de son dessein. De sorte que ceux de ses voisins qui se mocquoient au commencement, furent contraints d'admirer la promptitude de son execution. Il y a dans l'Isle cinquante quatre villes, toutes grandes, qui se servent de mesmes coustumes, de mesmes loix, de mesme langue ; & qui ont une mesme situation & un mesme air, autant que le permet la nature du lieu sur lequel chacune est assise. Les plus

proches ſont à vingt quatre milles l'une de l'autre ; & la plus reculée n'eſt jamais à plus d'une journée à pied. Trois vieillards de chaſcune, bien entendus aux affaires s'aſſemblent tous les ans à Amaurote, pour y traicter des choſes qui regardent toute leur Iſle. Ceſte ville eſt eſtimée la capitale ; parce qu'elle eſt au cœur du pays , & qu'ainſi elle peut recevoir plus commodement les deputés de toutes les autres. Le partage des champs a eſté fait en ſorte , que le moins qu'une ville ait de territoire eſt vingt milles de circonference. Il y en a qui s'eſtendent plus loin, ſuivant que la diſtance des autres villes eſt plus grande : mais pas une ne deſire d'eſtendre ſes bornes. Car ceux qui cultivent les champs ne le font pas comme en eſtans proprietaires, mais travaillent autant pour autruy que pour eux meſmes. Il y a ça & là des maiſons champeſtres garnies de tous les inſtruments neceſſaires à l'agriculture. Elles ſont habitées de citoyens qui y vont à leur tour. Il n'y a aucune de ces familles ruſtiques qui ne ſoit compoſée en hommes & en

femmes

femmes du moins de quarante perſonnes libres & de deux eſclaves. Vn vieil homme & une vieille femme les gouvernent : & ſur trois cents de ces maiſons il y a un homme eſtabli pour en avoir l'inſpection generale. De chaſque famille il y a vingt perſonnes qui reviennent tous les ans à la ville, apres en avoir paſſé deux aux champs. A leur place on en envoye pareil nombre, qui apprend de celles qui demeurent le train du meſnage, & qui l'année ſuivante rend le meſme office à ceux qui viennent leur ayder. Ainſi le labourage ne manque jamais de perſonnes intelligentes, & les choſes eſtant faites en leur ſaiſon tout y abonde. Ceſte couſtume de renouveller les laboureurs n'eſt pas ſi eſtroictement obſervée qu'on ne laiſſe aux champs ceux qui s'y plaiſent tant que bon leur ſemble : mais ce qu'ils en font eſt pour n'obliger perſonne à continuer trop long temps une vie penible. Les gens des champs outre le labourage s'occupent à nourrir des animaux, à faire proviſion de bois & le charrier à la ville par mer ou par terre, ſuivant

Des villes, & de celle d'Amaurote en particulier.

QVi a veu l'une des villes, c'eſt comme s'il les avoit toutes veuës; ſi fort elles ſe reſſemblent en tout ce que permet la nature du lieu. Ie ne feray donc la deſcription que d'une ſeule; & quoy qu'il n'importe pas beaucoup quelle que je prene, je choiſiray Amaurote, comme n'y en ayant point de plus conſiderable : eſtant celle que les autres honorent des aſſemblées de Parlement : & d'ailleurs de quelle pourrois-je parler plus pertinemment, que de celle où j'ay demeuré cinq années entieres. Amaurote eſt ſituée ſur le penchant d'une coline : ſa figure approche de la quarrée. car ſa largeur, qui commence au deſſous du ſommet de ceſte coline, deſcend deux milles pas juſques à la riviere d'Anydre, le long de laquelle la ville s'eſtend un peu davantage en ſa longueur. L'Anydre prend ſa ſource à quatre vingt milles au deſſus d'Amaurote, d'une petite fontaine dont le ruiſſeau ſe groſſit de quantité de ri-

de rivieres qui s'y adjouſtent,& deſquelles il y en a deux aſſez grandes: de ſorte qu'à l'endroict de la ville la riviere a cinq cent pas de large ; & de là juſques à ſon emboucheure, qui eſt ſoixante milles au deſſous,elle eſlargit ſes bords beaucoup davantage. La mer monte deux fois le jour juſques à quelques milles au delà d'Amaurote. Il eſt vray qu'à parler proprement l'eau de la mer ne va qu'à trente milles de l'emboucheure: mais celle de la riviere, qui s'enfle eſtant repouſſée & retenuë, prend le gouſt de la marine ; & demeure ſalée juſques à ce que la mer ſe retirant elle s'adoucit, & reprend la pureté de ſon origine, meſme ſur le point de finir ſa courſe. Il y a un fort beau quay tout du long de la riviere ; & pour traverſer à l'autre bord qui eſt garni de maiſons,ils ont jetté un large pont de pierre au bout de la ville le plus eſloigné de la mer. Ce qu'ils ont fait à deſſein de laiſſer le canal plus libre aux vaiſſeaux qui remontent,ne les obligeant pas d'abattre le mas ſous les arches. Ils ont une autre riviere , qui ne laiſſe pas d'eſtre bien agreable , quoy qu'elle

ſoit beaucoup moindre que la premiere. Elle ſort de la meſme montagne ſur laquelle la ville eſt aſſiſe ; la traverſe doucement, & va ſe jetter dans l'Anydre. La ſource ſe rencontrant aſſés pres de la ville, les Amaurotains l'ont miſe dans ſon enceinte par quelques lignes qu'ils y ont advancées : afin que s'ils avoient à eſtre aſſiegés, l'ennemy ne peut point la divertir ny la corrompre. De là ils ont fait ſous terre des aqueducs de brique, qui diſpenſent l'eau par toute la baſſe ville ; & les cartiers qui ne peuvent pas jouir de ceſte commodité, reçoivent dans des ciſternes l'eau de la pluye, qui ne leur ſert pas moins utilement. Les murailles de la ville ſont hautes & eſpaiſſes ; fortifiées de quantité de tours, de terraſſes, & de boulevards. Vn foſſé extremement profond & ſans eau, mais heriſſé d'eſpines & de broſſailles, environne les trois faces de la ville : car pour la quatrieſme la riviere luy ſert aſſez de deffence. Les ruës ont eſté tirées ſuivant qu'on l'a jugé commode pour le charroy & contre les vents qui regnent en ce climat : elles ont vingt pieds de large,

large, & les maiſons y ſont baſties toutes d'une meſme façon : hors du luxe, mais dans une propreté fort gaye & fort honneſte. Le cœur de chaſque Iſle eſt plein d'autant de jardins qu'il y a de maiſons; & on y deſcend par une porte de derriere, qui eſt vis à vis de celle par où l'on entre de la ruë dans le logis. Les portes ſont à deux battans; & qui s'ouvrants pour peu qu'on les pouſſe, ſe referment auſſi d'elles meſmes lors qu'on eſt entré; de ſorte qu'elles ne ſont fermées à perſonne. Auſſi on n'a que faire de ſerrures & de verrouils : car il ny a rien de particulier; & tous les dix ans on demeſnage, chaſque famille changeant ſa premiere maiſon en celle que le ſort luy donne. Ils font grand eſtat de leurs jardins; auſſi ils en ont tant de ſoin, qu'outre le plaiſir qu'on a de voir des treilles, des vergers, des plantes, & des fleurs ſi bien tenuës, tout y eſt extremement fertile. Chaſque quartier diſpute de ſon jardinage, à qui en aura de plus beau & de plus de rapport. Et certes c'eſt une agreable emulation, & qui n'eſt pas de peu d'utilité aux citoyens.

Aussi le Legislateur semble avoir eu grand soin de l'entretenir : car la figure que la ville a maintenant est celle là mesme qu'Vtope luy donna. Mais comme un mesme poinct ne peut pas estre celuy de la naissance & de la perfection de quelque chose, les aages suivants ont adjousté beaucoup à la grace & aux ornements. Mesmes ils trouvent dans leurs Annales, qui comprenent l'histoire de mille sept cents soixante années depuis la prise de l'Isle, & lesquelles ils gardent religieusement, que les maisons estoient au commencement basses, semblables à des hameaux, basties de terre & de bois sans façon, & couvertes de chaume & de fueilles. Là où maintenant, elles sont de hauteur considerable, à trois estages, basties de pierre de taille ou de brique en dehors & de moëllon en dedans. Le couvert est plat, garni de plastre, ou d'autre mortier de peu de depence; mais qui n'est pas subject au feu, & qui resiste à l'orage aussi puissamment que le plomb. Les vitres defendent les fenestres du vent : car l'usage du verre y est fort ordinaire.

On ne laiſſe pas d'avoir quelquesfois des chaſſis de toile fort deſliée, qui eſtant frottée d'huyle en eſt plus tranſparente & eſt moins penetrable au vent & au ſerain.

Des Magiſtrats.

IL y a ſur trente familles un magiſtrat qu'elles choiſiſſent tous les ans, & qu'on nomme le Syphogrante en vieil langage; mais en terme plus nouveau le Phylarque. Sur dix Syphograntes, & ſur les familles qui en dependent, il y a un Tranibore, comme on parloit jadis, ou un Protophylarque, comme on le nomme maintenant. Les Syphograntes, qui ſont deux cents en tout, ont un Preſident; qu'ils eſliſent donnants leurs voix par eſcrit, & apres avoir preſté ſerment de choiſir celuy qu'ils jugeront le plus utile au public, de quatre perſonnages que le peuple leur propoſe. Ce nombre eſt ſuivant les quartiers de la ville, en chacun deſquels on jette les yeux ſur un homme de probité & de ſuffiſance requiſe pour le recommander au Senat. La charge du Preſident eſt à

vie, ſi le ſoupçon de tyrannie ne le fait degrader. Celle de Tranibore eſt annuelle : mais ſouvent on les continue. Tous les autres offices ne paſſent pas ceſte periode. Les Tranibores entrent au conſeil avec le Preſident tous les trois jours, & plus ſouvent, s'il en eſt de beſoin. Ils y conſultent des affaires publiques, ou de celles des particuliers : qui y ſont rares, & qu'ils expedient promptement. Deux Syphograntes ſont admis à leur tour en chaſque ſeance. On n'ordonne rien touchant la Republique qui n'aye eſté traićté en plein Senat trois jours auparavant : hors delà, & de l'aſſemblée generale des Eſtats, c'eſt un crime capital de deliberer des affaires publiques. On dit que cela a eſté eſtabli pour empeſcher que le Preſident ne ſe ligaſt avec les Tranibores, ne mit le pied ſur la gorge du peuple, & ne changeat le gouvernement de l'Eſtat. Voila pourquoy auſſi les matieres plus importantes ſont baillées aux Syphograntes, qui en communiquent avecque leurs familles, & apres avoir peſé les advis rapportent au Senat ce qui leur en ſemble.

Quel-

Quelquesfois on les renvoye à l'assemblée des Estats generaux. On observe cecy dans le Parlement, de n'examiner jamais une affaire le jour qu'elle est proposée : mais apres qu'on l'a mise sur le tapis, on la reserve à la seance prochaine. C'est afin que personne ne parle à la volée, & ne s'opiniastre en suite à soustenir ce qui luy est eschappé : cela feroit oublier le bien public, duquel souventesfois on se soucieroit moins que de perdre sa reputation. En effect nous sommes tous subjects à une certaine mauvaise honte, qui nous empesche d'avouër la precipitation de nostre langue, lors que nous avons parlé temerairement : mais il vaudroit mieux peser nos paroles avant qu'ouvrir la bouche, & ne rien dire hors de propos ; que se picquer de presence d'esprit, & de promptitude à discourir sur le champ.

Des Arts.

IL n'y a qu'un seul mestier commun aux hommes & aux femmes: c'est l'agriculture, laquelle per-

ſonne n'ignore. Car tous l'apprenent des l'enfance ; partie dans l'eſcole avec methode ; partie aux champs d'alentour de la ville, mettans eux meſmes la main à la charruë par forme d'exercice, & regardans auſſi travailler les vieux laboureurs. Outre l'agriculture, que je dis eſtre commune à tous, chacun apprend un meſtier qui luy eſt propre. C'eſt d'ordinaire, ou la manufacture de la laine, ou la preparation du lin & de la toile, ou la maſſonnerie, ou la charpenterie, ou les meſtiers de la forge : car il n'y en a point d'autre qui occupe un nombre conſiderable de perſonnes. La mode des habits ne change point, & il n'y en a qu'une en toute l'Iſle ; ſi ce n'eſt pour les differences du ſexe, & les marques du vefvage. La façon en eſt agreable à voir, propre à tous les mouvements du corps, bonne contre le froid, & commode meſme lors que la chaleur picque ; mais chaſque famille en fait pour ſoy. Non ſeulement les hommes, mais les femmes auſſi apprenent un meſtier : & parce qu'elles ont moins de force elles s'adonnent aux moins penibles,

comme

comme aux ouvrages du lin & de la laine. Chacun ſuit ordinairement la vacation de ſon pere, qui ſemble luy eſtre preſque naturelle. Toutesfois ſi l'inclination porte quelcun à un meſtier different, on le met en boutique chez une autre famille, qui l'adopte en preſence des parents & du magiſtrat. On permet à qui veut d'apprendre pluſieurs meſtiers; puis on exerce celuy qui plaiſt davantage: ſi ce n'eſt que la ville manquant d'ouvriers il faille remplir les places neceſſaires. Le principal & preſque unique ſoin des Syphograntes eſt, de prendre garde à ce que perſonne ne chomme, ou ne s'amuſe; mais que chacun ayant dequoy s'employer travaille diligemment à ſa beſongne. Ils n'y ſont pas attachés depuis le matin juſques au ſoir, comme ſi c'eſtoient des chevaux qui tournaſſent la meule: car ceſte aſſiduité eſt plus que ſervile, & reſſent plutoſt la punition d'un forçat qu'on met à la galere, que l'occupation d'un homme libre; bien que ce ſoit la vie que font les artiſans par tout ailleurs qu'en Vtopie. On y diviſe le jour & la nuict en vingt & quatre

parties eſgales, & on n'employe jamais que ſix heures au travail; trois avant midy, apres leſquelles on diſne; puis on ſe repoſe deux heures, & les trois autres s'achevent par le ſouper. On ſe va coucher environ les huict heures; & on en repoſe autant, c'eſt à dire, juſques ſur les quatre heures du matin. Tout le reſte du temps eſt laiſſé à la diſcretion des particuliers, qui alors ſortent de leurs boutiques, & vont dans celles de leurs voiſins; ou s'occupent chez eux à quelque honneſte divertiſſement: car ne penſés pas qu'ils employent ces intervalles à la pareſſe & à la debauche. La pluſpart y eſtudient alors. Les leçons des ſciences ſe font au poinct du jour; auſquelles ſont obligés d'aſſiſter ceux qui ſont nommement deſtinés aux lettres. Il ne laiſſe pas d'y avoir grand nombre d'autres auditeurs de tout ſexe, qui accourent chacun à l'auditoire où l'on enſeigne les diſciplines accommodées à ſon genie. Cependant ſi quelcun aime mieux travailler à ſon meſtier (comme tous ne ſe plaiſent pas à la contemplation) il luy eſt permis de le continuer; &

cela

cela a sa loüange, comme chose utile à la Republique. Aussi la plus-part suivent ce train. Ils se divertis-sent une heure entiere apres le sou-per. En Esté c'est dans les jardins : mais en Hyver c'est dans ces gran-des sales à manger. Là ils font des concerts de musique, ou bien en les escoutant ils discourent entre eux. Ils ignorent toute ceste sotise de jeux de hasard, & en prattiquent deux qui ne ressemblent pas mal à celuy des echecs. En l'un il se fait un combat des nombres, qui s'entre font la guerre & se prenent prison-niers. En l'autre les vices marchent en bataille contre les vertus. On y voit ingenieusement representée leur ligue & leur bonne intelligen-ce contre la vertu; nonobstant qu'ils se heurtent & se destruisent sepa-rement. On y remarque quels vi-ces sont opposés à certaines vertus: comment c'est qu'ils les attaquent; si c'est de vive force, ou par finesse; de quelle defence usent les vertus; de quelle sorte elles evitent l'attein-te des vices; & en fin comment c'est que l'une des parties demeure vi-ctorieuse. Mais icy afin que vous ne

de la vie. On voit cela par experience en Vtopie : car dans la ville d'Amaurote, & aux environs, à peine y a-il cinq cents perſonnés, d'aage & de forces ſuffiſantes, qui ſoient diſpencées du travail. Les loix mettent de ce rang les Syphograntes : mais ils n'y obeiſſent pas, afin de monſtrer bon exemple aux autres. Ceux-là auſſi jouiſſent de ce privilege que les preſtres ont conſeillé au peuple de deſtiner à l'eſtude des ſciences, & qui ont reçeu l'approbation des Syphograntes. Mais ſi quelcun ne reſpond pas à l'eſperance qu'on avoit conceuë de luy ; on le fait deſcendre du cabinet à la boutique : & il arrive bien ſouvent tout au contraire, qu'un artiſan s'employe ſi vivement à l'eſtude aux heures de loiſir, qu'il y fait de grands progrez, & merite de quitter ſon meſtier pour eſtre mis au nombre des gens de lettres. C'eſt de ceux cy qu'on choiſit les deputés aux aſſemblées, les preſtres, les Tranibores, & le Prince, ou, ſi vous aymés mieux, le Preſident du Senat ; qu'ils nommoient autresfois le Barzane, & maintenant l'Ademe. Toute ceſte multi-

multitude donques d'autres perſonnes eſtant occupée utilement, peu d'heures ſuffiſent à fournir les choſes neceſſaires. Outre ce que je viens de dire, il eſt à remarquer quils ont moins de peine en leur travail, que n'en ont les autres peuples; parce qu'ils donnent meilleur ordre à leurs affaires. Car icy la peine qu'il y a de rebaſtir inceſſamment les logis vient de ce que le fils laiſſe gaſter par ſa negligence la maiſon que ſon pere avoit laiſſée en bon eſtat: & ainſi au lieu qu'une petite depence euſt peu fermer un trou ou une fente au commencement qu'on s'en eſt apperceu, il faut employer de grands frais à refaire une aiſle, ou tout un pavillon qui menace de ruine. D'ailleurs il arrive ſouvent que l'heritier fait le delicat, & meſpriſe le baſtiment auquel ſon predeceſſeur avoit debourcé une grande ſomme de deniers: de ſorte qu'il tombe en decadence, faute d'eſtre bien tenu; & alors on penſe à baſtir ailleurs avec une depence toute nouvelle. Mais en Vtopie la Republique ayant une fois aſſigné les places des baſtiments, il n'arrive gueres qu'on en

choisisse une autre; & non seulement on remedie d'abord aux dommages, mais on va au devant de ceux que l'on prevoit; si bien que les maisons en durent fort long temps. Cependant on prepare tousjours des materiaux; comme du bois & des pierres toutes taillées en reserve pour la necessité : & lors qu'on les employe un bastiment s'esleve & s'acheve, presque plustost qu'on n'a pris garde qu'il fust commencé. Pour les habits il n'y a gueres à faire : car dans la boutique ils en ont de peau à tous les jours, & tels qu'un seul ne dure pas moins de sept ans. Lors qu'ils veulent sortir, ils jettent par dessus une certaine veste, qui n'a point d'autre couleur en toute l'Isle que celle qui est naturelle à la toison. Ainsi ils usent moins de drap, & à meilleur marché qu'on ne fait ailleurs. Le linge leur couste encores moins, & est aussi de plus grand usage parmi eux. Ils sont fort propres en cela, & se picquent d'en avoir tousjours qui soit fort blanc; car la subtilité de la toile n'est pas ce qu'ils recherchent, comme au drap ils ne regardent que la netteté. De

ſorte que là où il faut ailleurs par an cinq ou ſix habits de drap, & autant d'eſtoffes de ſoye, ou meſmes dix ou douze, à un ſeul homme qui veut paroiſtre; icy une robe ſert d'ordinaire deux années de ſuite. Et perſonne n'affecte d'en avoir davantage; car il n'en ſeroit pas mieux defendu du froid, ny plus honneſtement adjuſté. Voila comment, y ayant peu de meſtiers & beaucoup d'artiſans, tout y abonde ſi fort, que faute de beſongne plus preſſante toute la ville ſort en troupe quelquesfois pour racommoder un chemin, pour reparer une chauſſée, pour renforcer une digue, ou pour travailler à quelque ouvrage public de ceſte nature. Et cela ſe fait de gayeté de cœur: car le magiſtrat n'exerce pas les citoyens inutilement, ny contre leur gré. l'Inſtitution de la Republique ne tendant qu'à mettre l'ame de ceux qui la compoſent en une pleine liberté, & à les faire paſſer le pluſtoſt qu'on peut des ſoins du corps à la culture de l'eſprit: & c'eſt en cela auſſi qu'ils font conſiſter la felicité.

Du Commerce.

IAy à vous raconter maintenant quelle ſorte de Commerce les Vtopiens ont entre eux, & en quelle maniere les choſes y ſont diſtribuées. La ville eſt compoſée de familles : chaſque famille eſt faite le plus ſouvent d'une race & de ſes alliances ; car les filles, des qu'elles ſont en aage, paſſent dans la famille où elles ſont mariées : mais les fils & les neveux demeurent dans la maiſon, & obeiſſent au plus ancien ; ſi la vieilleſſe ne luy a oſté le jugement. En ce cas on fait le maiſtre du logis celuy qui ſuit. Chaſque ville contient ſix mille familles, outre celles des officiers. Et afin que la ville ne ſe depeuple, ou ne ſe rempliſſe trop ; on ordonne que chaſque famille ne pourra point avoir moins de dix, ny davantage de ſeize perſonnes adultes : pour celles qui ſont au deſſous on ne met point de bornes, comme auſſi la choſe ne ſeroit pas bien aiſée. Mais le nombre des premiers eſt obſervé ſans aucune difficulté ; car on loge dans les familles

milles steriles ceux qui sont de trop aux plus fecondes. Que si toute la ville se trouve pleine outre mesure, on la descharge dans quelque autre moins fournie. Et si toute l'Isle souffre ceste plenitude, on transporte une colonie en des pays incultes; où ils gardent les mesmes coustumes, & vivent en bonne intelligence avec les vieux habitans, qu'ils reçoivent dans le corps de leur Republique, s'ils veulent y entrer. Ce qui tourne à grand profit de part & d'autre: car ils domptent la sterilité du terroir, & font qu'il suffit à deux peuples; bien qu'auparavant un seul ne peut pas y trouver commodement sa subsistance. Si ce peuple ne veut pas s'accommoder avec eux, ils le chassent des limites qu'ils pretendent occuper, & ne font pas difficulté d'user de violence : car la guerre leur semble tres-juste contre ceux qui ayment mieux laisser un pays inculte & desert, que d'en permettre l'habitation à ceux ausquels la nature donne le droict de s'y nourrir. s'il arrive quelquesfois qu'une ville soit si deshabitée, que les habitans ne puissent pas de leur

abondance remplir les places vuides (chose quils disent ne s'estre rencontrée que deux fois par la contagion) ils rappellent une colonie ; laquelle ils ayment mieux rompre, que perdre la moindre place de leur Isle. Mais je reviens à la societé des habitans. Le plus ancien est (comme j'ay dit) le superieur en chasque famille. Les femmes servent leurs maris ; les enfans leur pere ; & generalement les plus jeunes servent les plus vieux. La ville est divisée en quatre parties esgalles. Au milieu de chascune il y a une halle, où toutes choses sont apportées, & mises par ordre dans certains magasins. Le pere de famille y va prendre ce que bon luy semble, sans argent & sans gages. On ne luy refuse rien, parce que tout y abonde, & qu'il n'y a pas à craindre qu'aucun demande plus qu'il ne luy faut. En effect pourquoy feroit provision de choses superflues celuy qui est asseuré que jamais rien ne luy manquera ? L'avidité & la rapine naissent en tous les animaux de l'apprehension d'avoir faute de quelque chose ; & l'homme a ceste vanité particu-

liere de faire gloire des possessions superflues, comme si elles luy donnoient quelque prerogative par dessus les autres. Mais ce vice n'a du tout point de lieu parmi les coustumes des Vtopiens. Hors de ces magasins, dans la halle ouverte sont exposées les marchandises de gueule, les herbes, les fruicts, & le pain. La viande, le gibier, & la volaille sont hors de la ville, tout contre la riviere; afin qu'on y lave ce qu'il faut laver. Les esclaves y font boucherie: car ils ne veulent pas accoustumer les bourgeois à ceste cruauté, qui oste peu à peu les tendresses de la douceur & de la clemence, dont nous avons des impressions naturelles. D'ailleurs ils veulent esloigner d'eux toute corruption, qui infectant l'air pourroit causer des maladies. En chasque ruë il y a certaines grandes sales, basties en distance esgalle l'une de l'autre, & cognuës par leur nom. Les Syphograntes y demeurent; ayant à chasque costé quinze familles, qui s'y rendent pour prendre le repas. Les Pourvoyeurs de chasque sale vont à certaine heure à la halle, & en apportent cha-

cun ce qu'il luy faut pour tout ſon monde. On a ſoin premierement des malades, qui ſont traictés en des maiſons publiques. Il y a quatre de ces hoſpitaux un peu au dehors de la porte, ſi vaſtes qu'ils reſſemblent chacun à une petite ville : car ils veulent que les malades y ſoient au large, quelque grand qu'en ſoit le nombre, & qu'on puiſſe eſloigner des autres ceux qui ont quelque maladie contagieuſe. Ces hoſpitaux ſont ſi bien fournis de tout ce qui eſt neceſſaire au traictement d'un malade, les ſoins y ſont ſi fidelles, l'aſſiduité des meilleurs medecins y eſt ſi grande, que perſonne n'y entre à regret, & quil ny a aucun en toute la ville qui n'aime mieux s'y faire tranſporter que demeurer en ſa maiſon. Le pourvoyeur des malades ayant choiſi les viandes que les medecins ont ordonnées ; ce qui reſte de meilleur eſt diviſé avec proportion eſgalle en chaſque ſale. Il eſt vray qu'on defere beaucoup au Prince, aux Pontifes, aux Tranibores, aux deputés, & à tous les eſtrangers : mais il n'y a gueres de ceux cy, & on leur tient des maiſons par-

ticulieres toutes garnies lors qu'ils arrivent. Toute la Syphograntie (exceptés les malades) se rend à ceste sale à l'heure du disner & du souper, estant advertie par le son de la trompette. On laisse à la discretion de chacun d'emporter du marché de la viande pour manger chez luy apres qu'on a fourni aux sales : car on sçait bien que personne ne le fera sans subject. Il n'est pas defendu de disner au logis ; mais on ne le prattique pas volontiers ; parce qu'il n'est pas honneste, & que ce seroit une grande sotise de prendre la peine d'aprester un mauvais disner, y en ayant un meilleur qui les attend en la sale prochaine. En ceste sale les esclaves rendent les plus penibles & les plus vils services. Le soin d'aprester à manger & de mettre la nappe est laissé aux femmes. celles de chasque famille y vacquent à leur tour. On fait trois tables, ou davantage s'il en est de besoin. Les hommes sont assis du costé de la muraille, & les femmes en dehors : afin que s'il leur arrivoit quelque foiblesse, comme cela est ordinaire à celles qui sont enceintes, elles

peuſſent ſe lever ſans apporter de la confuſion ; & aller en la chambre des nourrices, où il y a tousjours bon feu, de l'eau nette, & des langes toutes preſtes, pour rechanger leurs enfans & les divertir aupres du foyer. Les meres allaictent leurs enfans, s'il n'y a empeſchement de mort ou de maladie. Alors les femmes des Syphograntes ont charge de chercher promptement des nourrices ; & il n'eſt pas difficile d'en rouver. car ceſt office de pieté eſt accompagné de grandes louanges, & le nourriçon revere ſa nourrice à l'eſgal de ſa mere tout le temps de ſa vie. Les enfans qui n'ont pas cinq ans paſſés ſont à la chambre des nourrices. Ceux qui ſont au deſſus de ceſt aage juſques à quatorze ans, maſles & femelles, ſervent dans la ſale, ou ſe tiennent debout en ſilence derriere ceux qui ſont aſſis à table, qui leur donnent quelque lopin duquel ils diſnent & ſoupent à la haſte. La table qui traverſe au fonds de la ſale eſt la plus honorable ; & la place du milieu eſt la premiere, parce que de là on voit toute la compagnie. Elle eſt occupée du Sypho-

Syphogrante & de sa femme : auprés de luy sont les deux personnes plus aagées de la troupe. Si le temple est en ceste Syphograntie, le Prestre & sa femme s'asseent aupres du Syphogrante, afin de presider sur l'assemblée. On mesle en suite les jeunes gens avecque les vieillards ; afin que la gravité de ceux cy les tienne en modestie, & que s'il eschappe quelque parole ou quelque geste indecent il puisse estre repris. On ne sert pas depuis le Syphogrante jusques au bas bout tout d'une suite : mais on presente les meilleures viandes premierement aux plus vieux, desquels les sieges sont remarquables, puis à la jeunesse sans ceremonie. Les vieillards distribuent à leurs voisins, comme il leur plaist, ce qu'ils ont de plus exquis ; car tous les mets ne peuvent pas estre de pareille delicatesse. Ainsi l'aage est respecté, & chacun ne laisse pas de faire bonne chere. Au commencement du disner & du souper on lit quelque chose qui regarde les bonnes meurs. La lecture ne dure gueres, de peur qu'elle n'ennuye. Les vieilles gens entament là dessus quel-

que bon diſcours, lequel elles aſſaiſonnent de quelque gentilleſſe pour rejouir la compagnie. Ce n'eſt pas un babil qui eſtourdiſſe les auditeurs tout le long du repas. On eſcoute volontiers la jeuneſſe, & meſmes on la met en jeu; afin de voir l'eſprit de chacun, qui paroiſt aux reparties parmi la liberté des propos de table. Le diſner n'eſt pas ſi long que le ſouper : parce que ſi on ſe chargeoit de trop de viande ſur le midy, on en ſeroit plus peſant à la beſongne ; mais le ſoir il n'y a pas danger de contenter l'appetit, le ſommeil & le repos aydants à la digeſtion. On ne ſoupe jamais ſans muſique, ny on ne manque jamais de deſſert. Les caſſoletes ſont allumées, & les eaux de ſenteur prodiguées dans la ſale. Enfin ils n'oublient rien de ce qu'ils penſent eſtre agreable aux invités : car ils tiennent ceſte maxime, que tous les plaiſirs deſquels la ſuite n'eſt point dangereuſe doibvent eſtre permis. Voila comment on vit à la ville. Aux champs ceux qui ont le voiſinage trop eſloigné mangent chacun chez ſoy ; & il ny a aucune famille qui manque de vivres. car

c'eſt

c'eſt de la campagne que vient la prouiſion de la ville.

Des Voyages des Vtopiens.

SI quelcun deſire aller viſiter ſes amis d'une autre ville, ou bien voir le pays, il en obtient facilement la permiſſion des Syphograntes & des Tranibores; pourveu qu'il ne ſe rencontre alors utile chez ſoy. Ils vont d'ordinaire pluſieurs enſemble avec une lettre du Prince qui teſmoigne leur congé, & marque le jour qu'ils doibvent revenir. On leur donne un chariot avec un eſclave public qui a la conduite des bœufs : mais s'il n'y a des femmes en la troupe ils renvoyent le chariot, comme une piece trop embarraſſante. En tout le voyage, bien qu'ils ne portent rien quant & eux, ils ont tout à ſouhait; car ils ſont par tout comme chez eux. S'ils ſejournent en quelque lieu plus d'un jour, chacun y travaille de ſon meſtier, & y eſt reçeu courtoiſement de ceux de ſa profeſſion. Si quelcun ſort de ſon propre mouvement hors de ſon territoire, & eſt trouvé ſans paſſe-

port du Prince, il eſt pris pour un eſclave fugitif, & eſt traicté ignominieuſement. s'il retombe pour la ſeconde fois en la meſme faute, il en perd la liberté. Si quelcun a envie de ſe pourmener çà & là par les metairies du voiſinage, le pere & la femme y conſentants, on le luy permet : mais il n'y trouve ny à boire ny à manger, s'il ne vient pour ayder aux heures du travail. C'eſt la condition ſous laquelle on donne congé : car alors celuy qui s'abſente de la ville n'eſt pas moins utile que s'il y demeuroit. Vous voyez maintenant comment c'eſt qu'on oſte tout pretexte à l'oiſiveté. Il n'y a aucune taverne en toute l'Iſle, aucun cabaret à boire de la biere, aucun bordel, aucun brelan, aucun lieu ſecret, aucune occaſion de ſe corrompre : on n'y peut rien faire en cachettes, & il eſt force de travailler à ſa beſongne, ou d'avoir des divertiſſements legitimes. Ces bonnes couſtumes font que tout abonde ; & les choſes eſtans partagées eſgallement, il eſt impoſſible que perſonne ſoit pauvre. Aux Eſtats Generaux qui ſe tiennent à Amaurote, & où viennent tous

tous les ans trois deputés de chasque ville; dés qu'on a veu ce qui foisonne en un endroit, & ce que la nature a donné plus escharcement en un autre; on remplit la disette de cestuicy de l'abondance du premier. Le present est gratuit, & on ne demande point de recompence. La necessité arrivant à son tour on ne va point exiger la pareille; mais on prend ce de quoy on a besoin, du premier lieu qui s'offre à donner; quoy que peut estre, n'ayant jamais rien receu auparavant, ceste liberalité ne tienne point de la revanche. Ainsi toute l'Isle est comme une seule famille. Apres qu'on a pourveu aux commodités du pays pour deux années entieres (car ne sçachans pas quelle sera la fertilité de la prochaine, on ne se contente pas d'aviser à une seule) on prend tout ce qui reste de denrées; comme de blé, de miel, de laine, de lin, de bois, de vermillon, de peaux, de cire, de suif, de cuir, & mesme quantité de gros & de menu bestail que l'on transporte en pays estranger. Là ils donnent aux pauvres une septiesme de leurs marchandises, & vendent le demeu-

rant à prix mediocre. De ce commerce ils rapportent chez eux, non seulement les choses qui leur manquent,(dont le fer est presque la seule) mais aussi beaucoup d'or & d'argent. Maintenant ils ne se soucient gueres de vendre argent comptant, ou de faire credit. Ils donnent les debtes des particuliers à exiger aux Communautés lors que le terme sera escheu. Ce qu'elles font volontiers; par ce qu'elles jouissent des interests de la somme jusques à ce que les Vtopiens la redemandent. Mais ils sont si liberaux, que la plus grande partie demeure entre les mains estrangeres. Car ils font conscience d'oster à autruy ce dont il se sert, & qui chez eux seroit de nul usage. Les occasions de redemander leurs debtes sont lors qu'ils veulent faire un prest à quelque nation incommodée, ou lors qu'il faut entreprendre la guerre. Tous les tresors qu'ils amassent dans leur pays ne tendent qu'à les secourir en quelque grand danger. Car ils n'espargnent rien aux soldats estrangers, (desquels ils exposent la vie plustost que celle des habitans naturels) sçachants bien que

que les ennemis mesmes estans tentés du profit, leurs troupes se debanderont pour se ranger à eux, ou brasseront quelque revolte & quelque trahison. C'est là la fin pour laquelle ils gardent un tresor inestimable. Mais il me semble que je me mocque de luy donner ce nom. I'ay honte de vous dire de quelle façon ils le conservent; parce que vous ne le croirés peut estre pas. De moy si on me racontoit ce que j'ay veu, je ne sçay quel jugement je ferois de la fidelité de mon historien. Il arrive presque tousjours que les choses paroissent incroyables suivant qu'elles sont plus ou moins esloignées des meurs & des coustumes de celuy qui les escoute. Toutesfois une personne de bon sens qui considerera combien les autres loix de ce peuple sont differentes des nostres, se persuadera plus aisement, ou s'estonnera moins de ce que je m'en vay dire. Il ne faut pas icy accommoder l'usage de l'or & de l'argent à nostre mode, mais penser à la leur. Ne se servans donc pas de ces metaux; mais les reservants à une conjoncture d'affaires qui peut

eſtre n'arrivera point, ils les tiennent en ſorte que perſonne ne puiſſe les eſtimer davantage qu'ils ne le meritent naturellement : car n'eſt il pas manifeſte que le fer vaut cent fois mieux, puis que les hommes s'en peuvent auſſi peu paſſer que de l'eau & du feu ? Cependant noſtre folie à hauſſé le prix de ce qui eſtoit inutile, à cauſe qu'il eſtoit plus rare. Mais la Nature dont la ſageſſe eſt admirable, & qui n'a eu autre ſoin que de nous bien faire, a jugé tout autrement des choſes : car elle nous a mis en main ce qui nous eſtoit neceſſaire; elle a poſé la terre ſous nos pieds, eſpandu l'air tout à l'entour, ouvert les ſources des rivieres; mais elle a reculé de noſtre preſence & caché profondement à noſtre veuë, ce qu'elle n'a pas eſtimé d'aucun uſage ſolide. Si doncques on enfermoit dans des tours l'or & l'argent; le vulgaire qui eſt badin & ſoupçonneux penſeroit que le Prince & le Senat en machinent ſourdement quelque mauvais deſſein, ou qu'ils en tirent quelque profit pendant qu'on l'amuſe à autre choſe. D'ailleurs ſi on en faiſoit de la vaiſſelle, il

y au-

y auroit danger que le peuple ne s'en defit pas volontiers au besoin pour le donner aux soldats : car on aime ce que l'on manie souvent, & ce de quoy l'on tire quelque plaisir. Pour aller au devant de tout cela ils ont imaginé un moyen digne de leurs autres inventions; mais si esloigné des nostres, & du cas que nous faisons de l'or, que je crains derechef de passer pour un imposteur. Leurs plats, leurs assietes, leurs gobelets, & toute l'autre vaisselle où ils mangent & boivent est de verre ou de terre : fort gentiment travaillée à la verité, mais qui n'a rien d'exquis & de rare. Cependant leurs pots de chambre, & les plus sales vaisseaux sont d'or ou d'argent. Ils en font aussi de grosses chaisnes pour attacher les esclaves, des boucles, des anneaux, des coliers, pour mettre aux oreilles, aux doigts & au col de ceux qu'on veut noter de quelque infamie. Ainsi ils rendent ces metaux non seulement contemptibles, mais infames. De sorte que les Vtopiens ne se soucieroient pas d'un bouton, s'il leur falloit dissiper des richesses que les autres nations

con-

conſerveroient plus cherement que leurs propres entrailles. Ils amaſſent des perles ſur le rivage, & trouvent en certaines roches des diamants & des rubis ; mais ils ne s'amuſent pas à les chercher. Il eſt vray que lors qu'ils en rencontrent, ils les taillent & les poliſſent : c'eſt pour orner leurs enfans en l'aage d'innocence, car dés qu'ils commencent à grandir, & à uſer d'un peu plus de raiſon ; voyants que ces bagatelles ſont des amuſements de l'enfance, ils n'en veulent plus & les jettent d'eux meſmes ; comme vous voyés que noſtre jeuneſſe quitte le beguin, les poupées, & les autres babioles de la puerilité. Ie n'ay jamais pris ſi bien garde à la diverſité de penſées & de jugements que les diverſes couſtumes apportent, qu'en l'arrivée des Ambaſſadeurs des Anemoliens. Ils vindrent à Amaurote pendant que j'y eſtois ; & parce qu'ils eſtoient envoyés pour traicter d'affaires importantes, les trois deputés de chaſque ville, & ce qu'il y avoit d'autres Ambaſſadeurs en l'Iſle, s'y rendirent auſſi. Ces derniers, qui n'ignoroient pas les couſtumes des

Vtopiens, le peu d'estat qu'ils font des habits de soye, & la honte qu'il y auroit d'employer de l'or à se parer, estoient vestus fort modestement. Mais les Anemoliens, qui n'avoient pas oüy dire cela; à cause qu'ils sont plus esloignés & qu'ils ont moins de commerce en Vtopie; ayants apris seulement la simple & grossiere façon de se vestir qu'ils rencontreroient, jugerent que ce peuple estoit fort miserable, & qu'il manquoit de leurs ornemens. Ils penserent de l'esblouir, (je ne sçay qui leur donna un advis si ridicule) en s'esquippants aussi superbement que s'ils avoient à representer quelque Dieu en une Tragedie. Voila donc les trois Ambassadeurs qui entrẽt accompagnés de cent personnes vestues la pluspart de soye, & toutes bigarrées de diverses couleurs. Ils avoient eux des habits tous couverts de broderie d'or & d'argent, de grandes chaisnes au col, des pendants aux oreilles, des anneaux aux doigts, des bracelets sur les bras, des medailles & des enseignes au chapeau. En fin ils estoient tous brillants de pierreries. Ils croyoient

de

de bien paroiſtre en ceſt equipage; qui eſtoit preciſement celuy des eſclaves, des criminels, & des enfans d'Vtopie. Ils levoient la teſte & faiſoient la rouë, ſe comparans avec le peuple qui accouroit en foule pour les voir paſſer. Mais le bon fuſt de voir ces pauvres badins decheus de leur eſperance. Car le vulgaire, qui n'avoit pas voyagé hors du pays, faiſoit une plaiſante beſueuë. Il prenoit les maiſtres pour les valets, & croioit que les Ambaſſadeurs eſtoient des eſclaves : de ſorte qu'on ſaluoit comme les maiſtres ceux qu'on voyoit les plus mal couverts. Les jeunes gens qui ne faiſoient que ſortir de page, voyants les pierreries qui eſtoient aux chappeaux de ces Meſſieurs, diſoient à leurs meres, voyez vous ce gros ſot, comme il fait encores l'enfant? Taiſez vous, leur diſoient elles, c'eſt le boufon des Ambaſſadeurs. Les autres conſiderans les chaiſnes d'or, raiſonnoient ſur ce qu'elles eſtoient trop minces pour arreſter un homme, & trop laſches pour empeſcher que ces eſclaves ne les oſtaſſent & ne s'enfuiſſent. Les Ambaſſadeurs apres qu'ils

qu'ils eurent demeuré deux ou trois jours à la ville,& qu'ils virent le peu de compte qu'on tenoit de l'or & de l'argent qui y regorgeoient,qu'un esclave traisnoit plus d'or en sa chaisne qu'ils n'en avoient en toute leur pompe, qu'il y estoit autant mesprisé que respecté ailleurs; reserrerent peu à peu leurs plumes, & pleins de honte quitterent ce superbe appareil. Ils se virent encores bien plus loin du but qu'ils s'estoient proposés , lors que conversants familierement avecque les Vtopiens ils apprirent leurs coustumes & leurs opinions. En effect ils s'estonnent, qu'il se trouve personne qui , ayant des yeux pour voir les astres & la lumiere du soleil, puisse prendre plaisir aux faux esclat d'une petit pierre; ou qu'il y ait des gens si fols que de s'estimer davantage à cause d'un habit, dont la laine pour si fine qu'elle soit a esté premierement sur le dos d'un mouton, qui ne laissoit pas d'estre une beste. Il leur semble estrange que l'or estant une chose naturellement si inutile , aye neantmoins tellement gaigné le dessus en l'estime universelle des peuples, que l'hom-

l'homme, pour l'usage duquel on luy a donné sa valeur, ne monte pas à son appreciation : de sorte qu'un sot, qui n'aura non plus d'esprit qu'un souche, qui sera meschant & brutal, tiendra sous soy des personnes sages & vertueuses ; & cela à cause de ses pistoles. Que si la fortune, par un caprice digne de son inconstance, donnoit un tour à la rouë, & mettoit les richesses de ce milord entre les mains du plus insigne pendard de sa suite, on verroit une plaisante catastrophe : car il faudroit que le maistre servit de lacquay à ce faquin. Mais ce qui les fache sur tout, & ce qui cause leur indignation, est de voir un homme, qui n'estant ny cerf ny biche à un autre, le revere simplement parce qu'il est riche, & luy rend des deferences presques divines ; quoy qu'il le sçache si avare qu'il n'y a rien à attendre de luy pendant sa vie. Ces pensées leur naissent de l'education dans une Republique purgée de toutes ces folies ; & partie aussi de l'estude des bonnes lettres. Car bien qu'il n'y en ait qu'un petit nombre en chasque ville qui face profession ouverte de cul-

cultiver les ſciences : c'eſt à ſçavoir ceux la ſeulement auſquels on voit dés l'enfance des marques de grand genie & un eſprit né à la contemplation ; toutesfois on donne à tous les enfans quelque teinture du ſçavoir, & la pluſpart du peuple, tant de l'un que de l'autre ſexe, employe tousjours à l'eſtude les heures de loiſir deſquelles j'ay parlé cy devant. Ils apprenent les diſciplines en leur langue maternelle: Car elle n'eſt ny ſterile ny deſagreable à l'oreille,& il n'y en a aucune qui puiſſe eſtre plus fidelle interprete de leurs penſées ; outre qu'elle eſt commune à preſque tout ce climat, encores qu'il y ait quelque difference aux dialectes. Avant noſtre arrivée ils n'avoient pas oüy meſme le nom d'aucun des philoſophes qui ont icy tant de reputation ; & cependant en la Muſique, en la Dialectique, en la ſcience des nombres, & en la Geometrie, ils poſſedoient les meſmes inventions que nos maiſtres nous ont laiſſées. Au reſte comme ils eſgallent les anciens en preſque toutes choſes, ils ſont de beaucoup inferieurs à nos Dialecticiens modernes.

nes. Car ils n'ont inventé pas une ſeule regle des reſtrictions, des amplifications, des ſuppoſitions, & de ces autres pontilles de Logique que nos petits grimaux d'eſcoliers ſcavent ſur leurs doigts. Bien loin de s'eſtre rompus la teſte apres les ſecondes intentions, ils n'ont jamais penſé à l'homme en general, comme on parle au colege ; & bien que ce ſoit un grand coloſſe au de là de toutes les ſtatures gigantales, & que par les abſtractions leſquelles vous ſcavés qu'on fait, nous taſchaſſions de le leur monſtrer au doigt, ils ne peurent jamais l'appercevoir. Mais ils ſont fort entendus au cours des aſtres & en la revolution des planetes. Ils ont fabriqué des inſtruments fort ingenieux de diverſes figures avec leſquels ils meſurent tres-exactement le mouvement & la ſituation du ſoleil, de la lune, & des autres eſtoiles qui paroiſſent ſur l'horiſon. Quant à ces ſympathies & antipathies des Planetes, & à toute ceſte impoſture d'Aſtrologie judiciaire, elles ne leur ſont jamais montées en la fantaiſie. Pour les vents, les pluyes, & les autres changements

de l'air, ils en predisent quelque chose sur certains signes & par une longue experience. Les causes de ces admirables effects, comme aussi du flus & reflus de la mer & de sa saleure, la nature du ciel, & l'origine du monde sont disputées entre eux. Les uns tiennent les vieilles opinions; les autres ne s'y satisfaisans pas en cherchent de nouvelles, & chacun suit celle qui luy semble la meilleure. En la philosophie Morale ils font les mesmes questions que nous; si le nom de bien doit convenir esgallement à ceux de l'ame, du corps, & de la fortune; ou si les premiers meritent seuls ce tiltre. Ils discourent de la vertu & de la volupté. Mais leur plus noble controverse est de sçavoir en quoy consiste le souverain bien de l'homme; si c'est en une seule chose, ou en plusieurs. Et en cecy ils enclinent au party qui le met tout entier, ou principalement en la volupté. Vous vous estonnerés qu'ils confirment une opinion si delicate par les maximes de la Religion, qui d'ordinaire est grave, severe, triste, & rigide. Mais ils ne disputent jamais de la felicité, qu'ils ne tirent

quel-

quelque principe de la Religion, & ne le joignent aux raiſonnements de la philoſophie, afin de les ayder en ceſte recherche : car ils penſent que la raiſon toute ſeule ne peut pas monter ſi haut. Leurs principes ſont ceux-cy ; que l'ame eſt immortelle, & que la bonté de Dieu a voulu qu'elle fuſt capable de la felicité ; que les actions vertueuſes trouveront apres ceſte vie quelque recompenſe, & que la meſchanceté recevra ſon chaſtiment. Or bien que ce ſoient des maximes de Religion, ils tiennent que la raiſon oblige à les croire : car ſi elles n'eſtoient veritables, il s'enſuivroit manifeſtement, qu'on doit à quelque prix que ce ſoit ſe procurer tout le plaiſir qu'on peut, pourveu qu'un moindre n'empeſche pas un plus grand, ou que la fin n'en ſoit pas accompagnée de douleur. A quoy faire ſuivre la vertu ſcabreuſe & difficile, & non ſeulement renoncer aux douceurs de la vie, mais endurer beaucoup d'incommodité, s'il n'y a aucun fruict à eſperer ? certes ce ſeroit une grande folie, de ſe tourmenter icy, & de n'attendre apres la mort aucune condi-

tion

tion plus heureuſe ? Au reſte ils ne mettent pas la felicité indifferemment en tous les plaiſirs, mais aux honneſtes & legitimes : car c'eſt à ceux là que nous meine ceſte vertu, en laquelle l'autre ſecte loge le ſouverain bien, n'allant pas aſſez avant & s'arreſtant au milieu de la courſe. Ils definiſſent la Vertu, vivre ſuivant la nature; & diſent que Dieu nous a faits pour nous regler à ceſte loy ; que ceſtui là ſuit la nature qui ne deſire rien que raiſonnablement, & qui n'a point d'averſion extravagante. Que la raiſon nous dicte premierement d'aimer & de reverer ceſte ſouveraine Majeſté, à laquelle nous debvons tout ce que nous ſommes, & tout ce que nous eſperons de felicité ; qu'en ſuite elle nous porte à faire une vie la plus agreable que nous pourrons, & à procurer aux autres par le droict de la ſocieté une tranquillité pareille. Car il n'y a jamais eu perſonne ſi rigide ſectateur de la vertu & ſi ennemi du plaiſir, qui nous preſcrivant le travail, les veilles, & la negligence de nous meſmes, ne nous conſeillat de ſoulager de tout noſtre poſſible la neceſſité

d'autruy, ne louat les debvoirs d'humanité, comme de la plus excellente vertu, & ne nous exhortat de rendre à noſtre prochain la vie pleine de douceurs. Or ceſte meſme raiſon nous debvroit exciter à taſcher le ſemblable pour nous meſmes, quand bien un inſtinct naturel ne nous y poufferoit pas. D'autant que ſi la vie agreable, c'eſt à dire, voluptueuſe eſt mauvaiſe, nous ne debvons ayder perſonne à l'acquerir, mais pluſtoſt l'en deſcourager, comme d'une choſe nuiſible; & ſi elle eſt bonne nous ne debvons pas faire difficulté d'en prendre noſtre part. A qui ſommes nous plus obligés de bien-faire qu'à nous meſmes? La Nature ne nous inſpire pas la douceur pour autruy, & en meſme temps la cruauté contre noſtre propre perſonne. Elle nous propoſe (diſent-ils) pour but de toutes nos actions la vie agreable; & vivre conformement à ſes loix c'eſt vivre vertueuſement. Mais la Nature invitant les hommes à s'entr'aider en une vie joyeuſe & accompagnée de delices, leur commande de ne pas chercher des plaiſirs qui nuiſent aux uns

uns en favorisant les autres. En effect ceste mere commune de tous tant que nous sommes cherit egallement ses enfans, & personne ne doit se flatter comme s'il en estoit le favori. Ils estiment donc qu'on doit garder les conventions particulieres, qu'il faut obeir aux Edicts qu'un bon Prince a prononcés sans injustice, sans finesse, du consentement d'un peuple libre, sur le partage des commodités de la vie, c'est à dire, sur la matiere des plaisirs : que c'est prudence de travailler à son contentement particulier sans rompre ces loix ; que c'est pieté d'estendre son soin sur le bien public : mais que c'est faire une injure de se divertir aux depens d'autruy ; que c'est au contraire une grande humanité de se priver de quelque chose agreable pour en accommoder son voisin ; qu'une action si genereuse profite davantage qu'elle ne nuit. car un bien-fait ne demeure gueres sans recompense, & au fonds le tesmoignage de la conscience donne à l'ame plus de satisfaction que n'en eust apporté au corps la chose qu'on luy a retranchée ; outre que la Religion

nous persuade aisement, que Dieu payera d'une joye eternelle la perte d'une volupté passagere. Ainsi ils pensent apres tous leurs raisonnements, que nos actions & nos vertus tendent à la volupté, comme au souverain bien & à la fin derniere. Ils nomment volupté tous les mouvements & tous les estats du corps & de l'ame ausquels on se plaist naturellement. Sur quoy je vous prie de remarquer ce dernier mot qu'ils n'adjoustent pas temerairement: car tout ainsi que les desirs naturels des choses agreables sont ceux qui ne font tort à personne, qui n'empeschent pas un plus grand bien que celuy qu'ils recherchent, qui ne sont pas suivis de douleur & de deplaisir, qui ne chocquent ny les sens ny la raison; ceux là au contraire qui ne viennent pas de l'ordre de la nature donnent un faux tiltre à de vaines illusions (comme si les hommes avoient autant de Iurisdiction sur la bonté des choses que sur les termes du langage) & eslevent ce qui ne peut rien contribuer à la vraye felicité, mais qui luy ferme la porte toutes les fois qu'il sert d'amusement

ment à ceux qui s'y arrestent. Certes il n'y a que trop de choses qui sont d'elles mesmes sans douceur, ou qui ont quelque amertume meslée, ausquelles neantmoins la depravation de nostre goust fait trouver des delices. Ils mettent au rang de ces voluptés imaginaires la vision de ceux qui s'estiment davantage à cause de leur habit. Et de vray il y a en cela deux choses à reprendre: car c'est une lourde faute à une personne de se priser moins que sa robe. Si vous regardés l'usage, la plus desliée vaut moins que la plus grossiere. Cependant, comme si la nature & non pas l'imagination faisoit valoir l'estoffe, on croit estant mieux vestu d'en estre plus honneste homme, on veut recevoir des honneurs ausquels on n'oseroit penser sous un habit dechiré. Mais voicy la seconde folie; car y-a-il rien de solide & de profitable en toutes ces deferences? Quel vray & naturel plaisir apporte la teste descouverte & les genoux ployés? En est on moins subject à la goute ou à la migraine? Cependant c'est la maladie de ceux qui se picquent de noblesse, qui se

font à croire qu'ils font fils de la poule blanche, à caufe qu'ils monftrent une longue lifte de devanciers riches en fiefs (car il n'y a aujourd'huy point d'autre fubject de nobleffe) & qui ne s'eftiment pas moins nobles, bien que ces poffeffions ne foient pas venues jufques à eux, ou qu'ils les ayent efgarées par leur bon mefnage. Les Vtopiens font un pareil jugement de ceux que j'ay touchés tantoft, qui fe plaifent aux perles & aux pierreries, & qui font à leur compte des demy-dieux lors qu'ils ont recouvré quelque pierre de groffeur extraordinaire; fur tout fi elle eft de celles qui font en vogue; car ces chofes ont leur pays & leur faifon. Ils la font demonter, fi elle eft enchaffée, afin de voir toute fon efpaiffeur; & alors le marchand leur protefte fous caution bourgeoife, que la pierre eft vraye & naturelle : fans cela ils ne fçauroient juger fi elle n'eft point fortie du fourneau d'un Alchimifte. Mais puis que l'œil ne peut pas difcerner une pierre artificielle d'avecque celle que la nature a formée, quel plaifir y a-il à regarder l'une pluftoft que l'autre?

Elles

Elles doibvent eſtre d'egalle valeur, tout de meſme que ſi on eſtoit aveugle. Quelles riſées penſés vous qu'ils font de ceux qui amaſſent des richeſſes ſuperflues, afin de s'y rouler deſſus & de les conſiderer? croyez vous qu'ils mettent ce plaiſir au rang des veritables? Ils ſe mocquent auſſi de ceux qui par une niaiſerie encore plus ridicule, apres avoir ſué à acquerir des treſors les deſrobent à leur veuë, les cachent pour ne s'en jamais ſervir, & en un mot les perdent afin de ne les perdre pas. En effect ils ne ſont pas davantage à leurs maiſtres en ceſt eſtat là, que l'or du Peru qui eſt encores au centre d'une montagne: toutesfois ils ſe rejouiſſent de ce que Dieu merci leur treſor n'a rien à craindre, & ſi quelcun l'enlevoit à leur deſceu dix ans avant leur mort ils ne ſe rejouiroient pas moins d'une poſſeſſion imaginaire. car ce leur eſt tout un qu'il ſoit là où ils l'avoient mis, ou qu'il n'y ſoit pas; pourveu qu'ils n'ayent pas le vent de ſa perte. A ces joyes ſottes & chimeriques ils adjouſtent celle des joueurs (de la folie deſquels ils ont oüy parler ſeule-

ment) & celle des chaſſeurs. car, diſent-ils, quel plaiſir y a-il de jetter des dets dans un cornet ; & ſi c'eſt une choſe agreable, ne doit on pas s'ennuyer de la reiterer ſi ſouvent? ou quelle muſique eſt celle là d'ouir heurler une meute de chiens? y a-il plus de ſatisfaction à voir courir un chien apres un lievre, qu'un chien apres un autre chien? Si la courſe plaiſt, ceux-cy ne courent pas moins viſte. Mais ſi vous vous repaiſſés de l'eſperance qu'une cruauté ſe va commettre à vos yeux, la pitié debvroit bien pluſtoſt vous ſaiſir : car vous verrés un pauvre lievre deschiré par un gros maſtin, c'eſt à dire, le timide par l'inſolent, le plus foible par le plus fort, l'innocent par le barbare. Voila pourquoy les Vtopiens ne veulent pas qu'un homme libre ſe meſle de la venerie; mais ils en laiſſent l'exercice aux bouchers, qui ſont leurs eſclaves, & tiennent la chaſſe pour la plus baſſe partie de ce meſtier. Car les autres eſtans plus utiles, ſont auſſi plus honneſtes. On eſgorge un mouton pour la neceſſité, mais c'eſt principalement pour le plaiſir des yeux qu'on donne en

proye un miſerable petit animal à un levrier ou à un faucon. Ils croyent que le divertiſſement qu'on prend à ce ſpectacle teſmoigne une ame naturellement brutale, ou bien qu'à la longue ce ſauvage plaiſir meine dans la brutalité. Ainſi ils ne veulent pas que la vraye volupté aye aucun commerce avec ces choſes, ny avec quantité d'autres que les hommes eſtiment delicieuſes, bien que naturellement elles n'ayent rien de doux & d'agreable. Car ce n'eſt pas aſſez, diſent ils pour confirmer leur opinion, qu'elles chatouillent les ſens tout de meſme que les plaiſirs ſolides. Il faut que cela ſoit propre à leur nature, & non pas emprunté de la mauvaiſe couſtume & de l'imagination bleſſée. Il y a des femmes groſſes dont le gouſt eſt ſi depravé que le fiel leur ſemblera du ſucre, & le ſuif ou la poix leur ſeront des viandes exquiſes. Mais comme le jugement mal ſain d'un malade, ou d'un mal habitué, ne peut pas changer l'eſtre des choſes; auſſi la volupté ne s'accommode pas à la fantaiſie des hommes. Nos Vtopiens donc font diverſes eſpeces des

plaiſirs qu'ils reçoivent pour verita-bles. Car premierement ils les diviſent en ceux de l'ame, & en ceux du corps. En l'ame il y a la partie intellectuelle, qui trouve de merveilleuſes delices en la contemplation de la verité, au ſouvenir de la vie vertueuſe, & en l'eſperance infaillible des biens qui nous ſont reſervés hors d'icy. Les plaiſirs du corps ſont derechef de deux ſortes. Il y en a qui chatouillent les ſens d'une façon fort remarquable : & cela arrive lors que nous voulons reparer par le boire & le manger ce que la chaleur naturelle a diſſipé, ou lors que nous voulons chaſſer quelque choſe que le corps a de trop, comme les excrements des inteſtins, la ſemence des vaſes ſpermatiques, une mauvaiſe humeur qui eſt ſous la peau. Mais outre ceux cy il y en a qui ne ſont ny pour reparer quelque perte, ny pour oſter quelque ſuperfluité, dont toutesfois l'action eſt fort violente, & doit eſtre raportée à une cauſe qui ne nous eſt pas encore bien cogneuë. La Muſique & la Beauté agiſſent par des reſſorts de ceſte nature. L'autre ſorte de

plai-

plaisirs corporels est celle qui naist d'un estat paisible & tranquille, lors que la bonne santé ne rencontre rien qui la chocque. C'est un bien duquel la possession est extremement douce, n'estant point contestée, & qui peut seule tenir la place de plusieurs autres. Il est vray que ceste sorte de volupté agit plus sourdement, & marche avecque moins de bruict, que ce desir insolent de boire & de manger : mais elle ne laisse pas d'estre tenuë de plusieurs pour la plus accomplie, & presque tous les Vtopiens advouent qu'elle est la base & le fondement de tout ce qu'il y a de doux en la vie. En effect il n'y peut avoir rien d'agreable sans elle : car si la bonne santé n'est pas en un subject d'où la douleur est bannie, ceste privation n'est pas tant un plaisir qu'une insensibilité. Ils ont donc rejetté l'opinion de ceux, qui ne reçoivent pas la santé ferme & arrestée parmi les voluptés, à cause qu'elle ne peut pas estre apperceuë, si elle n'est esbranlée par quelque mouvement contraire. La question a esté chez eux long temps sur le bureau : mais en fin ils sont tombés

presque tous d'accord que la bonne santé est l'un des principaux plaisirs de l'homme. car, disent ils, puisque la douleur est une suite de la maladie, & que ceste mauvaise qualité est l'ennemie irreconciliable du plaisir, pourquoy ne veut on pas que cestui-cy accompagne la disposition louable des organes & la tranquillité de tout le corps ? & il n'importe que la maladie soit la douleur, ou que la douleur naisse de la maladie, d'autant que cela revient tout à un : veu que si le plaisir est une mesme chose que la bonne santé, ou bien un de ses effects infaillibles, comme la chaleur est celuy du feu ; tant y a que la volupté ne manquera point de se trouver par tout où il y aura une bonne & ferme constitution. D'ailleurs, adjoustent ils, quand nous nous nourrissons, que faisons nous autre chose que combattre la faim par la viande & le breuage, & la victoire que nous en obtenons en nous conservant cause sans doute beaucoup de plaisir. Si la santé aime le combat contre la douleur, ne sera-elle pas bien aise d'en triompher? Estant au bout de ses travaux tombera-

berâ-elle en lethargie, ignorera-elle le bien qu'elle possede, ou le voyant ne s'en souciera-elle pas ? Ils estiment une mocquerie de croire que la santé n'est pas sensible. Qui est ce, disent ils, qui veillant & n'estant point malade ne s'apperçoive qu'il jouit de bonne santé, qui n'aime cest estat, & qui ny trouve des delices ? Mais ils recherchent principalement les plaisirs de l'ame, comme les plus grands & les plus solides ; & donnent le premier rang à l'exercice de la vertu, aux reflexions d'une vie sans reproche, & à la conscience des belles actions. Quant aux plaisirs du corps, ils preferent ceux de la bonne santé à tous les autres : car ce que le goust cause de delices n'entre en consideration qu'à cause d'elle, qu'il faut conserver par les aliments. Ce sont des remedes que nous opposons aux maladies, & à la mort, qui s'approche chasque jour, consumant quelque goute de l'humide radical. De sorte que tout ainsi qu'un homme sage demanderoit plustost de n'estre point subjet aux maladies, que d'estre obligé de recourir incessamment aux medecines ; & cher-

cheroit des remedes qui arrachassent le mal, plustost que des lenitifs de la douleur : de mesme il vaudroit mieux que nous n'eussions pas besoin de boire & de manger, que gouster des plaisirs qui marquent nostre imperfection & nostre foiblesse. Ceux qui font leur Dieu de leur ventre, & qui pensent qu'il n'y a rien de pareil à se chatouiller le gosier d'un verre de vin ou d'une viande delicate, debvroient souhaitter, comme leur souverain bonheur, de pouvoir estre tousjours à table, de ne remplir jamais leur faim, d'avoir une soif inextinguible, & une perpetuelle demangeaison au bout de la langue. Certes qui n'auroit autre occupation que celle la de se gratter traisneroit une honteuse & miserable vie. La volupté du goust est la moins pure de toutes ; car elle est tousjours accompagnée de quelque pointe de douleur. L'appetit naist de la faim, & meurt avec elle ; de sorte que les plaisirs de la gueule luy sont proportionnés, & finissent aussi dés que l'estomach cesse d'abayer. Ils n'en font donques d'estat, qu'autant que la ne-
cessité

ceſſité veut qu'on les eſtime. Mais ils reçoivent de bon cœur les preſens de la nature ; & recognoiſſent l'obligation que nous luy avons, de ce que par ſon moyen nous faiſons avecque plaiſir, ce qu'il falloit faire neceſſairement. En effect quelle cruauté ſeroit ce, ſi l'incommodité de la faim eſtoit de la nature des autres maladies moins ordinaires, qu'il faut guerir par des breuvages qui font fremir, tant le gouſt & l'odeur en ſont horribles ? Ils ne negligent pas la beauté, la force, & la ſoupleſſe ; & employent fort volontiers, comme des aſſaiſonnemens de la vie, tous les plaiſirs qui entrent par les oreilles, par les yeux, ou par les narines ; car ils ſont particuliers à l'homme, n'y ayant point d'autre animal qui s'amuſe à contempler la merveilleuſe architecture de l'Vnivers, qui ſe plaiſe aux odeurs, ſi ce n'eſt pour diſcerner les viandes, qui ſçache la meſure des ſons, & les douceurs de l'harmonie. Cependant en tous leurs plaiſirs ils gardent ceſte moderation de ne perdre pas un bien conſiderable pour ſe trop haſter apres un moindre, & de s'abſte-
nir

mes de plus longue vie & de ſanté plus ferme. Vous n'y verriez pas ſeulement les choſes, que nos payſans ont accouſtumé de faire pour dompter l'infertilité de la terre,. prattiquées avec grand ſoin; mais vous y trouveriés des endroits d'où on a arraché une foreſt, & d'autres où on en a planté une. En quoy on n'a pas tant eu eſgard à la fertilité des lieux qu'à la commodité de la voiture : car on a voulu mettre le bois pres des villes, ou pres de la mer & des rivieres, le charroy des grains & des autres denrées leur ſemblant moins difficile par terre. Ces peuples ſont d'humeur douce, gaye, ingenieuſe, amie du repos, & ſupportant aiſement le travail du corps, quand il en eſt de beſoin. Leurs deſirs, qui ſont fort moderés en toute autre choſe, ſemblent n'avoir point de bornes pour les ſciences. Car leur ayant parlé des autheurs Grecs (nous jugeaſmes que parmi les Latins ils ne feroient cas que de la Poëſie & de l'Hiſtoire) & leur ayant dit qu'ils eſtoient pleins de rares doctrines; ils ne ceſſerent de nous importuner d'en faire une

ver-

verſion,& de les leur expoſer. Nous commençaſmes donc à les lire, pluſtoſt afin de ne pas refuſer leurs prieres, que ſous eſperance de leur profiter beaucoup. Mais dés que nos premieres leçons leur eurent donné quelque entrée dans nos livres, leur diligence nous fit eſperer que nous ne perdrions pas noſtre peine. Ils formoient ſi bien les lettres; ils prononçoient ſi nettement les mots; ils retenoient & recitoient-ſi fidellement ce que nous leur apprenions, que nous en demeurions tous eſtonnés. I'euſſe tenu cela pour un miracle, ſi les eſcoliers dont le Senat nous avoit chargés n'euſſent eſté choiſis d'entre les plus beaux eſprits de leur college, & s'ils n'euſſent adjouſté à la vigueur de leur aage une inclination extraordinaire de s'advancer. De ſorte que dans moins de trois ans, ils ne trouverent plus de difficulté en la langue Grecque, & peurent entendre tous les bons autheurs, pourveu que les fautes des exemplaires ne les arreſtaſſent. I'eſtime qu'ils ont appris ceſte langue d'autant plus facilement qu'elle a quelque affinité avecque la

leur:

leur : & je conjecture que ces peuples sont descendus des Grecs, bien que leur langage soit presque tout Persan, parce qu'il y a du Grecisme en l'imposition des noms des villes & des magistrats. I'avois fait en mon quatriesme voyage un petit pacquet de livres, que j'avois mis dans le vaisseau, au lieu du coffre qu'on donne à chacun pour ses besongnes & pour sa marchandise; parce que je faisois dessein de ne point retourner, ou de m'arrester fort long temps. Ie leur ay donc laissé la plus part des œuvres de Platon & d'Aristote, Theophraste des plantes : mais, ce qui me fasche, mutilé en divers endroits. car ne l'ayant pas bien serré un singe le rencontra par malheur, & en deschira quelques fueilles en se jouant. Ils ont des Grammeriens, Lascare tout entier : pour Theodore Gaza, je ne l'avois point apporté, ny d'autre Dictionnaire qu'Hesychius & Dioscoride. Ils cherissent passionnement les œuvres meslées de Plutarque, & se plaisent aux railleries de Lucian. Des poëtes, ils ont Aristophane, Homere, Euripide, & un petit Sophocle

cle de l'impreſſion d'Alde Manuce. Des Hiſtoriens, Thucydide, Herodote, & Herodian. Pour la medecine, Tricius Apinatus l'un de mes compagnons avoit apporté quelques traičtés d'Hippocrate, & le petit art de Galien, dont ils font grande eſtime. Car bien qu'il n'y ait aucune Nation où la medecine ſoit moins neceſſaire; il n'y a lieu au monde où elle ſoit davantage honorée, quand ce ne ſeroit que pour ceſte ſeule raiſon, qu'ils en mettent la cognoiſſance entre les plus belles & les plus utiles parties de la philoſophie. De l'eſtude de laquelle non ſeulement ils tirent une grande ſatisfaction en la deſcouverte des ſecrets de la Nature; mais meſmes ils penſent que Dieu leur ſçait bon gré: parce que comme les artiſans ſe plaiſent que l'on conſidere & qu'on louë leur ouvrage, auſſi le grand ouvrier de ceſte admirable machine du monde n'a fait l'homme doüé d'entendement & capable de parcourir de la penſée le ciel & la terre, que pour le rendre ſpectateur de ſes merveilles, & tirer de ſa bouche les louanges qu'elles meritent. Ce

qui

qui luy fait aimer ſans doute les curieux, qui veulent manier les plus petites pieces & conſiderer juſques aux moindres reſſorts, bien plus que ces ſtupides dont l'ame n'à jamais fait de reflexion, & qui ont tousjours regardé la terre du meſme œil que les beſtes la regardent, ſeulement pour y trouver dequoy remplir leur ventre & contenter les paſſions aveugles du concupiſcible. Les Vtopiens donc par le ſecours des lettres ont l'eſprit fort propre aux inventions des arts qui ſervent à la commodité de la vie. Mais ils nous en doibvent pourtant deux fort remarquables, l'imprimerie, & le papier; quoy qu'à la verité ils ayent contribué beaucoup à l'apprendre. Car nous ne fiſmes que leur monſtrer les livres d'Alde, & leur diſcourir en general de la matiere du papier, & de la facilité de l'impreſſion, n'y ayant aucun de nous qui en ſceut le meſtier: ſur quoy d'abord ils devinerent toute la fineſſe, & eſſayerent de jetter des charaćteres, & de faire du papier; au lieu du parchemin, & de l'eſcorce d'arbre & de roſeaux, dont ils ſe ſervoient auparavant. La choſe

chose ne leur succedant pas assez du premier coup, ils la prirent de tant de façons, qu'en fin ils la perfectionnerent; & s'ils avoient maintenant davantage d'originaux Grecs les exemplaires ne leur manqueroient pas: car ils ont tiré desja plusieurs milliers de ceux que je leur mis entre les mains. Ils reçoivent courtoisement tous ceux qui voyageans chez eux tesmoignent avoir quelque rare qualité d'esprit, ou qui ont veu beaucoup de choses en leurs voyages; d'autant qu'ils se plaisent merveilleusement d'ouir raconter ce qu'on fait ailleurs; ce qui fust aussi la cause du bon accueil que nous eusmes. mais on n'y aborde gueres pour le negoce; parce qu'on ne peut apporter chez eux que du fer, ou de l'or & de l'argent, matieres que les marchands aimeroient mieux remporter. Et ils estiment plus à propos de transporter eux mesmes hors du pays leurs marchandises, que de permettre qu'on les vienne querir: afin que par ce moyẽ ils ayent plus de cognoissance des Nations estrangeres, & qu'ils s'exercent à la navigation, de laquelle ils ne veulent pas oublier la science.

Des

Des Esclaves.

LEs esclaves dont ils se servent ne sont pas de ceux que le hasard d'une guerre estrangere à jettés dans ceste infortune. Ce n'est que de leurs propres victoires, & que sur leurs ennemis qu'ils prenent cest advantage. Ils ne tiennent pas aussi dans la servitude les enfans qui naissent à leurs esclaues ;, & ils ne veulent pas mesmes employer à leur service ceux desquels ils ne rendroient pas la condition pire, s'ils les acheptoient des autres Nations, chez lesquelles ils manquent de liberté. Mais voicy comment ils recouvrent des esclaves. Ils destinent à ceste peine ceux d'entre eux qui rompent leurs loix communes, & acheptent de leurs voisins les criminels qu'on à condamnés à la mort. C'est de ces derniers qu'ils tirent la plus grande partie de leurs esclaves; les habitans d'Vtopie esvitans assez la severité de la peine en se tenans dans leur debvoir. Ainsi ils ont des esclaves pour leur usage à fort bon compte; car on leur donne la plus-

plusſpart de ces miſerables, & ſi on leur en vend quelques uns on les met à fort bas prix. Ayans donc par ces deux moyens recouvré des eſclaves, ils ne les occupent pas ſeulement à un travail aſſidu, mais ils en mettent les plus coulpables à la chaiſne; traictans au reſte plus rudement que les autres ceux de leur pays, deſquels ils jugent que la malice a eſté plus noire, puis que la bonne education n'a pas eſté capable de les retirer du vice. Ils ont une autre ſorte d'eſclaves, outre ceux que je viens de dire; car ils reçoivent à leur ſervice les eſtrangers qui ſe jettent parmi eux, lors que la ſervitude eſt ailleurs trop rude & de peu de profit. Avec ceux cy ils agiſſent fort courtoiſement, & ſi ce n'eſtoit en la taſche qu'ils leur donnent, il n'y auroit point de difference d'eux aux citoyens naturels. Mais parce qu'aux pays eſtrangers le travail eſt plus grand qu'en Vtopie, on exige d'eux la beſongne qu'ils avoient accouſtumé de rendre. Au reſte ils ne leur refuſent jamais le congé, lors qu'ils le demandent (ce qui arrive rarement.) Ils ne retien-

nent perſonne contre ſon gré, & ne renvoyent aucun de ceux là les mains vuides. Ils prenent grand ſoin de tous ceux en general qui tombent malades, & n'oublient rien de ce qui peut contribuer à leur ſanté; ſoit en l'uſage des remedes neceſſaires, ſoit en l'adminiſtration des autres choſes. Iuſques là que ſi quelcun eſt attaqué d'une maladie incurable, ils ſoulagent ſes ennuis autant qu'ils peuvent par leurs viſites, & par la douceur de leurs entretiens. Mais ſi la maladie avec ce qu'elle eſt incurable ſe trouve accompagnée de douleurs continuelles, qui ne font ny paix ny trefve avec celuy qu'elles exercent; les Preſtres & les Magiſtrats l'exhortent à ne pas ſurvivre à ſoy meſme; luy repreſentans qu'il eſt inutile à toutes les fonctions de la vie, qu'il n'y gouſte que des amertumes, dont en ſe conſervant il entretient la ſource, qu'il ne doit pas faire difficulté de mourir, puis que vivre luy eſt un ſupplice, & qu'il doit tenir pour tres certain que ce luy ſera une action de tres grande prudence, s'il ſe tire de la priſon & de la geſne, ou s'il permet
que

que ſes amis l'en tirent; enfin qu'il ne peut faillir en ſuivant ceſt advis, puis que les preſtres, interpretes de la volonté de Dieu, l'eſtiment conforme à la pieté & le luy donnent. Si quelcun veut le recevoir, une abſtinence volontaire, ou dans un profond aſſoupiſſement quelque genre de mort inſenſible les delivre de la miſere. Mais ſi on fait ferme dans la reſolution de vivre à quel prix que ce ſoit, ils ne forcent perſonne, & luy rendent juſques au bout tous les debvoirs accouſtumés. Or bien qu'ils approuvent la mort volontaire en ceſte occaſion de la recercher, ils la condamnent quand on ſe l'eſt donnée ſans le conſentement des preſtres, & du Senat. Ce qu'ils teſmoignent jettans, avec quelque eſpece d'ignominie, dans un mareſt ſans ſepulture le corps du defunt, comme indigne de la terre & du feu dont ils honorent ceux des autres. Les filles ne ſont pas mariées avant l'aage de vingt & deux ans, & les hommes avant celuy de vingt & ſix. Si une fille ou un jeune homme eſt convaincu d'avoir uſé avant le mariage d'amours ſecrettes, on

luy fait une bien rude cenſure, & on luy defend abſolument de ſe marier ſans la permiſſion du prince, auquel on laiſſe le pouvoir de relaſcher de la ſentence. Le pere auſſi & la mere de famille en laquelle le ſcandale eſt arrivé oyent un grand & faſcheux blaſme, comme n'ayans pas aſſez fait leur debvoir en choſe à laquelle il falloit prendre ſoigneuſement garde. La raiſon d'une telle rigueur qu'ils tiennent à ceſte faute eſt qu'ils prevoyent que peu de perſonnes ſeroient capables de l'amour conjugale, qui doit unir inſeparablement le mari avec la femme, & applanir toutes les difficultés que le mariage rencontre, ſi on n'empeſchoit l'uſage des embraſſemens vagues & incertains. Au reſte ils obſervent exactement au chois de leurs femmes, quand ils veulent ſe marier, une couſtume qui nous ſembla fort impertinente & ridicule. C'eſt qu'une honneſte femme d'aage meur, & de gravité requiſe, fait voir à celuy qui recerche quelque fille ou quelque vefve ſa maiſtreſſe toute nuë; & pareillement un homme choiſi pour ſa probité

monſtre l'amoureux en meſme eſtat à ſa maiſtreſſe. Comme nous nous mocquions de ceſte couſtume, de laquelle nous condamnions l'uſage, ils dirent que la ſottiſe des autres peuples leur ſembloit eſtrange, en ce qu'ayants à achepter un cheval, c'eſt a dire, à bien ou mal employer quelque argent, ils uſent de beaucoup de prudence & de precaution: car encores qu'un cheval paroiſſe touſiours preſque tout nud, ils en font oſter la ſelle & le harnois, de peur qu'il ne cache quelque ulcere dangereuſe; là où ayans à choiſir une femme en la compagnie de laquelle il s'agit de paſſer la vie avec plaiſir ou avec degouſt, ils y vont ſi negligemment, qu'ils la prenent ſans en avoir veu que le viſage, qui eſt une petite partie de tout le corps: de ſorte que parmi eux il n'y peut avoir que des mariages fort mal aſſortis, leur election n'eſtant pas accompagnée de cognoiſſance & de jugement. Certes les hommes ne ſont pas montés à ce degré de ſageſſe, que de ne faire cas que des bonnes mœurs d'une femme. Ils regardent auſſi à la beauté du corps;

& il n'y a point de doute, que si elle est adjoustée aux vertus de l'ame, le subject n'en soit rendu plus aimable, mesmes à un homme sage. Il se peut trouver de si grands defauts sous les habits d'une femme que les corps estans devenus inseparables par le mariage, les esprits seront dans un irreconciliable divorce. C'est pourquoy il leur a semblé fort à propos d'empescher par ceste coustume que personne ne fust trompé. La laideur & les defauts qu'on n'a pas ignorés sont suportables, & si quelque accident impreveu les ameine apres le mariage, on est obligé de suivre les loix du destin, duquel seul on autoit à se plaindre. Leur soin a esté en cecy d'autant plus grand, que des peuples de ceste partie du monde ils sont les seuls qui se contentent d'une seule femme, & que la mort seule romp le mariage, si l'adultere ou l'incompatibilité d'humeur n'en precipite la fin. Le Senat permettant ce change à la partie offencée condamne l'autre à un perpetuel celibat. Hors de ces deux causes il n'est pas permis de repudier sa femme sur le pretexte
de

de quelque accident qui luy ſera arrivé en ſon corps. En effect ils jugent fort bien que ce ſeroit une grande cruauté d'abandonner une perſonne lors qu'elle a davantage beſoin de ſecours; & que la vieilleſſe ſeroit mal aſſeurée; traiſnant avecque ſoy tant de maladies, ou pluſtoſt eſtant elle meſme la plus faſcheuſe de toutes. Ils practiquent quelquesfois cecy, lors qu'il ſe rencontre entre le mari & la femme des antipathies inſurmontables, c'eſt qu'ils prenent parti ailleurs, & choiſiſſent chacún de ſon coſté une perſonne avec laquelle leurs humeurs ayent plus de rapport. Mais avant que penſer à ce nouveau mariage, il faut qu'ils ayent communiqué l'affaire au Senat, qui veut en cognoiſtre à fonds, & de qui le conſentement eſt difficile à obtenir, de peur que les mariages ne fuſſent moins fermes, ſi l'eſperance de nouvelles nopces eſtoit aiſée à concevoir. Les adulteres ſouffrent la punition d'une rigoureuſe ſervitude. Et s'il eſchet que l'un & l'autre ſoient perſonnes mariées, les parties offencées apres avoir repudié les coulpables peuvent ſe marier

tier enſemble, ſi c'eſt leur inclination, ou bien à tel autre qu'il leur plaira de choiſir. Mais ſi leur affection continue, nonobſtant l'infidelité, on ne defend pas la continuation du mariage; pourveu qu'on vueille auſſi prendre ſa part de la peine qu'on a impoſée au criminel. Et il arrive quelquesfois que la repentance de l'un & l'aſſiduité de l'autre à ſoulager le travail de celuy qu'il aime, excitent la pitié du Prince & font que tous deux recouvrent la liberté. Apres quoy les recheutes ſont toutes mortelles. Les autres crimes n'ont point de ſupplice arreſté, le Senat y apportant le temperament qu'il juge neceſſaire. Les maris chaſtient leurs femmes, & les peres leurs enfans; ſi ce n'eſt que l'enormité de l'action demande pour l'intereſt du public une punition exemplaire. Mais les plus grandes meſchancetés n'ont gueres d'autre plus rude chaſtiment que la ſervitude; qui eſtant fort incommode au prevenu, tourne davantage à l'utilité de la Republique, que ſi on ſe haſtoit de retrancher un de ſes membres. En effect un homme qui travaille

vaille ſa vie durant pour l'expiation de ſon crime, ſert d'exemple bien plus long temps, que ſi une mort violente l'oſtoit promptement de la ſocieté civile. Il eſt vray que s'il regimbe contre l'eſguillon, & s'il ne veut pas ſupporter les peines qu'il a meritées, on le traicte comme une beſte farouche, dont il faut deſcharger la Nature, puis que la priſon & les chaiſnes ne ſont pas capables de l'empeſcher de nuire. Ceux qui ſupportent patiemment leur miſere ne ſont pas hors de toute eſperance d'en eſtre delivrés : car lors que domptés par l'adverſité, ils teſmoignent avoir une repentance, que le ſentiment de leur peine cauſe bien moins que le deplaiſir de leur faute, par grace ſpeciale du Prince, ou par le ſuffrage du peuple, la ſervitude eſt adoucie, & quelquesfois entierement oſtée. Ce n'eſt pas un moindre crime d'avoir taſché de ſuborner une fille que de l'avoir effectivement debauchée : parce qu'ils eſgallent aux mauvaiſes actions le deſſein formé de les executer. Celuy qui ne manquoit pas de volonté eſtant ſans doute bien marri de manquer de

puiſſance, & ayant contribué tout ce qu'il pouvoit à ſa meſchanceté. Les fols ſervent au divertiſſement des ſages; & comme ce feroit une honte de leur faire quelque outrage, il n'eſt pas defendu de prendre du plaiſir de leur folie: d'autant que cela tourne au profit de ces pauvres gens, qui ſont entretenus par ceux qu'ils divertiſſent, beaucoup plus ſoigneuſement que ſi on les donnoit à des perſonnes triſtes & melancholiques, dont le ris ne paſſe jamais le bout des levres. Celuy qui ſe mocqueroit d'un borgne, d'un boſſu, ou de quelque autre perſonne contrefaite, à cauſe de ſa laideur, ſe rendroit luy meſme ridicule: car, diſent ils, c'eſt une grande niaiſerie de reprocher à un homme ce qu'il n'a peu eviter. Or comme c'eſt une pareſſe blaſmable de ne pas conſerver ſa beauté naturelle; c'eſt auſſi parmi eux choſe infame & inuſitée que d'employer le fard. L'experience monſtre qu'il n'y a point de beauté qui rende une femme plus recommandable que la bonté de ſes mœurs & la reverence qu'elle porte à ſon mari. Car s'il y en a quelques uns

qui ſe laiſſent piper aux attraits d'un beau viſage, leur amour eſt ſi peu ſolide qu'il s'efface d'ordinaire dés que les rides paroiſſent, ſi la vertu & l'honneſteté ne la retiennent. Ce n'eſt pas tant ſeulement pour la crainte de la peine qu'on taſche de retirer les hommes du vice. On les appelle auſſi à la vertu par les honneurs qu'on leur propoſe. On dreſſe des ſtatues dans les places publiques à ceux qui ſe ſont ſignalés au ſervice de la Republique. Cela conſerve la memoire des belles actions, & ſert à la poſterité d'un puiſſant eſguillon à marcher ſur les pas de ſes anceſtres. Qui veut s'oſter l'eſperance de parvenir à quelque charge, il n'a qu'à la briguer. Le peuple & les magiſtrats vivent en une concorde admirable. Ils n'ont rien de rogue & d'inſolent, mais ils s'eſtudient au contraire à la douceur & à l'affabilité. C'eſt pourquoy on les nomme les peres; & ils le ſont en effect, ſi grande eſt l'utilité de leur ſage conduite. De ſorte que les honneurs qu'on leur rend partent d'un cœur ſincere, & ne ſont exigés que par la ſeule affection que chacun a pour

puis long temps à en delivrer plusieurs de la tyrannie) viennent chez eux prendre des magistrats; les uns tous les ans, les autres de cinq en cinq ans, ou dans un plus long terme; apres lequel ils les reconduisent pleins de gloire & d'honneur, pour en rameiner d'autres en leur place. En quoy certes ces peuples agissent fort judicieusement pour le bien de leurs Republiques. Car les bonnes mœurs des magistrats estans ce qui les conserve, quels eussent ils peu choisir dont l'ame fust moins venale, & dont l'integrité eust esté moins capable d'estre tentée des presens; puis que debvans bien tost retourner en leur pays ils n'en ont que faire; ou qui, ne cognoissans point les habitans de leur jurisdiction, fussent moins partiaux, & davantage vuides des prejugés de la haine & des interests de l'amitié? L'avarice & la partialité sont les deux pestes des jugements & les ennemies de la Iustice, qui est le plus fort lien de la Republique: mais les magistrats desquels je parle ignorent ce venin, & ne sçauroient estre destournés de l'honnesteté par au-

cune consideration. Les Vtopiens nomment leurs compagnons ces peuples ausquels ils donnent des officiers pour les gouverner, & leurs amis ceux ausquels ils ont communiqué quelques autres bienfaits. Nous avons accoustumé de faire des Traictés & des Alliances, que nous rompons & renouvellons comme bon nous semble : mais les Vtopiens n'en font avecque personne. Car, disent-ils, la Nature n'a elle pas assez lié les hommes entre eux, & celuy qui en mesprisera le nœud fera-il grand cas des paroles ? Ce qui les confirme en ceste opinion est, qu'en ces contrées les Traictés des Princes n'y sont pas gardés de si bonne foy qu'en nostre Europe, & sur tout en ces quartiers où la Religion Chrestienne s'est establie. • La Majesté des alliances nous est inviolable par la justice & par la bonté de nos Princes ; & par la reverence & la crainte de nos Prelats, qui ne promettans rien qu'ils ne tiennent religieusement, preschent à ceux qui ont le temporel l'usage d'une pareille fidelité, & font de rudes censures, suivant la puissance spirituelle qu'ils

qu'ils ont,à ceux qui s'en departent. Et certes ces venerables perſonnes jugent fort bien, que c'eſt choſe extremement honteuſe, que les Traictés manquent de foy,chez ceux qui ſe font nommer fidelles d'une façon toute particuliere. Mais en ce nouveau monde, que l'Equateur ne ſepare pas tant du noſtre que le ſtile de vivre & les mœurs en ſont differentes, il n'y a point à ſe fier aux Traictés, quelque ſainćteté de ceremonies dont on les accompagne; veu que les plus fermes ſe rompent aiſement par quelque ambiguité de paroles,qu'on aura induſtrieuſement coulées pour eſchapper lors qu'il en ſera de beſoin. Fineſſe, ou plustoſt tromperie & malice qu'on ne ſouffriroit pas dans le contract d'un homme privé; & laquelle ceux là crieroient hautement pleine de ſacrilege & digne de la corde, qui l'enſeignans aux Princes s'en glorifient comme d'une bonne affaire. De ſorte qu'à ce compte la Iuſtice ſemble n'eſtre autre choſe qu'une vertu populaire, de baſſe eſtage, & qui eſt bien au deſſous de la grandeur royalle; ou au moins qu'il y

en a deux diverses, dont l'une est propre au vulgaire, abjecte, rampante, & l'autre n'appartient qu'aux Princes, majestueuse, libre, à laquelle tout est permis, & qui ne se regle que comme bon luy semble. Ie croy donc que la mauvaise foy que les Vtopiens remarquent en l'observation des Traictés de leurs voisins les empesche de s'allier, & que s'ils vivoient proche de nous ils changeroient de resolution. Bien que, quelque religieuse observation qu'il y eust, ils pensent que la coustume de faire des traictés s'est peu raisonnablement introduite; comme si deux peuples qui ne sont separés que par la largeur d'une riviere ou par l'espaisseur d'une coline, n'avoient point de societé naturelle, & debvoient exercer reciproquement tous les actes d'hostilité, s'ils n'estoient arrestés par des alliances qui les unissent. Et toutesfois ces ceremonies ne sont pas un si parfaict ciment de l'amitié, qu'on ne doibve estre continuellement sur ses gardes : car chacun tasche de piller son compagnon, & apres avoir employé sa dexterité à bastir des articles à son advan-

advantage, forme ſur les plus clairs des interpretations à ſa mode. Les Vtopiens au contraire eſtiment qu'il ne faut tenir aucun pour ennemi dont on n'a reçeu aucune injure; que la conformité de Nature ſert d'une tres-ferme alliance; que l'amitié lie cent fois plus eſtroittement les hommes que tous les pactes qu'on ſçauroit faire; & qu'au fonds les paroles ſont inutiles, où il s'agit du cœur & non pas de la bouche.

De la Guerre.

ILs ont pour la guerre une averſion que je ne vous ſçaurois exprimer. Ils la deteſtent comme une choſe plus propre aux beſtes farouches qu'aux hommes raiſonnables; quoy qu'il n'y ait dans le monde aucun animal plus adonné que l'homme à ce beau meſtier; & contre le ſentiment des autres peuples, ils tiennent pour infame la gloire qu'on pretend tirer des armes. Cependant ils ne laiſſent pas à certains jours de s'exercer aux diſciplines militaires; non ſeulement les hommes, mais les femmes auſſi: à fin que la guerre ſur-

re ſurvenant ils ne ſoient pas ſans y avoir la diſpoſition neceſſaire. Toutesfois ils ne l'entrepenent point temerairement ; & ce n'eſt jamais que pour conſerver leurs limites, que pour chaſſer les ennemis des terres de leurs voiſins, & que pour delivrer un peuple du joug de la tyrannie: à quoy la ſeule pitié qu'ils en ont & leur courtoiſie les oblige. Il eſt vray qu'outre ces occaſions ils ſecourent leurs amis à reparer des injures receuës : mais c'eſt tandis qu'il y a eſperance d'en tirer raiſon, & apres avoir cogneu le ſubject ; de peur qu'ils ne ſe meſlent mal à propos dans les querelles d'autruy : ce qui arriveroit ſans doute ſi leurs alliés avoient eſté les premiers à harceler des gens qui ne leur diſoient mot. Mais lors qu'on a fait une incurſion, qu'on eſt venu enlever du butin contre la foy publique ; ou, ce qui les picque davantage, lors qu'on a cerché noiſe à des marchands, qu'on leur à fait ſouffrir quelque injuſtice, ils ne feignent point de ſe ranger du coſté des oppreſſés. Et ce fuſt là la cauſe de ceſte guerre que les Vtopiens declarerent

rent aux Alaopolites en faveur des Nephelogetes, un peu avant noſtre arrivée. Quelque marchands Nephelogetes ſous pretexte de certains droits receurent une grande perte chez les Alaopolites. Le tort en fuſt reparé par une guerre ſi cruelle de ces deux peuples, qui joignirent leurs armes & leurs haines au ſecours que preſterent tous les circonvoiſins, qu'en fin la Nation floriſſante des Alaopolites fuſt aſſujectie aux Nephelogetes: (car les Vtopiens ne prirent aucune part en ceſte conqueſte) deſquels neantmoins l'eſtat n'euſt oſé auparavant entrer en comparaiſon avec celuy des ennemis qu'ils ſubjuguerent. C'eſt choſe fort remarquable, que les Vtopiens pourſuivans ſi vivement la reparation des injures faites à leurs amis, ſoit en leur perſonne, ſoit en leur argent, ne ſe ſoucient gueres lors qu'on leur fait à eux meſmes quelque niche pour attraper leur marchandiſe. Car pourveu que l'outrage n'ait paſſé juſques à leur perſonne, toute leur colere ne va qu'à la rupture du commerce avec ce peuple, juſques à ce qu'il

ait

ait pleinement satisfait à la Republique. Non qu'ils tiennent moins de compte des citoyens que des alliés; mais pource qu'ils supportent plus aisement qu'eux la perte de leur argent; & cela d'autant que les marchands estrangers traficquans de leurs propres moyens ressentent davantage l'incommodité de la perte, que ceux d'Vtopie, qui ne sont que facteurs du public; & qui ne manient que les marchandises superflues. Ce qui estant ainsi il y auroit, ce leur semble, de la cruauté, d'exposer toute une armée aux hasards de la guerre, pour venger un tort qui n'incommode personne. Mais si quelcun est excedé hors de la patrie, d'où, s'il ne meurt, il demeure estropié de quelque membre; ils envoyent des deputés qui s'informent de l'affaire, & soit qu'un particulier aye commis ceste insolence de son propre mouvement, ou qu'il en ait eu charge du magistrat, il n'y a moyen de les appaiser qu'en delivrant celuy qui a fait le coup, lequel ils punissent de mort ou de servitude; autrement la guerre est declarée. Au reste il leur fasche, & mes-

mesme ils ont quelque espece de honte, des victoires pour lesquelles il a fallu verser beaucoup de sang. Car, disent ils, quelque belle que soit la marchandise, c'est une folie reprochable que de l'achepter plus qu'elle ne vaut. Vous ne sçauriés croire combien ils se glorifient d'avoir vaincu leurs ennemis par finesse & par tromperie. C'est alors qu'ils ordonnent des triomphes & qu'ils dressent des trophées. C'est alors qu'ils se vantent de s'estre portés vertueusement, & d'avoir fait ce que des hommes debvoient faire; n'y ayant point d'autre animal qui puisse combattre par la force de son esprit. Les ours, adjoustent ils, les lions, les sangliers, les loups, & les autres bestes combattent des dents & des griffes, & la plusspart nous passent en vigueur & en ferocité; mais en esprit & en raisonnement nous les laissons toutes derriere nous. En leurs guerres ils visent à cest unique but de recouvrer ce pourquoy ils ont pris les armes: ou si la nature de la chose ne permet pas qu'elle soit restituée, ils imposent une si rigoureuse punition

sur

ſur la teſte des coulpables, qu'à l'advenir ceux qui auront ſoin de leur ſalut craindront d'entreprendre le ſemblable. S'eſtans propoſés une telle fin ils y tendent de tout leur poſſible, mais avec la precaution & la prudence d'eviter les dangers, plustoſt que cerchants la loüange & la reputation de hardieſſe. C'eſt pourquoy dés que la guerre eſt declarée, on va ſecrettement, & tout à la fois en divers lieux remarquables dans les terres ennemies, mettre des affiches, authoriſées du ſceau de la Republique, & qui promettent une grande ſomme de deniers à celuy qui depeſchera le Prince ennemi; puis une moindre ſomme, mais touſiours tres conſiderable, pour chaſque teſte de ceux dont on a mis la vie à la taille; & ce ſont d'ordinaire les principaux miniſtres de l'Eſtat qu'on expoſe à ce danger, deſquels ils penſent que le mauvais conſeil porte les affaires à l'extremité. Si on ameine en vie quelcun de ceux qui eſtoient dans le roolle des proſcrits, ils payent le double de ce qu'ils avoient promis de ſa teſte. Bien plus, ils promettent impunité,

nité, & la mesme recompense, à celuy des proscrits qui attentera sur la vie de son compagnon. Ainsi ils les mettent en grand trouble: car ils ne sçavent à qui se fier, les plus fidelles amitiés devenants suspectes, & estans rarement à preuve des avantages que l'on propose à la trahison. En effect ils n'espargnent rien. Leur liberalité est excessive, afin que la grandeur du peril soit surmontée par la grandeur de la recompense. Ceste coustume de mettre à l'enchere la vie des ennemis, quoy que desapprouvée des autres, comme pleine de cruauté & de bassesse de courage, est reputée chez eux une action de grande prudence, qui tend à finir la guerre sans donner bataille; & accompagnée de clemence & d'humanité, puis qu'elle rachepte par la mort d'un petit nombre de coulpables la vie de plusieurs innocents de l'un & de l'autre parti, qui s'iroient exposer à la boucherie sans cognoissance de cause, & suivans aveuglement la furie de leur Prince. Si ce stratageme ne reussit, ils taschent de semer des dissentions; faisans esperer le Royau-

Royaume au frere du Prince, ou à quelque autre grand de ſa cour. Si les factions interieures ne peuvent eſtre excitées ſuffiſamment, ils encouragent les plus proches voiſins de reſuſciter quelque vieil tiltre, dont les Rois ne manquent jamais, & promettent de les ſecourir d'argent autant qu'il en ſera de beſoin; car pour les hommes, ils les eſpargnent merveilleuſement, & les priſent ſi fort qu'ils ne donneroient pas volontiers le moindre de leurs citoyens pour le Roy des ennemis. Mais pour l'or & l'argent, ne l'ayans que pour ceſt uſage, ils n'en ſont pas chiches; & s'il falloit le tout employer en ceſte affaire, ils n'en reſerveroient pas la valeur d'un teſton, parce qu'ils n'en vivroient pas apres cela plus incommodement. Outre les richeſſes qui ſont chez eux ils ont des treſors ineſpuiſables chez leurs voiſins, auſquels, comme j'ay dit cy devant, ils les ont mis en depoſt. Avec quoy il leur eſt aiſé de faire des ſoldats de toutes parts: mais ils ſe ſervent principalement des Zapoletes. C'eſt un peuple à cinq cent milles d'Vtopie tirant vers le ſoleil

levant. Il eſt comme barbare & à demi ſauvage, les montagnes dans leſquelles il eſt nourri le rendans ainſi farouche. Au reſte il n'y a nation au monde qui ſupporte mieux les incommodités du chaud & du froid, qui ſoit plus endurcie au travail, & qui ſe neglige davantage. A peine ont ils un toict & des habits. Ils ſont tous bergers ou laboureurs, & ne vivans la pluſpart que de la chaſſe ſemblent n'eſtre nés que pour la guerre. Auſſi ils la cherchent continuellement, & ne la quittent gueres lors qu'ils l'ont trouvée. Ils s'offrent à legions, & ſans demander beaucoup de monſtre au premier qui les veut enrooller. Ils n'ont que ceſt art de gaigner leur vie, ou pour mieux dire de chercher la mort; mais leur fidelité, lors qu'ils ont preſté ſerment, eſt recommandable. Il eſt vray qu'ils ne veulent point de terme prefix à leur ſervice, & qu'ils adjouſtent tousjours ceſte clauſe de pouvoir ſe livrer au plus offrant: de ſorte que ſi le lendemain l'ennemi leur preſente davantage de gages, ils tourneront caſaque, & ſi vous rehauſſés les premiers ils reviendront

à vo-

à voſtre parti. Voila pourquoy il ſe fait peu de guerres où ils ne ſoient dans les deux armées ; & il arrive tous les jours que de proches parens, qui eſtoient n'agueres ſous une meſme enſeigne, devenants ennemis oublient pour deux ou trois ſols les loix du ſang & de l'amitié, & ſe maſſacrent pitoyablement, parce qu'ils ſervent à divers maiſtres. Cependant leur avarice eſt fort impertinente; car ils depenſent en peu d'heures, & en de groſſieres debauches, ce qu'ils avoient acquis à la pointe de l'eſpée. Les Vtopiens donc employent ce peuple contre tous les autres qui deviennent leurs ennemis, & n'y a aucun qui puiſſe ſurdire à leur marché. Or comme ils cherchent les gens de bien pour faire ſocieté avec eux; ils vont querir ceſte canaille, qu'ils pouſſent au dangers par de grandes promeſſes, que la pluſpart ne viennent pas redemander ; mais ceux qui eſchappent ſont payés exactement, afin qu'ils aillent une autre fois en pareilles occaſions. Ils font litiere de ces marauts, & penſent que le genre humain leur ſeroit obligé s'ils en exterminoient

la race. Leurs troupes ſont compoſées en ſuite de ceux pour leſquels ils ont pris les armes, de quelques auxiliaires confederés, & de quelques citoyens ; dont l'un, homme de valeur eſprouvée, eſt creé general; & ſous luy deux autres ſont deſignés, qui pendant ſa vie demeurent perſonnes privées, mais qui apres ſa mort ſuccedent à ceſte charge ; de maniere que faute de chef il ne peut point arriver de deſordre. On prend de chaſque ville ceux qui ſe preſentent d'eux meſmes pour aller à la guerre : car on n'y traiſne perſonne, eſtant certain que celuy qui y iroit à contre cœur, non ſeulement ne feroit rien qui vaille, mais ſerviroit à intimider les autres. Au reſte quand il y a guerre dans le pays ils mettent ces poltrons dans les vaiſſeaux, ou ſur les murailles parmi de bons ſoldats; afin que l'exemple, & la neceſſité de ſe defendre les encourage, n'ayans pas moyen de s'enfuir. Et quelquesfois la honte de ceux qui les voyent, l'ennemi qui leur tient l'eſpée à la gorge, & l'impoſſibilité de tourner le dos, leur remet le cœur dans le ventre, & les oblige
à ſe

à ſe porter valeureuſement. On ne force donc perſonne d'aller en une guerre eſtrangere : mais ſi les femmes veulent y accompagner leurs maris on le leur permet, & meſme on les y exhorte. En l'armée elles ſont tousjours à leur coſté. Chacun a à l'entour de ſoy ſes enfans, ſes proches parents, & ſes alliés ; afin qu'ils s'entreſecourent, comme la nature le leur commande. C'eſt une grande honte au mari de retourner à la maiſon ſans ſa femme, & au fils ſans ſon pere. Voila pourquoy ſi les ennemis viennent aux mains, ils ſont aſſeurés de trouver des gens qui diſputeront bien leur vie, & qui combattront juſques à la derniere goute de leur ſang. car tout ainſi qu'ils taſchent par tous moyens d'eviter la neceſſité de combattre, y envoyans les autres : auſſi quand il faut qu'ils en viennent là jamais on n'a veu des perſonnes mieux reſoluës. Ce que leur prudence n'a peu faire, leur vaillance l'execute. Ils n'ont pas ſeulement une premiere pointe; mais ils s'eſchaufent plus ils vont avant, & tombent pluſtoſt ſur leurs rangs qu'ils ne les quittent.

Ceste obstination de courage vient de la pensée que rien ne manquera à leur famille, encore qu'ils ne la revoyent plus. Et de vray une ame genereuse reçoit une grande secousse lors qu'elle apprehende le contraire. Outre cela l'intelligence de l'art militaire & l'adresse aux armes leur donnent de la hardiesse. Et puis les bons sentimens ausquels on les a formés dés l'escole, & dont ils ont veu la practique en la bonne institution de la Republique, leur fait penser hautement de la vertu ; qui mesnageant la vie aux legeres occasions, enseigne de la prodiguer, toutesfois & quantes que l'honneur ne veut pas qu'on la conserve. Au fort du combat certains jeunes hommes conjurés vont teste baissée chercher le General ; & l'attaquent, ou de vive force, ou par finesse, de tant de costés que, s'il ne se sauve par la fuite, il est bien malaisé qu'en fin il ne reçoive le coup mortel, ou qu'il ne soit fait prisonnier. Lors qu'ils gaignent la bataille ils ne se plaisent pas à faire massacre des vaincus, mais ils les saisissent : ny ils ne s'amusent pas à poursuivre les fuyards, en quittant leur

leur ordre; car ils les laisseroient tous eschapper plustost qu'ils ne le rompissent. En effect ils se souviennent d'avoir souvent fait tourner la chance de leur costé, lors qu'estans à demi vaincus ils se r'allioient pour aller donner sur les ennemis, qui avoient dissipé leur gros, & ausquels ils arrachoient la victoire des mains. Ie ne sçaurois dire s'ils dressent des embusches plus subtilement qu'ils ne les evitent. Vous croiriés quelques fois qu'ils meditent de s'enfuir, & cependant ils ne pensent à rien moins. Mais lors qu'ils ont cela tout de bon dans l'esprit, il est impossible de le cognoistre. Car se sentans pressés du nombre des ennemis, ou du lieu qui ne leur est pas favorable; s'ils ne peuvent se retirer en tel ordre qu'il leur soit aussi aisé de se defendre en marchant que s'ils n'avoient bougé d'une place, ils decampent de nuict tout doucement, ou usent de quelque autre stratageme. Le camp est promptement fortifié d'un fossé & d'une tranchée. Et ce ne sont pas quelques pionniers seulement qui y travaillent, mais tous les soldats, horsmis ceux qui

demeurent en garde. De ſorte qu'en moins de rien de grandes & vaſtes fortifications ſe trouvent dreſſées. Les armes dont ils ſe ſervent ſont fortes & legeres ; afin qu'elles reſiſtent, & n'empeſchent point le mouvement du corps. On peut nager avec ; car ils mettent ceſt exercice parmi les militaires, & s'y accouſtument de bonne heure. De loin ils jettent des fleſches, & tirent fort droit & roide tant à pied qu'à cheval. De pres, au lieu d'eſpées ils manient des haches, dont le tranchant eſt mortel, la maſſe lourde, & la pointe aſſez dangereuſe. Ils inventent quelquesfois des machines, qu'ils cachent ſoigneuſement juſques à ce qu'il ſoit temps de les employer; de peur qu'eſtans decouvertes des ennemis elles ne deviennent plus ridicules que nuiſibles. En la fabrique ils regardent qu'elles puiſſent eſtre facilement tranſportées & miſes en eſtat. La trefve avecque les ennemis eſt ſi religieuſement obſervée, qu'ils ne la rompent pas meſmes en ayant ſubjeɛt & y eſtans provoqués. Ils ne ravagent point la campagne, ny ne bruſlent point les

blés: voire ils prenent garde que les hommes ou les chevaux ne les foulent, estimans que c'est pour eux qu'ils croissent. Ils n'attaquent aucun homme desarmé, s'il n'est un espion. Ils protegent les villes qui se rendent, & ne pillent point celles qui sont prises par force: mais bien ils font mourir ceux qui les ont empeschées de se rendre, & mettent à la chaisne les autres qui les ont defenduës. Pour le reste, qui estoit hors de combat, ils n'y touchent point. S'ils apprenent que quelcun des habitans ait voulu persuader la composition, ils luy donnent une partie des biens confisqués, & laissent l'autre aux troupes auxiliaires: car ils ne se prevalent jamais du butin. Au reste la guerre estant achevée ils n'exigent pas de leurs amis, pour lesquels ils ont pris les armes, le rembourcement de leur depence: mais ils imposent sur les vaincus une certaine contribution perpetuelle, qui revient à une grande somme, & laquelle ils gardent pour une autre occasion pareille. De sorte qu'ils ont acquis peu à peu chez divers peuples des revenus immenses,

& qui se montent, si je m'en souviens, à sept cent mille ducats par an. Ils envoyent en ces pays de contribution quelques citoyens en qualité de tresoriers, qui y vivent magnifiquement & contrefont les grands seigneurs. Les deniers qui demeurent de reste sont apportés dans l'Espargne, ou mis à l'interest jusques à ce qu'on les redemande; ce qui arrive rarement à toute la somme. Les terres confisquées sont distribuées à ceux qui ont voulu suivre les Vtopiens en ceste guerre. Si quelque Prince prepare une flotte pour faire descente en leur Isle, & envahir leurs Provinces, ils luy vont tout aussi tost au devant avec une puissante armée. Car ils ont ceste maxime de ne faire jamais la guerre chez eux; ne voulans pas que l'estranger, duquel ils se servent, mette le pied dans leur Isle.

Des Religions des Vtopiens.

IL y a diverses Religions, non seulement dans l'Isle, mais aussi dans chasque ville; les uns adorans le Soleil, les autres la Lune ou quelque autre

autre planete. Il s'en trouvent qui reverent comme leur Dieu, & mesme comme leur souverain Dieu, un homme dont la vertu aura esté autresfois admirée & la gloire extraordinairement esclattante. Mais la plus grande partie, & celle qui fait profession d'une prudence plus solide, au lieu de tout cela ne recognoist qu'une seule divinité, eternelle, immense, incomprehensible, dont la nature est esloignée de tout ce que nous concevons, espanduë dans l'Vnivers, par sa vertu plustost que par son essence. Elle nomme ce souverain estre, le pere de toutes choses; elle luy attribue l'origine, les progrés, les changemens, & la fin de tout ce qui arrive icy bas, & ne rend qu'à luy les hommages religieux. Et bien que tous ne soient pas de mesme sentiment aux creances particulieres, & en ce qui concerne la maniere du culte; toutesfois ils conviennent en l'opinion generalement reçeuë de ce premier estre, createur du monde, source unique du bien, moderateur & maistre absolu de tout ce qui se passe; le nommans communement Mythra,

mais chacun ſe le figurant à ſa fantaiſie: hormis ceux qui penſent qu'on n'en peut & qu'on n'en doit point former d'idée, parce que ſa nature eſtant hors de la portée de noſtre imagination, il ſuffit de confeſſer ſon exiſtence. Et certes toutes ces ſuperſtitions qui regnent en Vtopie ſe fuſſent il y a long temps evanouïes, & il n'y auroit aujourdhuy que la ſeule religion qui ſemble plus raiſonnable, ſi le ſcrupule des ſuperſtitieux ne les euſt retenuës ou rappellées. car dés que quelque accident impreveu ſurvenoit à celuy qui avoit changé de Religion, ou qui en avoit la penſée, il croyoit que c'eſtoit un chaſtiment du ciel qui vangeoit ſon impieté, & non pas un coup du haſard & une ſuite inevitable de l'enchaiſnement des choſes. Mais apres que nous leur euſmes parlé de Ieſus Chriſt, de ſa doctrine, de ſes mœurs, de ſes miracles, & de l'admirable conſtance de tant de martyrs, dont le ſang a converti au Chriſtianiſme preſque toutes les Nations où il a eſté reſpandu; vous ne ſcauriés croire avec combien de promptitude ils embraſſerent noſtre

Religion ; ſoit que Dieu operat ſecrettement en leurs cœurs ; ſoit qu'en effect le Chriſtianiſme approche fort de la creance qui y eſt le plus en vogue ; ſoit, comme je l'eſtime auſſi, que ce que nous leur avions dit de la vie en commun que le Seigneur avoit approuvée , & laquelle eſt encores prattiquée dans les plus pures aſſemblées des Chreſtiens, ſervit grandement à leur converſion. Quoy que ç'en ſoit & d'où que cela ſoit arrivé, tant y a que le nombre de ceux qui ſe firent baptiſer fuſt tres conſiderable. Mais à cauſe que de quatre que nous eſtions (car deux de nos compagnons eſtoient morts) il n'y en avoit aucun orné du charactere de preſtriſe, nous ne peuſmes pas leur conferer les autres Sacrements, qui ne ſont adminiſtrés parmi nous que par les preſtres. Cependant ils ſcavent ce que c'eſt, & en deſirent paſſionnement la participation : meſmes ils diſputent entre eux , ſi celuy qu'ils choiſiroient au ſacerdoce n'en pourroit pas avoir le charactere quoy qu'il n'euſt pas ſa miſſion du Pape ; & ils enclinoient fort à une telle election, tou-

tesfois lors que je partis ils n'en estoient pas venus encores si avant. Ceux qui ne suivent pas la Religion Chrestienne n'en destournent personne, & ne persecutent personne pour ce subject. Il est vray qu'ils chastierent en ma presence un de nostre troupe, qui ayant esté nouvellement baptisé commença à discourir de Iesus Christ en public, avec plus de zele que de prudence, quoy que nous sceussions luy dire pour l'en destourner, s'eschaufant de telle sorte que non seulement il preferoit nostre Religion à toutes les autres, mais les condamnoit comme profanes, accusant leurs sectateurs d'impieté & de sacrilege, & les condamnant hautement aux peines eternelles. Continuant trop long temps à tenir ce langage, ils le prirent, & l'envoyerent en exil; non à cause de son sentiment, mais comme seditieux & perturbateur du repos public: car l'une de leurs plus anciennes institutions est de ne molester personne pour le fait de la Religion. En effect Vtope ayant remarqué que les controverses sur ceste matiere divisans les esprits & les for-

forces, en ſorte que chaſque ſecte combattoit ſeparement pour la patrie, il eſtoit venu plus facilement à bout de toutes; ordonna que dores en avant chacun ſuivroit la Religion qui luy ſembleroit la meilleure, & que perſonne ne taſcheroit de faire des proſelytes par des diſputes & des crieries, mais en deduiſant modeſtement ſes raiſons; & que ſi la perſuaſion n'eſtoit aſſez forte, on n'employeroit jamais ny la violence ny les outrages, ſur peine de banniſſement ou de ſervitude. Et ce ne fuſt pas ſeulement pour le bien de la paix, de laquelle les conteſtations continuelles, & la haine irreconciliable des partis ſappent les fondemens, qu'Vtope fit ceſte loy; mais parce qu'il jugea ce procedé important à la Religion, en laquelle il n'oſa rien definir; tenant pour choſe incertaine, ſi Dieu ſe plaiſant à ceſte diverſité de cultes qu'on luy rend ſur la terre ne les inſpiroit point aux hommes. Certes il penſa que c'eſtoit choſe abſurde & inaccouſtumée de vouloir qu'un autre, parce que nous le menaçons ou luy faiſons injure, priſt la meſme creance
que

que nous avons. Car ſi tant eſt qu'une ſeule ſoit veritable, & toutes les autres erronées & vaines,il arrivera (pourveu qu'on agiſſe modeſtement & par raiſons) qu'en fin la verité ſera la plus forte, & que ſa lumiere percera tous les nuages du menſonge qui la couvrent. Mais ſi on employe la force & le tumulte, il eſt certain que les meſchans eſtans en plus grand nombre & opiniaſtres en leurs ſentimens, les gens de bien en ſeront accablés, & la vraye Religion ſera eſtouffée par les ſuperſtitions,comme la bonne ſemence par les ronces & les eſpines. Il laiſſa donc les choſes de la foy indeciſes, & permit à chacun de croire ce qu'il voudroit. Cependant il fit une pieuſe & ſevere defenſe, qu'aucun ne degenerat ſi fort de l'excellence de la nature humaine que de penſer que l'ame mourut avec le corps, & que le monde deſtitué de providence ſe gouverne au haſard. Ce qui renverſeroit la maxime reçeuë univerſellement des Vtopiens, qu'il y a apres ceſte vie des ſupplices deſtinés aux vices, & des recompenſes reſervées à la vertu,

tu. Ils ne font point d'estat de ceux qui chocquent ces principes, & ne les comptent pas mesmes parmi les hommes, puis qu'ils se rabaissent jusques à la condition des bestes, tant s'en faut qu'il les mettent au catalogue de leurs citoyens. Aussi sans point de doute ces libertins mespriseroient bien leurs institutions & leurs coustumes toutesfois & quantes qu'il n'y auroit pas danger de les enfraindre. Car n'esperans rien hors du corps, ils tascheroient d'assouvir leurs plaisirs particuliers, en eludant ou rompant ces loix, si on n'y prenoit garde. De sorte que ce n'est pas de merveille si telles gens sont exclus des charges publiques; si on ne leur commet aucune magistrature; & si on les mesprise comme des fardeaux inutiles de la nature. Au reste on ne leur impose aucune peine, pource qu'on est persuadé qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de fleschir les volontés & de changer les sentimens. Mesmes on ne les oblige point par des menaces à la dissimulation, n'y ayant rien qu'ils detestent tant que le mensonge & l'hypocrisie. Seulement on leur defend

fend de diſputer de ces choſes avecque le vulgaire : car on leur permet d'en conferer en particulier avecque les preſtres & les perſonnes graves ; voire on les y exhorte, s'aſſeurans qu'on leur oſtera ceſte folie de la teſte. Il y a une autre ſecte aſſez eſtenduë par la permiſſion qu'on luy donne, & compoſée de certaines bonnes gens qui ne manquent pas de raiſons pour entrer dans une opinion diametralement oppoſée. Elle fait immortelles les ames des beſtes ; quoy qu'incomparablement inferieures à la noſtre, & incapables de ce haut poinct de felicité que nous attendons. Et certes ils croyent preſque tous ſi fermement que noſtre beatitude montera à un tel comble, qu'ils pleurent à la maladie, mais non pas à la mort de perſonne, ſi ce n'eſt qu'ils l'ayent veuë ſortir de la vie à regret : car ils prenent cela pour une tres-mauvaiſe augure, comme ſi l'ame n'avoit point d'eſperance, & ſe ſentant coulpable apprehendoit tacitement la peine qu'elle a meritée. D'ailleurs ils eſtiment que Dieu ne pourra avoir pour agreable l'arrivée de celuy, qui eſtant mandé

mandé ſe fait traiſner, au lieu de courir gayement, & de ſe preſenter à luy de bonne grace. Ceux donc qui aſſiſtent à des gens qui meurent de ceſte ſorte en ſont ſaiſis d'horreur, s'affligent apres qu'ils ſont trepaſſés, prient Dieu pour leur ame que ceſte infirmité leur ſoit pardonnée, & enſeveliſſent le corps preſque ſans ouvrir la bouche. Au contraire lors que quelcun a rendu l'ame joyeuſement & plein de grandes eſperances, ils ne le pleurent point; mais chantans en faiſant les obſeques recommandent à Dieu tres-affectueuſement l'ame du defunct, bruſlent ſon corps avec honneur, dreſſent ſur ſa ſepulture une colomne où ils gravent ſes tiltres, & eſtans de retour à la maiſon s'entretiennent de ſes mœurs, de ſes actions, & ſur tout du dernier acte de ſa vie, comme du plus noble & du plus agreable endroit. Ils croyent que ceſte commemoration de la probité du defunt incite puiſſamment à la vertu ceux qui reſtent, & que c'eſt un culte qu'il reçoit tres volontiers. Car ils s'imaginent que les morts entendent leurs diſcours, & qu'ils aſſiſtent au milieu d'eux;

d'eux ; bien que la foiblesse de leur veuë ne leur permette pas de les appercevoir. La raison sur laquelle ils se fondent est, qu'il ne seroit pas convenable à la condition des bien-heureux de manquer de la liberté d'aller où bon leur semble, & qu'ils seroient ingrats s'ils ne visitoient leurs amis, pour lesquels leur passion doit estre augmentée plustost que rallentie. Ils conjecturent donc que les morts conversent parmi les vivans, spectateurs de leurs actions, tesmoins de leurs paroles ; & comme le secours qu'ils en attendent leur fait entreprendre d'autant plus hardiment les desseins louables, aussi la presence de leurs ancestres les destourne des choses deshonnestes. Ils se mocquent entierement des augures, & des autres vaines predictions de la bigoterie que les Nations estrangeres remarquent. Mais pour les miracles, où la nature semble n'avoir rien contribué, ils les reverent comme des preuves certaines de la presence de Dieu ; & ils disent qu'il en arrive souvent, sur tout lors qu'en matieres importantes ils les demandent avec confiance &

ce & par les juſnes & les prieres publiques. La contemplation de la Nature, & la louange de l'autheur qui en reſulte luy ſont, ce leur ſemble, des cultes tres-agreables. Toutesfois il y en a pluſieurs qui par un zele devotieux negligent l'eſtude des lettres : non pour s'adonner à l'oiſiveté, mais pour vacquer tous entiers aux autres affaires, & aux bons offices, deſquels ils penſent meriter apres leur mort la beatitude. De ſorte que les uns ſervent aux malades, les autres racommodent les chemins, nettoyent les foſſés, reparent les ponts, taillent du gaſon, charrient du ſable & & des pierres, abattent des arbres, les fendent & conduiſent le bois aux autres villes avec les proviſions neceſſaires; en fin ils ne ſont pas ſeulement ſerviteurs du public, mais plus qu'eſclaves des particuliers. Car tout ce qu'il y a de beſongne faſcheuſe, difficile, ſordide, qu'un autre n'oſe pas toucher, ou dont il deſeſpere de venir à bout, ils l'entreprenent volontairement; & s'attachans perpetuellement au travail procurent du repos aux au-

tres,

tres, desquels pourtant ils ne blasment point la vie, comme aussi ils ne se glorifient pas de la leur. Cependant il arrive que plus ils se ravalent & s'humilient, plus on les estime & les honore. Ils sont divisés en deux sectes; dont l'une garde le celibat & la chasteté, s'abstient de manger de la viande (& quelques uns de tout ce qui a eü ame sensitive) rejette tous les plaisirs de ceste vie, ne souspire qu'apres la future par veilles & par sueurs, & se soustient vigoureuse de l'esperance de la posseder; l'autre secte n'est pas moins adonnée au travail, mais elle prefere le mariage, estimant que les plaisirs n'en doibvent pas estre mesprisés, qu'il y a un grand secours à recevoir, & qu'on doit donner des enfans à la Republique. Ainsi elle ne refuse aucune honneste volupté, qui ne peut point la divertir de sa besongne. La chair des animaux à quatre pieds luy semble dautant meilleure, qu'on en est plus robuste à la fatigue; c'est pourquoy elle ne fait pas difficulté d'en manger. Les Vtopiens estiment ceste secte plus prudente, & l'autre plus saincte.

Ceux

Ceux qui ſe privent du mariage, & qui preferent une vie ſcabreuſe n'alleguent point de raiſon de leur procedé; car ils ſeroient ridicules; mais ſe diſans pouſſés par la devotion, on les revere, & on admire leur façon de vivre: dautant que ſur toutes choſes on a grand ſoin de ne prononcer point temerairement d'aucune Religion. Ils nomment ceſte ſorte de perſonnes Buthreſques, d'un nom qui ſignifieroit les Religieux en noſtre langue. Leurs preſtres font profeſſion d'une ſainćteté extraordinaire. Voilà pourquoy il n'y en a que fort peu, à ſçavoir treize en chaſque ville, en autant de temples: mais lors qu'il y a guerre on en tire ſept pour l'armée, & on ſupplée ce nombre de certains autres, qui ne ſervent que juſques au retour des premiers; apres quoy ils retournent à leur office, ou bien ils ſont mis à la ſuite du Pontife, juſques à ce qu'il y ait quelque place vacquante. Ce chef des Eccleſiaſtiques eſt choiſi comme les autres Magiſtrats par le peuple à voix baſſes, pour eviter les partialités, & eſt conſacré par ceux de ſon college. Il

a l'inſpection generale des choſes de la Religion; il eſt le Cenſeur des mœurs, & doit tellement ſervir de bon exemple, qu'il perdroit ſon honneur s'il oyoit la moindre reproche. Au reſte comme ſa charge eſt d'exhorter & d'advertir, c'eſt auſſi au Prince & aux Magiſtrats de punir les meſchans; ſi ce n'eſt qu'il excommunie quelquesfois ceux dont la malice paroiſt fort noire & fort profonde. Supplice qui eſt chez les Vtopiens en une horreur eſtrange: car il traiſne apres ſoy une infamie ſans pareille; il expoſe les conſciences à de ſenſibles remords; & ſi l'excommunié ne teſmoigne bien toſt aux preſtres ſa repentance, il eſt livré au Senat, qui le traicte comme un impie. Les Preſtres inſtruiſent la jeuneſſe; & n'ont pas tant de ſoin de leur remplir le cerveau de ſcience, que de former leurs mœurs à la vertu. Ils employent d'abord leur induſtrie à verſer de bonnes opinions, & utiles à la Republique, dans les eſprits des enfans; qui prenans une teinture ineffaçable ſervent grandement, lors qu'ils ſont venus en aage, au ſalut &

à la

à la conſervation de l'Eſtat. En effect d'où viennent les broüilleries & les mutations politiques que des vices, & d'où naiſſent les vices que des fauſſes opinions dont l'ame eſt imbue? Le ſexe feminin n'eſt pas exclus de la preſtriſe. Il eſt vray que c'eſt rarement qu'il y entre: & qu'il doit eſtre accompagné de la vieilleſſe & du vefvage. Pour les femmes des preſtres elles ſont tousjours les plus accomplies de la paroiſſe; car ils en ont le choix, n'y ayant aucun citoyen qui ne s'eſtime honoré de ceſte alliance. Auſſi il n'y a aucun Magiſtrat ſi reſpecté qu'un preſtre chez les Vtopiens; juſques là que s'il a commis quelque mauvaiſe action, il n'eſt point juſticiable par le bras ſeculier, mais on remet à Dieu la punition de ſon crime. Ce qui eſt fondé ſur la conſideration qu'il a eſté conſacré à Dieu d'une façon toute particuliere, & pourtant que les hommes ne doibvent point toucher à ce qui luy appartient. Privilege qui s'obſerve d'autant plus facilement que les preſtres ſont peu en nombre, & qu'on les a choiſis avec beaucoup de circonſpection:

de sorte qu'il n'arrive gueres qu'un homme de bien eslevé à ceste dignité pour sa vertu se laisse corrompre aux vices ; & quand il degenereroit, suivant l'inconstance & la fragilité humaine, l'ordre est si petit & la puissance si limitée que le public n'auroit rien à craindre de ce costé là. Au reste le nombre des prestres est laissé si à l'estroit, afin de conserver à l'ordre sa dignité; car les honneurs qui se communiquent à plusieurs s'avilissent ; outre que les personnes de vertu non mediocre, telles qu'on les veut en ces employs, ne se trouvent pas si espaisses. L'estime qu'on en fait, mesme chez les Nations estrangeres, vient en partie, à mon advis, de ce que pendant la bataille ils se tirent à l'escart, & revestus de leurs habits pontificaux, les genoux en terre, les mains levées au ciel, prient en premier lieu pour la paix, en suite pour la victoire de leur parti, & que des deux costés il n'y ait gueres de sang respandu. La victoire penchant de leur costé ils courent à l'armée, & empeschent qu'on n'exerce cruauté sur les vaincus : car pour sauver sa vie & ses

moyens,

moyens,il ne faut dés qu'on les voit que crier à eux, ou toucher le bord de leur robe. Cela leur a apporté tant de veneration & de vraye majesté chez tous les peuples, qu'ils n'ont pas moins sauvé de citoyens du cousteau de l'ennemi, que d'ennemis de l'espée des citoyens; estant certain que quelquesfois leur armée se tournant en fuite, & l'ennemi poursuivant apres le meurtre & le pillage, la presence des prestres a causé une soudaine suspension d'armes, & a fait penser à l'affermissement d'une paix juste & raisonnable. Et de vray leur corps a esté tousjours respecté comme sainct & inviolable par les plus farouches, les plus cruels, & les plus barbares. Ils celebrent de festes le premier & le dernier jour de chasque mois, comme aussi le premier & le dernier de chasque année. Le mois est fait d'une revolution de la lune, & l'année de la course du soleil dans le Zodiaque. Ces premiers jours sont nommés en leur langue Cynemernes, & les derniers Trapemernes; ce qui signifieroit en la nostre premieres festes, &, dernieres festes.

On y voit de tres-beaux temples; non ſeulement pour la maſſe du baſtiment, mais pour la multitude du peuple qu'ils peuvent recevoir : ce qui eſtoit neceſſaire à leur petit nombre. Ils ſont toutesfois un peu obſcurs : non par ignorance de l'architecture, mais par le conſeil des preſtres, qui ont jugé que le grand jour divertiſſoit la penſée; & que dans un lieu ſombre l'ame eſtoit plus ramaſſée, & mieux tenduë à la devotion. Cependant c'eſt choſe remarquable que les Religions eſtans diverſes ils ne laiſſent pas de s'aſſembler tous en meſmes Egliſes, comme tendans tous à un meſme but, qui eſt d'adorer une divinité ſouveraine. Et pour ceſt effect il n'y a rien dans les temples, il ne s'y paſſe rien qui ne convienne à toutes les ſectes. Chacune fait dans ſa maiſon ce quelle a de ceremonies particulieres, auſquelles les publiques ne derogent en aucune façon. Car on ne met point d'images, afin qu'il ſoit libre à chacun de ſe former une Idée de Dieu telle que ſa Religion enſeigne. Les prieres qui s'adreſſent à Dieu le nomment Mythra,
d'un

d'un nom reçeu univerſellement pour ſignifier le premier eſtre. On ne demande à ce pere commun des hommes que ce que tous ſes enfans luy doibvent demander. On ne dit rien qui puiſſe chocquer perſonne. Au feſtes du dernier jour du mois ou de l'année ils s'aſſemblent au temple ſur le ſoir eſtans encore à jeun, & rendent graces à Dieu de ſa protection & des bons ſuccez qu'il a departi à leurs affaires. Le lendemain ils accourent dés le matin au meſme lieu, & prient pour la proſperité du mois ou de l'année qu'ils commencent par ceſte devotion. Le jour des feſtes finales avant qu'aller au temple les femmes ſe jettent dans la maiſon aux pieds de leurs maris, les enfans aux pieds de leurs peres & meres; confeſſent leurs fautes, s'ils ont manqué à quelque debvoir; en demandent pardon, & diſſipent par ce moyen tout ce qu'ils avoient remarqué de nuage ſur le front de leurs ſuperieurs; afin d'aſſiſter aux ſacrifices avec une ame pure & nette; car ils font conſcience d'y aller en autre eſtat. De ſorte qu'ils ſe reconcilient ſoigneuſement avecque

ceux contre qui ils avoient quelque haine, ou quelque animoſité, de peur que la vangeance divine ne les pourſuivit au ſortir des ſacrifices. Les hommes ſe rangent au temple à la main droicte, & les femmes ſeparement à la main gauche. Les maſles de chaſque maiſon ſe mettent au devant du pere de famille; & les femmes aagées ferment le rang des filles. Ainſi elles voyent tout ce qui ſe fait, & gardent la meſme authorité & la meſme diſcipline qu'elles ont à la maiſon. On ne met pas tous les enfans enſemble; mais on les meſle d'aage different, afin qu'ils ne s'amuſent à babiller, au lieu de ſe tenir dans la crainte religieuſe & la reverence deuë à la Majeſté divine, & qui eſt la ſource unique ou principale de toutes les vertus. Leurs ſacrifices ne ſont point ſanglans; parce qu'ils ne penſent pas que Dieu ſe plaiſe au ſang, ny qu'il ait donné la vie aux animaux à autre deſſein que pour les laiſſer vivre. Mais ils bruſlent de l'encens & telles choſes aromatiques, & allument quantité de cierges: non qu'ils ignorent combien cela eſt peu neceſſaire à la na-

ture divine, qui ne ſe ſoucieroit pas meſme s'il luy plaiſoit des prieres des hommes; mais parce que ce culte innocent leur ſemble plus convenable,& que les encenſements,les cierges allumés,& ſemblables ceremonies eſlevent les penſées en haut, par je ne ſçay quelle vertu ſecrette, & diſpoſent l'ame aux meditations religieuſes. Le peuple ſe ſert dans le temple de veſtemens blancs, & les preſtres de robes de diverſes couleurs, d'ouvrage & de façon admirables, bien que la matiere n'en ſoit pas autrement precieuſe. Car il n'y a point de broderie d'or d'argent ou de pierreries; mais ſeulement des plumes d'oiſeaux, rangées avec tant d'art qu'on ne ſcauroit faire aucune eſtoffe de prix ſemblable. Ces plumes & leur diſpoſition ſont myſterieuſes. Elles ſignifient,ſuivant que les preſtres expoſent les graces divines, la recognoiſſance qu'ils doibvent à Dieu,& ils ne les voyent jamais qu'ils n'en ſoient advertis de ce à quoy leur charge les oblige. Auſſi toſt que le preſtre paroiſt de derriere l'autel, tout le peuple ſe jette pour adorer la face contre ter-

 re,

re, se tenant dans un si profond silence que ce spectacle cause une saincte terreur, comme si on avoit veu paroistre la Divinité. Ayant demeuré quelque temps en ceste posture, on se leve au signe qu'en fait le prestre. Lors on chante les louanges de Dieu, avec des reprises sur des instruments de Musique, qui sont faits la pluspart d'autre sorte que les nostres. Il y en a quelques uns qui surpassent grandement la douceur & l'harmonie de ceux que nous manions; mais il y en a aussi qui ne leur peuvent pas estre comparés. Toutesfois ils nous surmontent de beaucoup sans contredit en l'excellence de leur Musique, soit qu'ils touchent les instrumens, soit qu'ils n'employent que la voix naturelle. Car ils accommodent tellement les tons aux affections qu'ils veulent esmouvoir, qu'ils penetrent jusques au fonds de l'ame, y excitent la joye, la tristesse, la pitié, comme bon leur semble, & font revestir infailliblement la passion qu'ils entreprenent. Sur la fin le prestre & le peuple recitent certaines prieres solennelles, composées de telle sorte que chacun s'en peut

faire l'application particuliere. Car chacun en les prononçant recognoist Dieu createur & conducteur de l'Vnivers, autheur de tout bien; luy rend grace des bien-faits qu'il en a reçeu, nommement de celuy d'estre né dans une Republique si heureuse & d'avoir esté instruit en une Religion qu'il croit tres-veritable; le prie s'il erre de l'adresser au meilleur chemin; proteste qu'il est prest de suivre sa voix par tout où elle l'appellera: mais si la forme de sa Republique est la plus parfaicte, & sa Religion la plus excellente, il le supplie de luy donner la constance d'y perseverer, & de vouloir amener les autres hommes à une pareille societé & à semblables opinions des choses divines; si ce n'est que suivant son imperscrutable volonté il se plaise davantage en la diversité de Religions qui regne dans le monde. Finalement il le prie de le recevoir apres sa mort en son sein; qu'il ne luy importe que ce soit tost ou tard; qu'il n'en veut pas definir l'heure: mais que s'il luy estoit permis de la choisir sans blesser l'ordre de sa providence, il aymeroit bien

mieux

mieux ſortir promptement de ceſte vie pour aller vers luy, que d'y arreſter plus long temps, quelques grandes proſperités dont il luy pleut de le benir. Ceſte priere eſtant faite, ils ſe proſternent derechef la face contre terre : peu apres ils ſe relevent, & s'en vont diſner. Le reſte du jour eſt employé aux jeux & aux exercices de l'art militaire. Ie vous ay deſcrit, Meſſieurs, le plus veritablement qu'il m'a eſté poſſible la forme de ceſte Republique, que je juge non ſeulement la meilleure, mais la ſeule qui peut uſurper à juſte tiltre le nom de Republique : Car en toutes les autres que je cognois on parle aſſez du bien public, mais chacun ne penſe & ne travaille qu'au ſien particulier. En ceſte cy, où il n'y a rien de particulier, on s'applique tout de bon au bien public. Il eſt vray que de part & d'autre chacun a raiſon d'en faire ainſi. Qui ne ſçait que par tout ailleurs ſi on ne ſe reſerve quelque choſe on pourra mourir de faim, quelque floriſſante que ſoit la Republique? De ſorte qu'il faut preſque en depit qu'on en ait ſonger à ſon profit pluſ-
toſt

toſt qu'à celuy du peuple, c'eſt à dire, pluſtoſt qu'à celuy d'autruy. Au contraire icy, où toutes choſes ſont communes, perſonne ne doute que rien ne manquera jamais à aucun particulier, pourveu qu'on rempliſſe tousjours les greniers du public; car on n'y diſtribue pas eſcharcement les commodités. Il n'y a ny pauvre ny mendiant; & tous ſont riches, quoy qu'ils ne poſſedent rien. En effect quelles plus grandes richeſſes y-a-il que d'eſtre delivré de tout ſouci, & de faire une vie joyeuſe & tranquille? n'eſtant point en peine dequoy c'eſt qu'on vivra l'année prochaine, n'oyant point les plaintes importunes d'une femme, n'apprehendant point que ſon fils tombe dans la pauvreté, ne ſe geſnant point le corps & l'eſprit à amaſſer la dot de ſa fille; mais eſtant aſſeuré de l'abondance & de la felicité qui l'accompagnera luy & les ſiens juſques à la centieſme generation? Quel bon ordre eſt-ce, je vous prie, de pourvoir aux neceſſités de ceux qui deviennent impotents, tout de meſme qu'à celle de ceux qui travaillent encore? Ie voudrois bien apres

cela

cela que quelcun osât comparer une equité si parfaicte à celle de tous les autres peuples ; chez lesquels, je meure, si je trouve le moindre rayon de justice? Quelle raison y a-il qu'un Gentil-homme, un orfevre, un banquier, ou quelque autre de ceux qui demeurent les bras croisés, ou qui s'amusent à des choses peu necessaires à la Republique, vive splendidement de son oisiveté, ou de la superfluité de son travail ; cependant qu'un valet, un charretier, un mareschal, un laboureur s'espuisans les veines à soustenir un travail sous lequel les chevaux succombent, & un travail sans lequel l'Estat ne sçauroit subsister toute une année, gaigne mal-aisement son pain, & traisne une vie si miserable que la condition des chevaux semble meilleure que la sienne ; veu qu'ils ont plus de repos, qu'ils ne se nourrissent gueres moins delicatement, qu'ils prenent plus de goust à leur fourrage que l'autre n'en trouve à sa viande, & qu'ils sont delivrés des craintes de l'avenir? Combien sensible est à un ouvrier le malheur de sa condition presente, quelles atteintes mortelles luy donne la

ne la penſée d'une vieilleſſe infortunée? car de quelles eſperances ſe peut il repaiſtre; le ſalaire qu'on luy donne ſuffiſant à peine à le nourrir, bien loin de paſſer au delà & de luy fournir de quoy mettre chaſque jour quelque piece d'argent en reſerve pour l'arriere ſaiſon? Ceſte Republique n'eſt elle pas injuſte & ingrate, qui prodigue ſes recompenſes aux Nobles, comme on parle, aux orfevres, & à telle ſorte de gens oiſeux, ou flatteurs & miniſtres de voluptés imaginaires; & qui laiſſe dans la miſere les pauvres laboureurs, les charbonniers, les ſerviteurs, les charretiers, & les mareſchaux, ſans l'ayde deſquels elle ne ſeroit pas? qui apres avoir uſé les forces d'un homme en la fleur de ſon aage, l'abandonne lors qu'il eſt chargé d'années aux maladies & à la pauvreté; ne ſe ſouvenant plus, par une extreme ingratitude, de tant de veilles & de tant de ſervices qu'elle en a reçeu? Que dirés vous de l'avarice des riches qui rongnent de jour en jour les petits revenus des pauvres; non ſeulement par leurs concuſſions particulieres, mais en abuſant de l'au-

thorité publique ? de ſorte qu'ils font paſſer pour choſe juſte de mal recognoiſtre les bons ſervices rendus à l'eſtat, ce qui dans une Republique bien ordonnée ſeroit une injuſtice inexcuſable ? Certes conſiderant à part moy toutes les Republiques qui floriſſent aujourd'huy dans le monde, devant Dieu, s'il ne me ſemble que ce n'eſt autre choſe qu'une conſpiration des riches, qui ſous le nom de la Republique traictent de leurs affaires particulieres; & inventent mille artifices, premierement pour retenir ſans crainte de le perdre ce qu'ils ont amaſſé par de mauvais moyens, puis afin qu'ils jouiſſent à peu de frais de la ſueur & du travail des pauvres. Et ces monopoles des riches eſtans une fois appuyés du conſentement du public, c'eſt à dire, des pauvres qui en font la plus grande partie, deviennent auſſi fermes que les meilleures loix. Mais quoy que ces garnemens, inſatiables du bien d'autruy, partagent entre eux ce qui pourroit ſuffire à tous leurs concitoyens, ils ſont bien eſloignés du bonheur qui accompagne la Republi-

que d'Vtopie; de laquelle le desir des richesses estant osté avecque l'usage de l'argent, de combien de fascheries & de meschancetés n'arrache-on pas la racine? Car les tromperies, les larrecins, les rapines, les disputes, les querelles, les tumultes, les seditions, les meurtres, les empoisonnemens, les trahisons, qu'on vange plustost qu'on n'arreste par les supplices, meurent avecque l'argent. Bien plus, le mesme coup qui abat ce monstre met fin à nos craintes, à nos soucis, à nos veilles, à nos travaux; & la pauvreté mesme se trouve heureusement surmontée. Vous verrés la chose toute manifeste si vous vous representés quelque année sterile en laquelle plusieurs miliers d'hommes meurent de faim. Ie gage qu'au bout de ceste disette, si l'on visite les greniers des gens riches on y trouvera du blé assez pour reparer, s'il eust esté distribué judicieusement, ce que le ciel avoit manqué de verser sur la terre. Ainsi ce bel argent, qui a esté inventé pour la pretenduë commodité de la vie, est ce qui la rend difficile. Ie m'asseure que les riches comprenent bien ce

que je dis, & qu'ils n'ignorent pas qu'il vaudroit mieux ne manquer d'aucune chose necessaire, qu'abonder en superfluës; estre affranchi de tant de maux, qu'estre environné de tant de richesses. Et je ne fais point de doute que l'interest de chacun, ou l'authorité de Iesus Christ (qui suivant son admirable sagesse sçavoit bien ce qui estoit le mieux, & par son infinie bonté nous en a voulu faire participans) n'eussent rangé tout le monde sous les loix de ceste Republique, si l'ambition ne s'y fust opposée. Elle seule a fait teste à la bonne fortune du genre humain, & l'a repoussée autant de fois qu'elle s'est presentée. Sa tyrannie est si horrible qu'elle ne mesure pas sa prosperité à ses advantages, mais aux incommodités des autres : de sorte qu'elle refuseroit le tiltre de Deesse, si on le luy donnoit à condition qu'il n'y eust plus de miserables sur le malheur desquels elle peut insulter. Ce serpent est sorti de l'enfer tout expres pour nous persecuter, & son venin a tellement saisi le cœur des hommes que je ne pense pas qu'aucune antidote l'en puisse
chas-

chaſſer. Cela eſtant je leur ſouhaite, plustoſt que je ne leur oſe eſperer, une telle forme de Republique. Mais au moins je me resjouis qu'elle ſe rencontre chez les Vtopiens, & que ce peuple aye baſti ſur un fondement qui luy promet une eternelle felicité. Car la ſemence de l'ambition & des factions eſtant eſtouffée avec celle des autres vices domeſtiques, il n'y a pas à craindre qu'il ſe deſchire ſoy meſme, comme on a veu arriver aux plus grandes villes & aux plus puiſſans Eſtats. Et tandis que la concorde accompagnera une ſi ſage inſtitution, l'envie des Princes voiſins ne ſera ſuivie que de leur honte, leurs efforts manifeſteront leur foibleſſe, & l'Vtopie ſe tiendra debout malgré toutes leurs entrepriſes.

Raphael ayant achevé ce diſcours, je ne voulus rien repliquer; bien que j'euſſe remarqué beaucoup de choſes qui me ſembloient fort abſurdes dans les couſtumes & dans les loix de ce peuple; tant en la maniere de faire la guerre, qu'en ce qui touche la nature divine & la Religion; & particulierement ceſte maxime fondamentale de la vie en commun, &

du decry de l'argent, ſans lequel il n'y a plus de nobleſſe, de magnificence, de ſplendeur, ny de majeſté; qui ſont, comme chacun eſtime, les vrays ornements d'une Republique. Le voyant donc laſſé de ce long recit;ne ſçachant pas s'il agreeroit mes diſſentiments; & me reſouvenant qu'il avoit repris quelques uns ſur ce ſubject,qui ne penſeroient pas avoir aſſez dequoy ſe faire eſtimer,s'ils ne trouvoient à redire aux inventions d'autruy; je me contentay en le prenant par la main pour aller ſouper enſemble, de louër ſon diſcours & d'approuver la forme de Republique des Vtopiens : adjouſtant toutesfois qu'il faudroit y penſer plus avant,& que je ſouhaittois d'en conferer derechef avecque luy plus au long & à ſon loiſir.Cependant comme je ne puis preſter mon conſentement à tout ce que nous raconta ceſt homme, ſans contredit tres ſcavant & tres intelligent aux affaires du monde; auſſi j'advouë qu'il y a pluſieurs choſes en Vtopie qui ſeroient à deſirer en nos Republiques, mais pour leſquelles nous n'avons que des ſouhaits à faire.

FIN.





